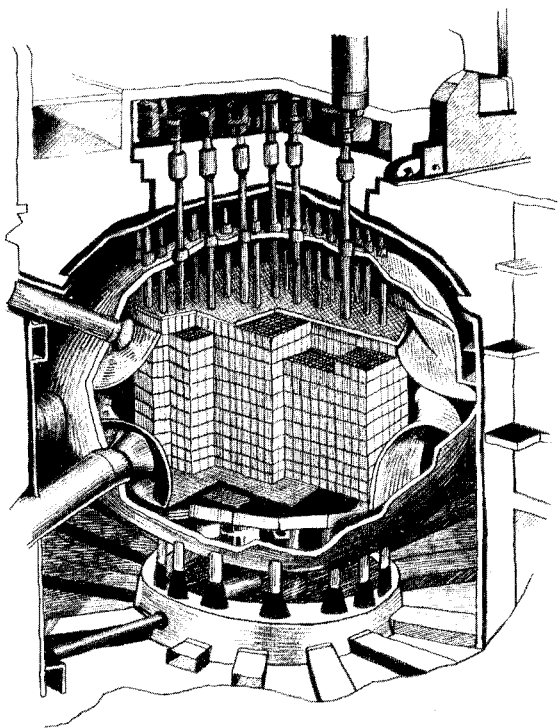


TCHERNOBYL

BANQUET D'ANNIVERSAIRE



GREGORY FULLER • PAM SKELTON • LOTHAR BAIER • SOPHIE
KHAN • PASCAL SALAZAR-FERRER • PIERRE DESHUSSES
JEHAN PYRR • J.-F. VALCANGES • BERNARD HCEPFNER
THIERRY DISCEPOLO • MARTINA WACHENDORFF • ONCLE
BERNARD • HENRI-FRÉDÉRIC BLANC • GLENN ALAN CHENEY

TITANIC

AGONE
15, 1996

Souligné par nous ¹

La démence nucléaire n'est que l'aboutissement logique de l'aberration théorico-pratique d'une économie basée sur la dépossession des hommes ravalés au rang de sujet économique.

Il conviendrait de s'interroger longuement pour savoir quelle forme littéraire, quel style pourrait convenir le plus précisément au traitement du non-sens de ce qui nous sert désormais de communauté humaine, style souligné par nous, société humaine entre guillemets. L'ironie vient évidemment à l'esprit. Mais un tel détachement, fier et contempteur, ne traduit guère le désastreux constat que ce non-sens nous contient tous sans rémission, et quoi que nous fassions, tous rajouté par nous. Faut-il alors lui préférer le lyrisme tragique par lequel on a coutume de traiter une fin du monde ? Pas davantage, car on ne saurait, sans craindre le ridicule, donner l'impression de regretter le monde tel qu'il est, ou même tel qu'il était. Reste, au-delà de quelques équivalentes options

1. *Tchernobyl, anatomie d'un nuage. Inventaire provisoire des dégâts physiques et moraux consécutifs à la catastrophe du 26 avril 1986*, ouvrage anonyme publié en 1987 par les éditions Gérard Lebovici.

stylistiques subjectives également déplacées, la froide objectivité scientifique, également déplacées rajouté par nous, froide objectivité scientifique entre guillemets. Mais celle-ci est-elle encore utilisable depuis qu'elle sert aux rapports qu'on lit dans les cabinets de ministres à qui nous devons, en grande partie, l'inquiétante situation que nous connaissons ? Si l'on constate par ailleurs l'écrasant silence auquel se sont résolus la quasi-totalité de nos contemporains, on aura rassemblé les éléments suffisants pour démontrer l'existence impossible d'un point de vue défendable dans un monde qui a repris tous les anciens genres vidés de leur sens. Voici donc les conditions aussi peu propices à l'écriture qu'à tout le reste, à l'unique exception, certes massive, des dilettantes et des simulateurs professionnels. Ce n'est pas nous qui écrivons. Et pourtant.

Il en sera, et de nombreux, toujours prêts à se donner des airs, il n'y a pas le moindre doute, il n'y a pas le moindre doute souligné. De nombreux qui, se laissant aller à leur sensibilité créatrice, inventeront des histoires à raconter sur le sujet, cette catastrophe-là, une autre, sensibilité créatrice souligné, sujet entre guillemets. Des histoires d'hommes et de femmes de pendant et d'après cette catastrophe-là, une autre. Des histoires d'hommes et de femmes qui s'aiment, souffrent puis rien, puis s'aiment et souffrent et oublient, oublie souligné. Notre abject besoin de consolation n'est-il pas impossible à rassasier, abject rajouté par nous ? C'est pour ça que les histoires sont toujours bienvenues. Des histoires différentes pour tous les goûts. Des histoires identiques à la couleur près du ruban. Des histoires grossières ou simples ou complexes ou sophistiquées ou raffinées. Mais toujours la même histoire, toujours la même histoire souligné. Les amateurs de chacune méprisant les amateurs de chaque autre pour de bonnes raisons. Tous les moyens sont bons pour nous faire oublier, nous distraire, nous consoler, pour nous aider à oublier. La simple mémoire des faits et des paroles, à échelle individuelle, est devenue subversive, la simple mémoire des faits et des paroles, à échelle individuelle, est devenue subversive entre guillemets.

Mais venons-en au délit. L'histoire est bien connue, même pour qui n'a pas voulu en prendre la peine. Nos journaux, tous les journaux s'en étaient alors largement emparés, se nourrissant pendant quelques semaines de l'événement. Mais on sait bien à quelle vitesse nos journalistes, si prompts à vitupérer de lointains coupables, retrouvent leur naturelle obséquiosité sitôt que le discrédit menace les figures du pouvoir qu'ils servent tous en rang, à quelques détails près. Leur travail consiste à ne livrer l'actualité que dépouillée de tout ce qui la rend concrète, toute prête à recouvrir, telle quelle, l'inactualité précédente, avant la suivante. C'est leur rôle, bien récompensé, dans le programme de ces sociétés qui consiste à abêtir autant que possible ses sujets sans toutefois les réduire à un degré tel qu'il nuise à l'exercice de leur fonction productrice, abêtir autant que possible ses sujets sans toutefois les réduire à un degré tel qu'il nuise à l'exercice de leur fonction productrice entre guillemets.

Rien de nouveau donc dans ces pages pour ceux de nos contemporains qui, revenus de tout sans jamais avoir été nulle part, illustrent jusqu'à la nausée l'acceptation du mensonge organisé, organisé en profit pour quelques-uns, organisé en spectacle pour beaucoup, organisé en exploitation pour les autres. On ne trouvera donc là que cet événement même, « le plus important accident du nucléaire, *pour le moment* », analysé et illustré en divers points de vue, et commenté jusqu'au nombre de victimes, officielles, probables, immédiates, un peu après, et jusque dans ses conséquences, aujourd'hui, pour ce qu'on peut en savoir. Interventions se présentant, imparfaites, face à la perfection de notre monde, alors que nous entrons dans l'ère des écrits qui ne souhaiteraient rien tant que de ne pas avoir à exister, alors que nous entrons dans l'ère des écrits qui ne souhaiteraient rien tant que de ne pas avoir à exister entre guillemets.

THIERRY DISCEPOLO

Très humble remontrance aux dévots de l'atome et à leurs zélés serviteurs

L'AUTEUR (*Ventriloque au smoking rapiécé bleu métaphysique*) — Jadis réputée pour son bon bec, Paris l'est aujourd'hui pour ses silences dont des régiments de lettrés se sont fait une spécialité ; dès qu'il y a quelque chose à taire, on leur tend le micro avec empressement – et les voilà partis à parler pour ne rien dire avec cette onction démocratesque propre aux médiatisés de tout poil : tandis qu'un œil brille de franchise, l'autre verse une larme devant la douce liberté dont ils jouissent. Les silences verbeux dont Paris se déshonore, le monde entier s'en gausse. Vue de Berlin ou de Rio, la capitale de la France, toujours en retard d'une catastrophe, fait un peu province. On la visitera tantôt, l'ex-nouvelle Athènes, histoire de se replonger l'espace d'un week-end dans le bon vieux passé, quand les intellectuels avaient des dents et les pavés des ailes. (Ô Paris de Villon, de Boileau, de Rétif, de Balzac, de Zola, tu es davantage présente sur mes étagères qu'au bord de la Seine, et si je ne peux plus t'aimer telle que tu es devenue, c'est par fidélité à toi-même.) Qu'attendre d'une ville qui s'extirpe son âme et

enjolive son écorce, qui se transforme en pompe à touristes tout en chassant hargneusement son propre peuple, le peuple sans lequel il n'est culture qui naisse ni tienne ? Bientôt le dixième anniversaire de la catastrophe rampante, *qui ne fait que commencer*, de Tchernobyl. Déjà on le sent venir, le grand silence nucléaire, on la voit s'approcher, l'immense armée des irresponsables professionnels qui vont occuper la scène en faisant du vent et en parlant avec préméditation de tout sauf de l'essentiel, tandis que les techno-marchands de l'atome continueront à vendre en douce leurs allume-cigares géants aux Chinois. Les médias c'est le mutisme organisé de la population. Dix ans après l'accident technologique du siècle, jamais autant d'oreilles n'entendront autant de bouches dire si peu de choses.

M. ZOPI (*Marionnette à béret, cravate gris rat, chaussettes préoccupantes*) — On peut placer un mot ou il faut prendre rendez-vous ?

L'AUTEUR — Allez-y...

M. ZOPI — Si l'on parle peu du nucléaire, c'est aussi, à mon avis, parce qu'on ne sait par quel bout le prendre. Une centrale atomique c'est bien trop moderne pour que le commun des mortels y comprenne quelque chose – même si ce n'est pas assez moderne pour ne jamais exploser.

L'AUTEUR — Eh oui, la technique manque toujours d'un brin de technique. Il y a chaque fois une chose à laquelle on n'a pas pensé, la réalité a tant d'imagination ! Il est plus facile de créer que de maîtriser ce qu'on a créé, a dit Goethe. Plus nous contrôlons les choses, moins nous pouvons cesser de les contrôler.

M. ZOPI — À la moindre inattention, boum !

L'AUTEUR — Comme Macbeth, nous trouvons plus facile de nous enfoncer dans la destruction et le carnage que de rebrousser chemin. Ses mains tachées de sang, notre civilisation les lavera dans la cendre.

M. ZOPI — L'autre nuit, j'ai fait un beau cauchemar. J'ai rêvé que la Terre était devenue une tête.

L'AUTEUR — Une Terre cérébrale, oui, nous allons peut-être vers ça. Lorsque la réalité sera devenue une machine, il ne lui restera plus qu'à se transformer en cerveau. Quoiqu'il en soit, la technologie me semble progresser indûment sur le dos du monde : elle devient juge et partie, s'assimile à tout, puis assimile tout. Entraînée par son poids, jouant un poker macabre avec Dieu, augmentant toujours la mise en bluffant la nature, fuyant en avant comme pour distancer ses propres conséquences, elle en vient à flirter avec l'aveuglement, garant de son efficacité. On dirait que pour aller plus vite, elle se met des œillères.

M. ZUPI — Tant qu'elle ne nous met pas des muselières...

L'AUTEUR — Elle n'en a pas besoin puisque toute parole passe par elle et que bientôt, peut-être, toute parole viendra d'elle. Elle avance masquée, précédée de ses porte-mensonges en blouse plus blanche que blanche, formule antiredéposition, je veux parler de ces calembrets dérisoires et interchangeableables que sont les « experts », petits robinets à sophismes qui servent le progrès en trompant le monde. La putasserie de certains scientifiques a pris des proportions astronomiques. Alors qu'il n'est plus dissimulable qu'un désastre nucléaire n'est pas tout à fait impossible en France, nos pantins mécaniques cogémateux ne parlent plus de sécurité absolue mais de gestion optimale d'une éventuelle « excursion nucléaire ». (C'est leur radieuse expression : on sait que la radioactivité aime le tourisme.) Le malheur des uns fait la spécialité des autres : gérants de catastrophe, ça fera une spécialité de plus, avec des crédits nouveaux, des locaux climatisés, loin des lieux du futur drame, et un réfrigérateur pour ranger les bouteilles en cas de réception.

M. ZUPI — Si le pire arrive, tout se passera mieux qu'à Tchernobyl, ouf ! Ils nous préviendront un peu à l'avance, on aura le temps de faire nos valises. En France on a le sens de la déroute.

L'AUTEUR — Devant les falsifications massives, les paroles fumeuses et les silences calculés des experts, se taire n'est plus de saison. Ne pas se sentir concerné c'est réagir comme ils veulent

que nous réagissions. La question n'est donc pas « pourquoi parler du nucléaire », mais « pourquoi ne pas en parler ». Qu'on ne puisse rien attendre de la télévision ou de la radio, cela se comprend, mais la lecture ne dépend pas encore du nucléaire ; si les écrivains n'élèvent pas la voix, ce ne sont pas les hompolitiks qui le feront à leur place. L'intellectuel c'est celui qui n'aura pas le droit de dire « Je ne savais pas », celui auquel il n'est pas permis d'être audacieux en sautant à l'élastique et lâche dans son travail, celui qui ne peut démissionner de l'homme ni se défausser de son temps. Je sais qu'au royaume des belles-lettres le présent n'est pas à la mode. Dans les salles d'attente parisiennes, l'impassibilité, la retenue, voire une certaine frivolité devant son époque, cela pose son homme.

M. ZOPI — La circonspection distanciée se porte très bien avec un foulard en soie.

L'AUTEUR — Oui, il est de bon ton de regarder les choses de haut, comme un dromadaire regarde un chien crevé.

M. ZOPI. — Avez-vous remarqué que l'élégance était de nouveau à l'honneur chez le gendelette ? Inquiétant, n'est-il pas ? L'élégance, ça sent la dérobade.

L'AUTEUR — Éléance, n.f. Qualité consistant pour un écrivain à avoir la dignité flexible, l'échine souple et de la prestesse dans le déculottage. Pour la majorité des éditeurs qui, en un siècle plus élégant, eussent été châteurs de cochons, cela consiste surtout à abuser de la moutonnerie galopante des lecteurs.

M. ZOPI — L'autre jour, surpris par la pluie, j'entre dans une librairie. « Avez-vous le dernier Machin-Truc ? », demande une dame en citant le nom d'un éminent galliringard ayant depuis peu évacué à son de trompe son énième *plus grand chef-d'œuvre* – et la lectrice d'ajouter : « Je n'aime pas ses livres mais j'essaie encore, on en parle tant. »

L'AUTEUR — De tels lecteurs méritent de tels auteurs. Votre Machin-Truc, je devine que c'est Chose, le roi de l'infusion tiède. Depuis les critiques culturelles de Radio Dunkerque jusqu'au club

des poètes de Bonifaccio, l'idéologie tisane fait fureur, avec sa contrepartie, la fausse audace, qui consiste à aborder des sujets brûlants vieux de cinquante ans ou à raconter des histoires d'auto-stoppeuse dépecées et congelées.

M. ZOPI — Il ne faut jamais congeler les auto-stoppeuses, elles perdent leur goût. Mais votre argumentation m'inquiète, on dirait que vous voulez utiliser la littérature à des fins socio-je-sais-pas-quoi.

L'AUTEUR — Une littérature qui ne sert à rien est bien utile à certains. Dispensée de tout devoir, elle ne peut que se livrer au fric et tomber dans l'indignité. Joyce a donné le droit aux écrivains d'emmerder le lecteur, mais ses plats épigones vont plus loin, ils se foutent de lui. Non, la littérature n'est pas soluble dans la tisane. Et elle mérite mieux que le congélateur. Si elle veut avoir les coudées franches, ne point faire tapisserie ni devenir un produit parmi les autres et subir ainsi son époque, elle doit aborder celle-ci avec du cœur au ventre. Les enfants abandonnés, les mères perdues, les pères retrouvés, basta ! La littérature doit traquer l'invisible sous peine de se changer en simple bibelot dans un monde-vitrine.

M. ZOPI — L'invisible... vaste programme.

L'AUTEUR — L'invisible c'est ce que nous nous cachons et ce qu'on nous cache... Que la littérature vise toujours à l'essentiel, et elle ne sera jamais réduite à un rôle accessoire.

M. ZOPI — Et ceux qui vous diraient que l'essentiel c'est la manière de boire la tisane ?

L'AUTEUR — Des nihilistes mondains, des snobs irresponsables ! La littérature n'est ni un outil ni un éventail. Plutôt un belvédère : on l'estime à son panorama.

M. ZOPI — Bah, tout a été dit, redit et reredit, comme a dit je ne sais plus qui.

L'AUTEUR — Le secret de dire des choses nouvelles c'est de parler de choses nouvelles... Alors qu'attend la littérature française pour déchaîner ses grandes orgues contre l'horreur nucléaire ?

M. ZOPI — Que tous les écrivains signent une pétition ! Avec une belle tête de mort et un slogan massue : *Hier à notre porte, demain chez nous*. Ou bien : *Tchernobyl c'est partout*.

L'AUTEUR — Les pétitions ça ne pète pas loin, il faut des œuvres. Quatre ou cinq livres en dix ans sur un si remarquable désastre, c'est maigre. Et ce sont des essais, alors que, me semble-t-il, il y a là belle matière à fiction.

M. ZOPI — Le hic c'est que ça pue trop l'actualité. Moi, dès que j'entends le mot « Tchernobyl », je vois pépé-désastre avec son œil mou et sa figure qui a l'air d'une tranche d'âne en sandwich entre deux pantouffles.

L'AUTEUR — Parce que les « actualités » s'approprient le présent, vous voilà dédaigneux du présent, sans vous rendre compte que vous tombez tête baissée dans le panneau tendu par les promoteurs de la non-vie spectaculaire et de l'illusion industrielle, qui se servent quotidiennement du réel pour dégoûter les gens du réel et mieux vendre du rêve préemballé. Allons-nous abandonner le monde à pépé-des-ânes et consorts – ces aplatisseurs de choc qui ont l'art de sortir les propos les plus usés sur les nouvelles les plus fraîches –, et nous cantonner, nous autres auteurs, aux délices du rêve, aux vieilles dentelles et aux tartelettes à l'imaginaire ?... L'imaginaire pour l'imaginaire ne donne jamais qu'un pauvre imaginaire.

M. ZOPI — Bravo ! Vive la réalité ! Vive la vérité ! À bas la beauté !

L'AUTEUR — Triple buse ! Vieille courge ! Kundera ! Ai-je parlé de renoncer à la beauté ? Ne vous a-t-on jamais dit que la beauté se livre moins à ceux qui lui courent après qu'aux chercheurs de vérité ?

M. ZOPI — Et la postérité, qu'en faites-vous ? L'écrivain ne doit-il pas préférer les choses éternelles à la puanteur de son époque, en l'occurrence à ce vulgaire pet du diable que fut la catanuclée de Tchernobyl ?

L'AUTEUR — Apprenez que tout ce qui veut durer doit être planté profond dans le présent... Non, la littérature ne doit pas se laisser

exclure de son temps par le journalisme, qui noie l'essentiel dans l'anodin, idolâtre l'apparence, transforme le présent en un produit calibré aux normes internationales, en un défilé de « nouvelles » prêtes à l'oubli. Combien de journalistes ne font plus d'articles sur la réalité mais sur d'autres articles, combien de caméras ne cherchent plus des choses à montrer mais *de l'image* ! Chaque secteur se transforme en système clos pratiquant l'autoréférence révérencieuse : de petits sanctuaires remplis de grands prêtres. Même les philosophes et les artistes ont tendance à devenir leur propre secte. Et ce qui caractérise une secte c'est l'esprit de sérieux. La littérature, c'est l'anti-secte par excellence. Elle ouvre tout à tous et n'exclut que ce qui exclut. C'est pourquoi elle se doit d'être rebelle à la secte des sectes : le business. La littérature peut aborder le concret sans prévention et sans dogme, capter l'inattendu, mettre les événements en perspective tout en multipliant les points de vue sur eux, révéler les ressorts secrets des choses, pénétrer à l'intérieur des esprits...

M. ZUPI — Hélas, il y en a tant qui veulent faire de la littérature le temple des couillonades : ils savent qu'il n'y aura jamais pénurie de fidèles. Qu'avez-vous ? Vous avez l'air tout estransiné...

L'AUTEUR — Une grosse fatigue soudain...

M. ZUPI — C'est d'avoir théorisé. Ou est-ce le début de la pomme-de-terrision tchernobyleuse ? La radioactivité, ça légumise, paraît-il. Moi ça va.

L'AUTEUR — Que faire, mon Dieu, que faire ?

M. ZUPI — N'importe quoi sauf cette tête. Vous blâmez l'esprit de sérieux mais vous avez l'air aussi lugubre qu'un hibou qui vient d'avaler un rat de travers. Pour supporter ce que vous dites, vous devez vous amuser un peu.

L'AUTEUR — Écrire des pitreries, c'est ça ?

M. ZUPI — Non, mais ne point exclure la dérision ni le savoir-rire. Parce que la gravité n'est qu'un masque de valet, une singerie et une manœuvre d'intimidation. Parce que l'ironie est la fleur à la boutonnière du philosophe. Parce qu'il faut avoir le sens de la

comédie pour bien comprendre le monde. Parce que, ainsi, les cuistres et les pédants s'écarteront d'eux-mêmes de votre œuvre. Parce que la farce périra par la farce.

L'AUTEUR — Le rire se coince dans ma bouche quand je songe à l'invulnérabilité de la mauvaise foi.

M. ZUPI — Justement ! La mauvaise foi peut échapper à tout sauf au ridicule.

L'AUTEUR — Une chose me tracasse... Bergson a montré que la vérité n'est pas un produit de l'intellect, c'est une intuition justifiée a posteriori par l'intellect ; que beaucoup confondent leur intuition et leurs préjugés n'ôte rien à la clairvoyance de l'intuition, sorte d'intelligence fondamentale que la raison peut véhiculer mais non remplacer, et qui procède d'une intimité de l'être avec la nature et sa propre nature. Or, cette intimité se perd (bientôt les hommes ne sauront même plus s'endormir) et ce qui est ainsi enlevé à l'intuition ne me semble pas donné à la raison mais à la mauvaise foi. Celle-ci n'a jamais eu autant d'éloquents apôtres : dévorés par l'amour-propre glouton qui a remplacé le dieu qu'ils ont tué en eux, ils prolifèrent du nord au midi, dépensant des trésors de finesse pour entortiller le bon sens, considérant l'évidence comme une insulte, préférant l'intelligence à la vérité, raisonner à comprendre... jusqu'au jour où ils vont consulter une voyante.

M. ZUPI — Moralité : sans bonne foi, l'intelligence n'est qu'une maladie contagieuse.

L'AUTEUR — ... En même temps sévit partout cette ensorceuse gaga, cette étiqueteuse maniaque, la psychologie (on ne réfléchit plus, on psychologise, si bien que vous ne pouvez plus dire ce que vous pensez sans avoir l'arrière-pensée qu'on va vous supposer une arrière-pensée), et résonne universellement le redoutable tam-tam du dualisme. Vous doutez du progrès ? Alors vous prônez les cavernes, vous avez des actions dans le silex ! Vous critiquez la science ? Donc vous êtes un dangereux adepte de l'astrologie ! Tirée à hue et à dia, piégée dans un système

binaire, en proie au ping-pong démentiel du pour et du contre, la pensée occidentale se retrouve comme deux ronds de flan devant les monstres technologiques qu'elle a engendrés et qui sont sur le point de la dévorer elle-même...

M. ZOPI — Buvez un coup, ça ira mieux. Si vous voulez, dimanche on va pêcher la truite, je connais un beau coin.

L'AUTEUR — Tout n'est que nuée de nuée et filet pour attraper le vent. Ce petit je-ne-sais-quoi qui nous pousse à résister au grand n'importe quoi, n'est-ce pas aussi une vanité ?

M. ZOPI — Bien sûr que si, alors pourquoi ne pas laisser se gonfler toute seule l'outre nucléaire jusqu'à ce qu'elle crève, et notre vain monde avec ?

L'AUTEUR (*se grattant la tête*) — Pourquoi ? Eh bien... peut-être parce que laisser faire c'est se laisser faire, et qui se laisse faire ne s'arrête plus, n'a plus un moment à lui, toujours se force et se démène. Ne pas réagir au mal c'est s'activer éperdument à des riens.

M. ZOPI — Il est vrai que lorsqu'on voit à quel point se décarcassent ces malheureux qui se plient à tout, boudie ! Pour une capitulation, mille contraintes !

L'AUTEUR — Mais comme tout s'apaise soudain, comme tout s'éclaire, comme tout prend sens dès qu'on se met debout ! Rester à quatre pattes semblait pourtant le plus sûr. Comme on y voit mieux maintenant, comme on a bien fait de se lever ! Enfin l'horizon apparaît ! Et le ciel ! On respire !

M. ZOPI — En plus, ça ouvre l'appétit !

HENRI-FRÉDÉRIC BLANC

Tchernobyl, 26 avril 1986

Fiction & réalité

On estime que la catastrophe de Tchernobyl a émis l'équivalent de 200 fois la somme des radiations envoyées sur Hiroshima et Nagasaki par les deux bombes atomiques.

Environ 5 millions de personnes en Ukraine, en Biélorussie et en Russie ont été exposées à de hauts niveaux de radiations ionisantes.

Presque 1 million de personnes en Ukraine ont été évacuées des 30 kilomètres de la zone d'exclusion.

Presque 2 millions d'Ukrainiens continuent à vivre dans les régions contaminées de Kiev, Zhitomir et Rovna.

Plus de 600 000 personnes ont été enrôlées pour participer aux opérations de nettoyage de Tchernobyl. Ces personnes sont appelées Liquidateurs.

Des millions d'Ukrainiens consomment des denrées alimentaires contaminées.

Les statistiques officielles de l'ex-Union soviétique estiment le nombre de morts causées par l'accident à 32.

Le ministère de la Santé ukrainien aurait déclaré que plus de 125 000 personnes sont mortes en 1994 à cause des retombées radioactives de Tchernobyl.

Les statistiques ukrainiennes montrent qu'en janvier 1995 il y avait 40 000 cas d'invalidité causée par la catastrophe de Tchernobyl. Le nombre a progressé depuis.

On considère que plus de 1,5 million d'enfants en Ukraine ont les glandes thyroïdes irradiées.

La fréquence du cancer de la thyroïde dans les zones les plus touchées d'Ukraine et de Biélorussie est 100 fois supérieure à ce qu'elle était avant l'accident.

Les personnes qui ont participé à la liquidation en 1986 souffrent de maladies pulmonaires chroniques, pourtant aucune recherche les concernant n'a été entreprise.

Un communiqué officiel de l'Organisation mondiale de la Santé, consécutif à la conférence de Genève du 24 novembre 1995, a établi qu'il y avait eu 134 personnes profondément irradiées, 32 d'entre elles sont mortes (30 selon le communiqué) et une évidente progression de la fréquence des cancers de la thyroïde chez les enfants et les adolescents, avec près de 400 cas en Biélorussie, 220 cas en Ukraine et 62 cas dans la Fédération russe.

Serguei Parachine, directeur général de la centrale atomique de Tchernobyl, s'est désintéressé des conséquences du désastre de 1986 sur la santé et l'environnement.

La Croix-Rouge est la seule organisation à aider les populations des zones contaminées.

Aujourd'hui, les réacteurs 1 et 3 de la centrale atomique de Tchernobyl sont toujours opérationnels.

On estime que le sarcophage contient 400 kilos de déchets de plutonium et plus de 100 tonnes de combustible d'origine nucléaire, ainsi que 740 000 m³ de débris contaminés extrêmement dangereux.

Les piliers de la base du sarcophage supportent des charges 5 fois supérieures à leur capacité maximale et peuvent céder à tout moment.

Or il est nécessaire que le Sarcophage résiste pendant plus de 100 ans.

Dans l'ex-Union soviétique, 15 réacteurs nucléaires du même type que le réacteur 4 de Tchernobyl sont actuellement en activité. Le niveau de sécurité et de maintenance à Tchernobyl est à présent considéré comme supérieur à celui de ces autres centrales nucléaires.

En octobre 1995, le réacteur 1 a été fermé temporairement après que l'on s'est aperçu que son système de ravitaillement ne fonctionnait plus normalement.

Le réacteur 2 de Tchernobyl subit aujourd'hui des réparations rendues nécessaires par un incendie en 1991.

L'Ukraine a besoin de plus de 2 milliards de dollars en dons et crédits pour fermer la centrale atomique de Tchernobyl.

En mai 1995, le gouvernement ukrainien a présenté un plan destiné à fermer les réacteurs 1 et 3, respectivement en 1997 et 1999, mais le financement fait défaut.

Le 20 décembre 1995, l'Ukraine a signé un mémorandum pour la fermeture de Tchernobyl en l'an 2000. Les sept nations les plus industrialisées ont promis de fournir 500 millions de dollars pour faciliter la fermeture et terminer la

construction de deux réacteurs nucléaires conçus par les Soviétiques en Ukraine.

La fermeture de la centrale atomique de Tchernobyl doit être compensée par une source alternative d'énergie pour les raisons suivantes :

— La nécessité d'assurer la sécurité du Sarcophage, lequel est dépendant d'une source d'énergie permanente ;

— La nécessité de pourvoir en énergie un pays qui traverse déjà une grave crise de l'énergie.

PAM SKELTON

Traduit de l'anglais par Catherine Goffaux

Pripyat

Les employés de la centrale de Tchernobyl vivaient dans une cité construite rien que pour eux. Dans un pays saigné à blanc par les restrictions de logements et de nourriture, travailler à Tchernobyl et habiter à Pripyat représentaient le fin du fin de la vie soviétique. Quarante-six mille personnes vivaient là.

Aujourd'hui, Pripyat est une ville fantôme. Ses faubourgs ouest se trouvent à peine à plus de trois kilomètres des ruines du réacteur 4. Pendant toute une période, les gens qui avaient évacué la ville furent abandonnés à leur triste sort par le gouvernement, mais finalement on leur fit construire un complexe de logements à Kiev. Ida m'y organise un rendez-vous pour parler avec quelques personnes. Elena traduira, et je dois la retrouver à un endroit précis, une station de métro.

Ce que je fais presque sans encombre. Je descends à la mauvaise station, mais je m'en rends compte bien vite et finis par trouver le

bon endroit. Elle est au rendez-vous. Elle a un cadeau pour moi, un beau livre à couverture cartonnée, *Les Contes fantastiques russes du XIX^e siècle*.

Nous nous rendons à l'appartement de Valentina Patushina. Comme la plupart des immeubles d'habitation à Kiev, la façade, les halls d'entrée et les cages d'escalier sont en ciment brut. Les portes extérieures sont blindées.

À l'intérieur, l'appartement de Valentina est vraiment tout petit, mais agréable et chaleureux, avec des tapisseries de couleur aux murs. Pendant que nous parlons, sa mère prépare le thé. Valentina me dit combien elle est heureuse que je sois venu jusqu'ici pour entendre son histoire. Aucun autre journaliste, à sa connaissance, n'a vraiment pris la peine de venir causer avec des gens de ce qui leur est arrivé. Ils se sentent oubliés de Dieu et des hommes.

Valentina, son mari et leurs trois enfants sont allés s'installer à Pripyat pour tenter leur chance, si l'on peut dire, alors que Tchernobyl était encore en construction. Elle enseignait la biologie dans un collège. Son mari avait été professeur de physique avant de prendre un emploi à la centrale, où son salaire était beaucoup plus élevé. Il s'occupait de l'installation de l'équipement comme membre surnuméraire de l'équipe parce que le programme accusait du retard. Tout se faisait dans la précipitation à cause des problèmes de construction. Pour respecter les délais on brûlait les étapes, et la construction se poursuivait malgré les matériaux défectueux. On faisait pression sur les ouvriers à coups de slogans pour qu'ils travaillent plus vite.

Au soir du 25 avril, le temps était splendide. Après le long hiver glacé d'Ukraine, les vents de printemps soufflaient enfin. Les grandes célébrations du 1^{er} mai auraient lieu dans une semaine. Tout le monde avait ouvert ses fenêtres pour profiter des premiers effluves printaniers.

À 1 heure 23 du matin, le 26, Valentina entendit une explosion, comme si un avion franchissait le mur du son. Elle avait eu la prémonition d'un drame, mais cela ne l'effleura pas sur le moment. Son mari, Sergueï, n'était pas là car il s'était rendu de

l'autre côté de la ville pour aider des parents à faire des plantations dans leur jardin. Valentina retourna se coucher, laissant sa fenêtre ouverte, de telle sorte qu'elle put humer tout à son aise la poussière de graphite radioactif, et les isotopes de xénon, de crypton, d'iode, de tellurium, de césium, de plutonium, de zirconium, d'uranium, de ruthénium, de strontium, de barium, de curium, de neodymium, de neptunium, de cérium, de lanthane, et de niobium qui flottaient, silencieux, dans le zéphyr printanier.

Au matin, la fumée recouvrait le site de la centrale et une couche de mousse visqueuse et verdâtre, épaisse de trente centimètres jonchait les rues. Elle avait déjà vu cette écume. Elle était utilisée pour laver le trottoir quand la centrale relâchait dans l'air des matières radioactives. Cela arrivait souvent. Quelquefois, l'asphalte devait être arraché et on allait l'enterrer plus loin, ou bien on se contentait de le recouvrir d'une couche de ciment. Ces rejets étaient chose habituelle, et les autorités avaient assuré à la population que des doses aussi faibles n'étaient pas dangereuses.

Ce matin-là, un samedi, Sergueï traversa ce cloaque visqueux pour rentrer chez lui et dit à Valentina que quelque chose de terrible était arrivé à la centrale. Mais la radio n'en parlait pas ; aussi, Valentina et ses enfants, et tous les autres enfants de la ville partirent pour l'école, pataugeant dans l'écume radioactive.

Plus tard dans la matinée, la mairie publia un communiqué : aucun enfant n'avait le droit de sortir. Il n'y avait aucun danger, mais il convenait de prendre cette précaution. Les communiqués de la radio n'offraient aucune explication sur la nature de cette absence de danger, ni sur la manière dont les enfants pourraient rentrer chez eux. Un peu après midi, quelques médecins arrivèrent et distribuèrent à chaque enfant un comprimé d'iode — une bonne idée, mais avec douze heures de retard. L'ordre fut donné de ne pas céder à la panique.

Nul n'était censé mettre le nez dehors, mais personne ne savait pourquoi, ni comment l'on allait rentrer chez soi. On n'y

comprenait plus rien du tout. La radio affirmait que tous les préparatifs pour les festivités du 1^{er} mai, y compris les courses et jeux de plein air, auraient bien lieu comme prévu. La deuxième vague de gamins arrivait à l'école, comme d'habitude. La fièvre printanière faisait rage. Les gosses s'échappaient de l'école comme des abeilles d'une ruche. Les professeurs leur disaient de rentrer directement chez eux, mais comment croire que le chaud soleil, le ciel bleu et la brise légère fussent mortels ? Les gamins s'arrêtaient pour patauger dans la boue radioactive, pour patouiller dans le sable radioactif, pour folâtrer dans l'herbe radioactive.

Ils s'arrêtaient aussi pour profiter du spectacle des hélicoptères forcément radioactifs qui atterriçaient ici et là pour décharger leur cargaison de soldats et de pompiers vomissants ou évanouis. Les hélicoptères soulevaient des nuages de poussière radioactive en s'arrachant du sol pour retourner à la centrale où travaillaient les papas des enfants. La centrale dégageait de la fumée et les hélicoptères s'y enfonçaient, larguaient des sacs de sable et s'en revenaient atterrir sur les rives de la Pripyat.

Cette nuit-là, Valentina et sa famille purent voir la colonne de feu, pareille à une lumière de néon rougeoyante, transpercer l'air comme une lame incandescente au-dessus du réacteur détruit. Selon Valentina, on eût dit que cette lumière montait jusqu'au ciel. Sergueï en déduisit qu'il devait s'agir d'un incendie atomique, car tout ce qu'il y avait à brûler aurait dû l'être à présent. Il dit à sa femme qu'ils allaient mourir s'ils ne quittaient pas Pripyat immédiatement.

Pendant que Valentina préparait les bagages, Sergueï entreprit de téléphoner à droite et à gauche pour obtenir des informations. Personne ne savait rien, mais les rumeurs allaient bon train. Les journalistes de la radio disaient qu'il y avait eu un « léger pépin » à la centrale ; il n'y avait pas à s'en inquiéter outre mesure, mais tout le monde devait quand même rester chez soi, et personne n'était autorisé à quitter la ville ou à y entrer. Il était interdit de céder à la panique.

À l'insu des habitants de la ville, onze cents bus arrivèrent de Kiev et stationnèrent sur la grand-route, à l'extérieur de la ville.

Le lendemain matin coururent des rumeurs d'évacuation imminente. Sergueï sortit et se fraya un chemin à travers de nouveaux monceaux de mousse pour aller avertir des parents qui ne possédaient ni radio ni téléphone. Quand il revint chez lui, ses jambes avaient bruni ; elles semblaient bronzées. Il avait des vertiges, et ce fut bientôt le tour de toute la famille. Il appela un ami haut placé au Parti communiste. Ce dernier lui dit qu'il allait sûrement y avoir une évacuation mais qu'on ne pourrait emporter que ses papiers. Sergueï demanda pour combien de temps ils devraient quitter la ville. Son ami répondit : « Pour toujours. »

À 2 heures de l'après-midi, le dimanche, un communiqué de la radio reconnut qu'un accident avait bien eu lieu, qui exigeait l'évacuation de la ville. Tous les citoyens allaient être transportés dans une ville d'accueil pour les trois prochains jours. Ils devraient emporter quelques vêtements de rechange, des conserves de nourriture et leurs papiers. Pas d'animaux domestiques. Les bus allaient arriver dans peu de temps. Tout le monde devait se préparer et se trouver dehors, sur le trottoir, à 3 heures.

Dehors, tout le monde était pris de vertiges, de malaises, de vomissements. Personne ne savait pourquoi, mais tout le monde éprouvait le même sentiment de terreur et de danger. Les portes de leurs immeubles étaient fermées à clef derrière eux. En embarquant dans les bus ils embrassèrent leurs chiens et leurs chats, et aussi les papas dont le règlement prévoyait qu'ils devaient aller au travail ce jour-là.

Valentina se mit à pleurer tandis qu'elle évoquait l'abandon de leur foyer — et en fait de tous leurs biens. Pendant un moment nous sirotâmes notre thé — il contenait quatre espèces d'herbe, dont l'une était réputée atténuer les effets de l'irradiation —, puis une autre évacuée, Natacha, arriva. On apporta du fromage et des crackers sur la table, puis un gâteau. Et ensuite des olives et une bouteille de Stolichnaya.

Natacha avait la même histoire à raconter. Elle expliqua que beaucoup de gens avaient peur d'en parler ou étaient émotionnellement trop ébranlés, mais elle avait le sentiment que c'était son devoir. Le monde devait apprendre ce qu'ils avaient enduré. Elle ne comprenait pas pourquoi il n'y avait pas plus de journalistes pour poser les questions que je posais, plus de docteurs pour s'intéresser à la santé des gens qui avaient subi le choc de la radiation.

L'appartement de Natacha faisait face à la centrale. Quand elle entendit les explosions du réacteur 4, elle pensa que c'était une voiture qui démarrait en pétaradant dans les rues. Elle se demanda pourquoi un imbécile essayait de faire démarrer une voiture à 1 heure et demie du matin. Elle n'imagina pas qu'il pouvait s'agir d'un réacteur nucléaire en train d'exploser. Elle allait fermer la fenêtre quand les explosions cessèrent : elle retourna se coucher.

Le lendemain matin elle vit la mousse et eut une horrible prémonition. En regardant ses enfants qui partaient pour l'école en sautillant, elle eut l'envie impérieuse de les rappeler ; son mari lui dit qu'elle était idiote.

Mais la mousse visqueuse lui semblait bizarre, à lui aussi, et il avait vu la fumée à la centrale, où il devait travailler le lundi. Il appela son bureau pour voir ce qui se passait ; il obtint des réponses contradictoires. Il essaya d'appeler le bloc qui semblait en feu, mais la ligne était occupée.

Quand les enfants rentrèrent à la maison, ils annoncèrent qu'ils devaient prendre des douches et faire laver tous leurs vêtements. Ils ne savaient pas pourquoi, mais leur père devina. La raison était sans importance, d'ailleurs : il n'y avait plus d'eau courante. Toute l'eau de la ville était captée par des pompes à incendie dirigées vers le cœur incandescent du cratère formé autour du réacteur 4.

La radio et ces messieurs-dames de l'autorité officielle avaient beau nier que quelque chose d'anormal s'était produit, les hélicoptères survolaient le site, et des voitures marquées « Service de protection chimique » sillonnaient les rues en sifflant comme

des fusées. Chez Natacha, toute la famille se changea et mit des pantalons longs, des chemises à manches longues, des gants et des chapeaux. Le garçon, âgé de huit ans, joua autour de la maison, mais la fille, qui en avait douze, était comme pétrifiée. Elle resta assise à la même place, sans bouger, pendant quatorze heures.

Quand les bus arrivèrent le lendemain matin, Natacha et les enfants durent partir, tandis que son mari restait pour pouvoir se rendre à la centrale le jour suivant. Dehors, sur le trottoir, au milieu de la foule titubant sous l'effet de la douche radioactive qui lui tombait sur la tête, son petit garçon s'agrippait à ses jambes. Natacha demanda à son mari quand ils seraient autorisés à revenir. « Jamais », dit-il. Natacha pâlit si fort qu'il crut qu'elle allait s'évanouir, alors il dit : « Dans deux jours », mais il ne put s'empêcher d'ajouter : « Ou dans cinq siècles ». Puis il fallut arracher les bras du fils des jambes du père et ils le montèrent de force, tout hurlant, dans le bus.

Mais la ville tout entière ne tenait pas dans les onze cents bus, aussi la famille de Valentina et deux autres familles — une quinzaine de personnes au total — s'entassèrent-elles dans deux voitures radioactives et mirent le cap vers le sud.

Ils firent halte dans un village situé à soixante-cinq kilomètres au sud de Pripyat, mais les autorités ne leur permirent pas de rester car le village était déjà surpeuplé de réfugiés. Dans d'autres villages ils s'arrêtèrent pour demander aux gens de la défense civile de vérifier leur degré d'irradiation, mais partout ils furent rejetés. Les familles continuèrent vers le sud, dépassèrent Kiev et s'en furent trois cents kilomètres plus loin, jusqu'à un village où vivaient des parents. Là, les médecins confirmèrent qu'eux-mêmes et tout ce qu'ils portaient avec eux et sur eux étaient radioactifs. En fait, ils étaient en train de contaminer tout ce qu'ils touchaient. Leurs parents eurent beau leur lancer de loin couvertures et effets divers, il fallut finalement les hospitaliser, avec les autres habitants du village, pour des malaises dûs aux radiations.

Trois jours plus tard, Sergueï fut obligé de retourner à Tchernobyl pour travailler. Bien que ses jambes fussent brûlées, souvenir de sa

promenade dans la mousse radioactive, et qu'il fût en proie à une fatigue écrasante, on le mit au remplissage des sacs de sable que les hélicoptères larguaient sur les ruines du réacteur. En ce premier jour, la plupart des autres travailleurs étaient des scientifiques et des ingénieurs spécialisés dans le nucléaire. Ils maniaient la pelle dans un délire fiévreux, pareils à une armée de damnés en enfer. Sergueï travailla aussi longtemps que son dos put le supporter.

Toute la famille fut envoyée dans un hôpital, à Leningrad. Leur niveau d'irradiation était encore trop élevé, alors on leur fit ôter leurs vêtements. Ils étaient encore trop radioactifs, aussi on les doucha puis on les repassa au test sans leurs vêtements. Encore trop radioactifs. Quand on leur eut coupé les cheveux ils étaient encore radioactifs, mais il n'y avait plus rien d'autre à faire, sinon les mettre au lit. Les médecins qui les traitaient étaient complètement protégés, y compris les mains et le visage, ce qui faisait peur aux enfants. Valentina manqua s'évanouir quand on lui fit une intra-veineuse dans le bras. Elle ne le savait pas à ce moment-là, mais les médecins percevaient des primes en plus de leur salaire pour s'occuper des gens de Pripyat, qui étaient considérés comme du « matériel dangereux ». Quand les médecins s'approchaient du fils de Natacha, ils étaient entièrement revêtus d'un accoutrement spécial et refusaient de le toucher. Natacha commença alors à sombrer dans la terreur.

Le diagnostic établit que la famille de Valentina souffrait d'une dilatation des vaisseaux sanguins. Valentina et Sergueï avaient des caillots de sang dans les jambes. La peau de Sergueï pelait. Les enfants étaient si fatigués qu'ils pouvaient à peine se lever du lit. La famille n'aurait jamais eu connaissance de ces diagnostics si la connerie bureaucratique ne leur avait permis de mettre la main, à l'hôpital, sur des documents qui devaient normalement être détruits.

Ils furent transportés de l'hôpital au sanatorium. Leur fille était en proie à de terribles réactions allergiques. Le moindre changement de température ou le simple fait de se coiffer pouvaient provoquer une éruption de cloques. Les tests d'irradiation de Sergueï étaient si élevés que les enregistrements en furent détruits.

Il passa trois mois à l'hôpital, puis quarante-cinq jours au sanatorium, avant d'être renvoyé à Tchernobyl pour participer au projet de démantèlement du site.

Quand la famille fut libérée, on leur donna juste de quoi s'habiller et une poignée de roubles, à peine suffisante pour acheter des vêtements supplémentaires en vue de l'hiver à venir. Ce fut la seule compensation qu'ils obtinrent pour avoir perdu tout ce qu'ils avaient possédé, leur maison, leurs cheveux, leur santé.

Pendant les quelques mois suivants, ils errèrent de lieu en lieu, s'arrêtant chez des amis pour passer quelques nuits et emprunter un peu d'argent. Il leur fallut attendre la fin de 1986 pour se voir attribuer un appartement à Kiev. Valentina trouva un travail de professeur de biologie, et leurs conditions de vie commencèrent à s'améliorer lentement.

Kiev n'accueillait pas les réfugiés avec beaucoup de compassion. Bien que la population eût reçu des doses de radioactivité bien supérieures au taux légal, nul ne voulait du voisinage des gens contaminés, ni de la présence de leurs enfants dans les classes. Certains refusaient de monter dans l'ascenseur avec les gens de Pripyat. Les enfants de Kiev furent avertis que s'ils jouaient avec ceux de Pripyat, ils perdraient leurs cheveux. Certains, néanmoins, eurent la témérité de s'approcher assez près d'un enfant de Pripyat pour lui casser la gueule.

Cinq ans plus tard, la famille souffre toujours de problèmes de santé. Les jambes de Valentina lui font encore très mal car il s'y forme des caillots de sang. Dans son métier de professeur, elle est debout toute la journée. Parfois, elle éprouve des absences complètes pendant quelques secondes. Quand elle revient à la conscience, les gens la regardent bizarrement. Sa fille, selon les médecins, n'est plus qu'une usine à maladies. Elle semble allergique à ses propres hormones. Certaines de ses cellules se sont élargies. Souvent sa gorge enfle et s'obstrue.

La famille de Natacha souffre de problèmes similaires. Elle-même a connu des troubles chroniques de la vision pendant plusieurs mois après l'accident. Elle disait que c'était comme si

elle regardait avec des yeux d'insecte, que le monde se décomposait devant elle en centaines d'images minuscules. Il lui semblait que le plancher se gondolait en montant vers elle. Aujourd'hui sa vue est redevenue normale, mais sa fille éprouve des effets secondaires : problèmes thyroïdiens, pancréatiques, vaisseaux sanguins fragilisés, pression sanguine irrégulière, problèmes de foie, problèmes de vessie, problèmes gastro-intestinaux. Parfois ses vaisseaux sanguins se dilatent tellement qu'elle se comporte comme si elle était ivre. Elle ressent des douleurs mystérieuses dans tout le corps et de terribles migraines. Après l'école elle s'effondre sur son lit et ne peut plus se lever. Les médecins sont perplexes.

Natacha a des insuffisances cardio-vasculaires et s'évanouit souvent. Elle aimerait bien surmonter ces faiblesses car ses enfants s'effraient de voir leur mère tomber par terre, inconsciente.

Valentina me décrit son voisin comme un « gros porc de bureaucrate ». C'était lui le médecin chargé de la sécurité de la ville à Pripyat. C'est lui qui nia qu'il y eût le moindre problème tout de suite après l'accident. Il enleva pourtant ses enfants de l'école et leur donna des comprimés d'iode. Un autre médecin de l'immeuble risqua de se faire jeter en prison en prévenant les gens et en leur demandant de rester à l'abri. Natacha dit qu'elle voit souvent ces deux docteurs parce qu'ils habitent dans la même cité, à Kiev. Chaque fois qu'elle voit le gros porc de bureaucrate elle souhaite sa mort, et elle prie Dieu pour qu'il protège l'autre docteur.

Il se peut que certains de ces faits ne soient pas rigoureusement exacts. Valentina et Natacha se coupent mutuellement la parole pour me raconter tout ce qui est arrivé, elles disent leur écoëurement et l'attitude honteuse du gouvernement à leur égard. Les explications qu'elles donnent maltraitent beaucoup la chronologie et plus encore la logique. J'aurais bien du mal à démêler ce qui relève de faits probables de ce qui peut être monté en épingle sous la pression de l'hystérie contenue. J'insiste pour qu'Elena leur demande comment elles sont au courant de certains faits, qu'il d'autre était présent au même moment, où je pourrais

rencontrer ces gens, tout ce qui pourrait m'aider à ajouter foi à leurs récits. Les tournées de vodka ne contribuent guère à faire briller nos compétences en matière d'information rationnelle.

Elena, cependant, ne boit pas. Elle déteste la bibine à peu près autant que moi la betterave. Et voici justement qu'un plat de betteraves — des betteraves au vinaigre, un peu trop radioactives à mon goût — atterrissent dans mon assiette. La nourriture étant rare, je me sens honteux de ne pas manger ce qu'on m'offre. Bien entendu, Elena refuse la vodka, et c'est comme si elle lançait un crachat à la face de l'Hospitalité. Aussi mettons-nous au point discrètement l'un des meilleurs marchés que j'aie jamais conclus. Quand on verse une tournée et que chacun siffle sa dose, Elena fait semblant de boire, puis elle pose son petit verre près de moi sur la table. Et dans les moments de l'interview où l'émotion est à son comble, je lui glisse mon plat de betteraves. Elle est rassasiée, et moi je suis heureux.

Pendant notre conversation, les deux plus jeunes enfants de Valentina entrent dans la pièce sur la pointe des pieds pour regarder *Tom and Jerry* à la télévision. C'est la première fois de ma vie que je vois des enfants hurler littéralement de rire devant un dessin animé. Quand mon propre gamin regarde un dessin animé, on dirait qu'il est sous barbituriques. Ces gosses s'esclaffent et glapissent si fort qu'ils en tombent du divan. Même Elena rit. Comme je me montre surpris, elle dit : « Mais c'est tellement *absurde* ! »

Valentina, Natacha et une autre femme que je dois rencontrer le lendemain ont formé une organisation baptisée « La Fondation des Enfants », qui fait en quelque sorte partie du Syndicat Tchernobyl. Le but principal de l'organisation est de s'assurer que les dons de nourriture et l'aide étrangère sont bien distribués aux enfants, et non aux bureaucrates. Elles ont divisé Kiev en plusieurs districts. Quand les donations arrivent, elles s'assurent que chaque district reçoit ce qui lui est dû.

En tant que représentantes des milliers d'enfants victimes des effets de l'accident de Tchernobyl, ces femmes sont allées voir le

président Gorbatchev pour se plaindre et demander de l'aide. Gorbatchev leur a dit que Tchernobyl avait été nettoyé et qu'il n'y avait pas d'effets secondaires à redouter.

Le groupe recueille également des informations sur certains cas d'enfants souffrant de problèmes de santé particuliers. À leur connaissance, il n'existe aucune autre organisation pour tenir le registre des indispositions et symptômes divers communs à tous ces enfants. Elles ne disposent pas d'un ordinateur pour gérer ces informations, mais d'un carnet qui part en lambeaux. Elles notent par colonnes le nom de l'enfant, ses symptômes, les diagnostics, l'endroit où l'enfant a vécu et les conditions matérielles de la famille.

Quand elles parlent avec des évacués des zones contaminées, elles découvrent souvent que les gens ne soupçonnent pas que leurs problèmes bizarres pourraient bien être dûs à une exposition aux radiations. Mais quand plusieurs mères se réunissent pour décrire les symptômes de leurs enfants, elles commencent à se souvenir que les saignements de nez, les vertiges, les rhumes qui se prolongent, les allergies, les maux de gorge, les bronchites, les problèmes intestinaux, les maux d'estomac, les fatigues sont plus fréquents chez les gosses qu'ils ne l'étaient auparavant.

À force de noter tout cela, je commence à me sentir fatigué de couvrir tant de papier de mes pattes de mouche. Après six heures de furieux gribouillage, j'ai des crampes au poignet et à la main, et ma tête commence à s'engourdir. Les mots sont comme les gouttes d'eau dans le supplice chinois. Si je continue malgré tout à écrire, c'est que je me sens dépositaire d'informations que personne d'autre ne possède, que l'horreur et la tragédie me sont données en gage et qu'il me revient d'en faire quelque chose.

Un homme fait son apparition. Il est de Pripyat, lui aussi, et travaillait à la centrale de Tchernobyl. Est-ce que je voudrais lui parler ? Non, en vérité, je n'ai envie que de silence et d'air frais, et de surcroît toutes ces histoires finissent par devenir répétitives. Mais pas question de dire non à ces gens, surtout après toutes les

betteraves et la vodka qu'ils m'ont offertes, après les histoires tragiques qu'ils viennent de me raconter.

Alors Boris Stolyarchuk s'assoit et je commence à lui poser mes questions. En quoi consistait son travail à Tchernobyl ? Il était ingénieur. Où était-il au moment de l'accident ? À la centrale. Où exactement ? Euh... Au réacteur 4. Il semble moins le dire que l'avouer, avec un hochement de tête embarrassé.

Que faisait-il au moment de l'explosion du réacteur ? Elena me regarde gravement, droit dans les yeux, en me traduisant qu'il était au tableau de contrôle. Il essayait, avec un petit groupe d'autres ingénieurs, de procéder à une expérience.

Il y a un silence de mort dans la pièce, tout le monde baisse les yeux. Personne ne se regarde. J'éprouve plus que de la gêne, comme si je venais d'ouvrir la blessure la plus intime d'un être pour l'exhiber à la face du monde. Mon cœur bat à se rompre. Ne sachant que faire, je lui demande simplement ce qui s'est passé. Elena traduit la question en trois syllabes dénuées d'émotion.

Je le sais déjà pour l'essentiel, ce qui s'est passé. Le directeur de la centrale avait programmé une expérience pour vérifier si l'on pourrait éteindre le réacteur dans l'éventualité d'une panne générale. Ils espéraient que les turbines pourraient donner assez d'énergie électrique à la centrale pour éteindre le réacteur. La question était de savoir si les turbines continueraient à tourner assez longtemps après avoir été déconnectées du réacteur qui les fournissait en énergie. Normalement, les moteurs Diesel de secours devaient contribuer à donner l'énergie nécessaire à l'extinction. Mais si on les mettait en marche pendant l'expérience, les opérateurs ne sauraient pas si les turbines étaient capables de s'acquitter de leur tâche.

L'ennui, c'est que si les générateurs Diesel ne démarraient pas, le système réagirait automatiquement comme s'il y avait urgence et, parmi d'autres mesures de sécurité prévues dans ce cas, arroserait le cœur du réacteur à l'eau froide. La solution évidente à ce problème était simplement d'éteindre le système de refroidissement d'urgence et, bien sûr, tous les autres systèmes de sécurité en amont.

Ce brillant projet fut soumis à l'agence pour l'énergie nucléaire à Moscou, qui s'abstint de l'approuver ou de le désapprouver. Les directeurs de la centrale décidèrent donc de procéder à l'expérience de leur propre initiative. Il se trouve pourtant que la conception d'une centrale de ce type, qu'on appelle un RBMK, rend tout contrôle très difficile dès lors que son débit est à basse puissance. À cause de la maladresse de l'agent technique, le niveau de puissance tomba trop bas. Pour augmenter le niveau, le directeur du réacteur 4 donna l'ordre de soulever plusieurs barres de contrôle qui maintiennent la réaction en chaîne sous surveillance. L'agent technique censé le faire commença par refuser, mais quand son chef insista, il fit ce qu'on lui disait.

On peut difficilement imaginer un réacteur nucléaire dans une situation plus précaire. La conception en était sommaire. Quant à la construction, c'était de la camelote. Ses directeurs ne connaissaient pas grand-chose en énergie nucléaire, et ses techniciens n'en savaient guère long sur les risques encourus. Tous les systèmes de sécurité étaient déconnectés. Le réacteur était dans une situation de très grande instabilité, et pourtant on allait procéder à une expérience. Si elle échouait, cela prouverait à merveille qu'un réacteur nucléaire peut vraiment exploser sous certaines conditions.

Mais les choses commencèrent à se gêner avant même que l'expérience n'eût atteint un stade critique. Une fois les barres de contrôle soulevées, la puissance commença à augmenter fortement. Les techniciens prirent peur et commencèrent à faire descendre toutes les barres de contrôle dans le cœur du réacteur. Mais une configuration bizarre dans la conception de ces barres eut pour effet de provoquer un surcroît de puissance quand elles pénétrèrent dans le cœur du réacteur. En deux secondes, le niveau grimpa à une puissance cent fois supérieure à la normale. Le cœur du réacteur se mit à surchauffer, provoquant probablement la rupture des tuyaux d'eau. L'eau atteignit le cœur du réacteur et se transforma en une explosion de vapeur en prenant contact avec le fuel surchauffé. La force de l'explosion fut

suffisante pour envoyer en l'air comme une pièce de vingt sous les milliers de tonnes du couvercle du réacteur. Il retomba à la même place mais avec un petit air penché, comme un tuyau de cheminée. L'air froid fit irruption à l'intérieur et, selon toute apparence, déclencha au moins une et probablement plusieurs explosions chimiques tandis que la réaction en chaîne s'emballait.

Le bâtiment fut secoué par des explosions et le plafond tomba. À l'intérieur, les gens ne savaient pas ce qui s'était passé, sans même parler du pourquoi de la chose. Ils imaginaient que c'était simplement une explosion de vapeur provoquée par un tuyau surchauffé — un accident fâcheux mais non polluant. La destruction du réacteur était impossible. De cela ils étaient certains. Il y avait sept niveaux dans la chaîne de sécurité. Dans la salle de contrôle, tout le monde courait partout, essayant d'imaginer ce qui se passait à l'extérieur. Ils pensaient qu'ils étaient tous en train de vomir à cause de la tension nerveuse, ou peut-être parce qu'il y avait dans l'air des émanations chimiques. Ils pensaient que les compteurs d'évaluation de radioactivité sur le tableau de contrôle étaient faussés parce que les aiguilles oscillaient tout au bout du cadran — un niveau impossible à atteindre. Ils voulurent vérifier le niveau avec d'autres appareils de radiométrie, mais ils étaient bouclés dans une armoire blindée et personne ne parvint à les cambrioler.

Mais l'évidence que l'impossible était arrivé s'imposait de plus en plus. Une colonne de lumière d'un rouge brillant transperçait le ciel. Les nausées étaient trop violentes pour être autre chose qu'un malaise dû aux radiations. Deux ingénieurs coururent jusqu'à la salle du réacteur pour voir s'ils pouvaient abaisser les barres de contrôle à la main, mais la salle du réacteur était en flammes. En quelques secondes, ils reçurent des doses de radiations mortelles.

La situation paraissait irréaliste, comme dans un mauvais rêve. Tous les mots qu'ils essayaient d'échanger étaient couverts par le grondement de la vapeur et le fracas du bâtiment en train de s'effondrer. Ils essayèrent d'enfiler des masques à gaz, mais pour

le coup, ils n'entendaient plus rien du tout. Ils tentèrent alors de mettre des masques de gaze, mais cela gênait leur respiration. L'air était plein de l'indescriptible puanteur des isotopes radioactifs qui s'échappaient du bâtiment et montaient en vapeur vers le ciel. Comme on ne trouvait pas de comprimés d'iode, ils burent du sirop d'iode à même la bouteille.

L'ingénieur en chef refusait d'admettre qu'il y eût une fissure dans le réacteur. Il insistait pour que quelqu'un descendît ouvrir la valve qui libérerait l'eau du système de refroidissement autour du réacteur, croyant qu'il y en avait encore. Boris refusa d'y aller, mais un héros au grand cœur s'élança et mourut en essayant d'envoyer une eau imaginaire dans un réacteur qui n'existait plus.

L'espoir imbécile que le réacteur pût encore être intact atteignit Moscou où il prit aussitôt valeur de dogme. Moscou pondit l'ordre que le système de refroidissement continuât à être alimenté au cœur du réacteur pendant que les autorités se rendraient en hâte sur le théâtre des opérations.

Tout le monde savait qu'il n'y avait plus de réacteur, à part les responsables de haut niveau. Une peur hystérique frappait les employés de la centrale qui battaient en retraite vers des positions plus éloignées du complexe de Tchernobyl. Secoués de nausées spasmodiques, ils gémissaient d'horreur, rire et larmes mêlés. L'horreur qu'ils imaginaient, pourtant, n'était qu'une toute petite partie de la réalité.

Leur sentiment d'horreur venait en partie de la peur qu'on les accusât d'être responsables de l'accident. Boris Stolyarchuk se rappelle qu'il refaisait tous ses gestes dans sa tête, essayant de comprendre où il s'était trompé. Mais il n'avait fait aucune erreur. Il avait suivi avec précision chaque étape de l'opération.

Il resta à la centrale avec les autres jusqu'à 6 heures du matin, heure à laquelle l'équipe suivante traversa la zone radioactive mortelle de fuel et de graphite projetés du cœur du réacteur.

En retournant à Pripyat, Stolyarchuk s'étonna du calme qui y régnait : la vie continuait comme d'habitude. Il n'avait pas de

famille en ville à ce moment-là, alors il se présenta à une infirmerie et demanda un contrôle complet de radioactivité. Le médecin refusa.

Stolyarchuk téléphona à ses amis et leur raconta ce qui s'était passé, mais ils refusèrent de le croire. Un tel accident était impossible, disaient-ils. Une fois l'incendie maîtrisé par les pompiers, ils feraient tous ensemble la reconstitution de l'accident. Ça ne pouvait pas être aussi grave qu'il le craignait.

Il passa le samedi à tourner en rond dans sa chambre. Il avait encore des vomissements incontrôlables. Malgré une fatigue accablante, il ne pouvait dormir. À 5 heures du matin, le dimanche, un type du KGB frappa à sa porte et l'invita à se présenter au bureau du KGB pour discuter avec un expert en réacteurs nucléaires qui désirait avoir des informations sur l'accident. Ce n'était pas une invitation qu'il pouvait se permettre de refuser.

L'expert, cependant, n'avait pas l'air d'en savoir bien long sur les réacteurs nucléaires. Ses questions étaient complètement idiotes. Il cuisina Boris sur ce qu'il avait fait à l'encontre du plan d'expérimentation, qui avait commis une erreur, qui devait être rendu responsable sinon lui-même. Boris ne mit pas longtemps à piger qu'il parlait à un agent du KGB qui cherchait déjà un bouc émissaire. Boris s'en tint à sa version des faits, ce qui était la vérité : à sa connaissance, il n'y avait pas eu d'erreurs de commises. L'interrogatoire se poursuivit jusqu'au moment où les vomissements empêchèrent Boris de parler. L'inquisiteur lui demanda pourquoi il n'était pas allé au centre médical, comme tout le monde. Boris répondit qu'il ignorait qu'il devait le faire.

Au centre médical, il retrouva tous les gars de son équipe, et ceux qui étaient venus à la corvée le samedi matin. Toute la nuit ils entendirent le grondement de la vapeur à la centrale, à environ deux kilomètres de là. Personne ne céda à la panique ; ils savaient pourtant que des tonnes de radionucléides et de graphite radioactif se promenaient encore dans l'air. Boris s'attendait à tout moment à une véritable explosion nucléaire. À la clinique, tout le monde passa la nuit à vomir dans le mugissement de la vapeur, là-bas, au loin.

À 9 heures le lendemain matin, un bus arriva pour les emmener à Kiev, un bus aux fenêtres plombées. Ils ne savaient pas trop si c'était pour contenir les radiations à l'intérieur ou à l'extérieur. De Kiev ils prirent un avion pour Moscou où on les transféra à la Clinique numéro 6.

Mais ils n'y restèrent pas. Ils étaient trop radioactifs. On ne savait que faire d'eux. Vêtus des vêtements légers qu'ils portaient depuis Kiev, ils durent attendre dehors, dans l'air froid de Moscou, pendant que les médecins potassaient leurs manuels pour réviser les procédures prévues en cas de guerre nucléaire.

On les mit dans des chambres à trois lits. Ils étaient libres de se promener aux alentours, jusqu'à ce qu'on s'aperçoive qu'ils étaient en train de contaminer les chambres et les malades du voisinage. Comme leur état empirait, on les fit déménager dans des chambres individuelles.

Le troisième jour, un agent du KGB se pointa et commença un nouvel interrogatoire intensif, posant inlassablement les mêmes questions, se faisant répéter les explications de l'événement. Boris n'était plus très sûr qu'il n'avait pas commis d'erreur, mais il ne se revoyait pas faisant une bêtise. Il s'obligeait à ne pas oublier chaque détail de ses explications. S'il se contredisait, il serait inculpé. Il avait l'impression de marcher sur un fil ténu : il était à la fois témoin de l'accusation et de la défense, et finalement, dans un cas comme dans l'autre, il serait en première ligne pour en supporter les conséquences.

Les interrogatoires se poursuivirent pendant ses trois mois de séjour à l'hôpital. Durant tout ce temps, il ne sut rien du sort de ses amis et collègues, si ce n'est qu'en donnant en douce des cigarettes aux soldats qui lavaient le plancher, il arrivait à tenir le compte des décès.

Après la Clinique numéro 6, il fut emmené dans un sanatorium proche de Leningrad où les interrogatoires quotidiens se poursuivirent. À l'en croire, la tension des interrogatoires était pire que les radiations.

Son état étant stationnaire, il fut libéré. On lui donna cinquante roubles et il put passer deux nuits dans une pension, à Kiev. Il finit par se trouver une femme, une liquidatrice de produits chimiques qui avait reçu sa dose de radiations. Ils ont une fille qui est née normale mais a souvent des nausées, comme ses parents.

Voilà toute son histoire. Personne n'a parlé pendant ce récit, et quand il se tait, on ne sait pas quoi dire. Il fait mine de s'en aller, mais j'ai une question à lui poser, à laquelle je n'attends pas nécessairement de réponse. Je veux juste la poser. Je lui demande à quel moment il a su qu'il n'avait pas fait exploser le réacteur. Avant de traduire la question en ukrainien, Elena murmure : « Oui, bonne question. » Un sourire d'humble soulagement éclaire le visage de Boris. En vérité, tout le monde a l'air soulagé. Il explique qu'il l'a compris à l'hôpital de Moscou, deux semaines environ après l'accident. Bien que le KGB n'ait pas accepté de reconnaître son innocence, ils ne l'accusaient de rien non plus. Il n'était coupable d'aucune faute, quelle qu'elle fût, ni lui ni aucun de ses collègues. Ils avaient fait exactement ce qu'on leur avait dit de faire, et tout le bidule avait pété.

GLENN ALAN CHENEY

Traduit de l'anglais par Bernard Fauconnier

Extrait de *Journey to Tchernobyl. Encounter in a Radioactive Zone*. Academy Chicago Publishers, 1995

Les Liquidateurs

C'est en 1993, pendant l'été, que je suis allée à Kiev et à Tchernobyl pour la première fois. Mon intention était alors de faire des recherches sur les conséquences d'une catastrophe plus ancienne, la Shoah. Le gommage de l'histoire de la Shoah par les populations d'Europe centrale et de l'Est a posé et pose encore un immense problème ; en outre, il constitue un exemple de la façon dont on peut gommer les hommes et les événements de la mémoire et des préoccupations des peuples. En distinguant les souvenirs dignes d'être entretenus de ceux qui sont indignes de l'être, les nations font un choix profondément sélectif et politiquement déterminé, ce que James Young a fort habilement illustré dans son livre sur les monuments érigés à la mémoire de la Shoah, *The Texture of Memory*. Ce choix symbolise parfaitement les objectifs mythologiques des histoires officielles, lesquelles reflètent les idéologies dominantes de l'État, ses structures mêmes permettant de corrompre l'histoire. La catastrophe survenue sur le site de la station nucléaire de Tchernobyl en avril a donné lieu à

une réécriture de l'histoire et à une occultation habile d'informations vitales pour les gens par les gouvernements de l'Est comme de l'Ouest.

Tchernobyl embarrasse, et les dirigeants occidentaux et ukrainiens aimeraient l'oublier. Lors de ma deuxième visite, à l'automne de 1995, alors que je marchais sur les élégants boulevards du centre de Kiev, plantés de vieux marronniers, je ne pouvais pas m'empêcher de réfléchir aux espaces contradictoires du souvenir et de l'oubli, de l'action et de l'inertie. Il était difficile de croire que neuf ans plus tôt, à cent kilomètres de là, avait eu lieu une catastrophe qui avait secoué le monde, catastrophe que le monde a aujourd'hui presque totalement oubliée. Il est terrifiant de se rendre compte comme il a été facile d'oublier Tchernobyl et ses conséquences, et comment ne pas en conclure que l'indifférence aux « autres » et l'oubli des « autres » sont la marque indélébile de notre siècle. Lev Ozerov, lorsqu'il est retourné à Kiev, pendant l'automne de 1943, deux ans après le massacre de Babi Yar, s'est trouvé devant une tombe grande ouverte qui avait été oubliée avant même d'avoir été recouverte de terre.

Dans l'hôpital de l'Institut clinique sur les radiations, impossible d'oublier Tchernobyl. Ici les patients déambulent, tentent de passer le temps, semblables à des âmes perdues dans les couloirs mal éclairés de ce bâtiment typiquement soviétique. Situé au milieu de la forêt de Pusca Vodica, à la limite du territoire de la ville de Kiev, l'hôpital a été construit en 1987, à la suite de la catastrophe de Tchernobyl, pour traiter les personnes atteintes de maladies dues aux radiations. Comme c'est le cas pour toutes les autres institutions publiques d'Ukraine, son financement est insuffisant ; la majorité des médecins est obligée de pratiquer un autre métier, sans rapport avec la médecine, pour joindre les deux bouts ; une moitié de l'hôpital n'est pas chauffée parce que les factures d'électricité ne sont pas payées. Natalia, un médecin de l'hôpital qui m'a beaucoup aidée, m'a expliqué que Pusca Vodica signifie « la forêt dont l'eau apporte la santé », et Natalia savait à quel point ce nom est ironique, d'autant plus que Tchernobyl

signifie « absinthe noire ». Tchernobyl est à la fois une herbe amère et une prophétie biblique. Selon l'Apocalypse (VIII, 10-11), Absinthe est une étoile qui tomba du ciel, « ardente comme un flambeau... [sur les] fleuves et les sources des eaux... et la troisième partie des eaux ayant été changée en absinthe, un grand nombre d'hommes moururent pour en avoir bu, parce qu'elles étaient devenues amères. »

En novembre 1995, dix Liquidateurs qui étaient à l'hôpital de Pusca Vodica ont accepté de partager leurs souvenirs de la catastrophe avec Helen Sloan et moi, alors que nous rassemblions des informations pour une exposition à Camerawork destinée à commémorer le dixième anniversaire de la catastrophe de Tchernobyl. Les Liquidateurs sont ces 600 000 hommes et femmes qui ont participé aux opérations de nettoyage après l'explosion de la centrale. La majorité de ces gens étaient des appelés de la région de Kiev, d'Ukraine et d'Union soviétique que l'on a obligés à venir travailler à Tchernobyl. D'autres travaillaient pour la centrale ou pour les ministères de la Santé, de la Défense ou des Transports.

Depuis 1987 Victor Shusko a soigné plus de 5 000 Liquidateurs dans sa petite unité de cinquante lits à l'Institut 6 sur les radiations de Pusca Vodica. Il fait remarquer avec patience et tristesse que le sort des Liquidateurs et des victimes de la catastrophe ne provoque qu'indifférence : étant donné la crise sociale et économique actuelle, la catastrophe de Tchernobyl n'est plus qu'un problème parmi d'autres pour la société ukrainienne.

Les Liquidateurs de Tchernobyl sont les survivants d'une histoire cauchemardesque. Leurs souvenirs ne sont que des anecdotes dans ce réseau d'informations déshumanisées qui nous encourage à considérer les êtres humains comme des éléments statistiques, et les situations inacceptables comme acceptables.

VLADIMIR LENIN, LIQUIDATEUR

Avant l'accident je vivais à Tchernobyl Oblisk, à cent kilomètres environ de Tchernobyl. Je vivais avec mes parents ; mon père est un invalide de la

grande guerre patriotique. Quand j'ai entendu parler de l'accident je ne me suis pas trop inquiété, car il n'y avait pas beaucoup d'informations dans les journaux. Selon ces journaux, ma région n'était que très peu contaminée, grâce aux vents et aux conditions météorologiques favorables.

J'ai reçu une lettre des militaires m'indiquant que le lendemain je devais subir un examen médical à Tchernobyl. Le troisième jour j'étais à Tchernobyl. C'était en avril 1987. Au début je ne me sentais pas en danger parce que les informations gouvernementales annonçaient que tout était propre et sans danger pour la santé. On nous a dit que toute la population était rentrée chez elle, mais ce n'était pas vrai.

Pendant les premiers jours, notre travail consistait à nettoyer la centrale. Aucun de mes collègues n'avait de vêtements protecteurs, seulement un respirateur. Vous ne pouvez pas imaginer la toux terrible qui nous affligeait presque tous. Nous toussions toute la nuit. Pouvez-vous imaginer la quantité de matériaux radioactifs qui est entrée dans nos intestins ? Les médecins ont dit que nous allions avoir des migraines et tousser pendant dix jours environ, pas plus, mais ce n'était pas vrai. Je nettoçais. J'ai nettoyé les liaisons électriques près d'un bloc ergo qui a explosé. C'était un travail très dangereux. Mon temps de travail ne dépassait pas 14 ou 15 minutes parce que l'exposition aux rayonnements ionisants était très forte, mais lorsque je ramassais le matériau radioactif pour le transporter dans d'autres parties de la centrale, j'étais naturellement exposé de nouveau, et cette partie du travail n'était pas prise en compte. Si j'avais quitté Tchernobyl, j'aurais été jugé et condamné. Nous n'avions pas le choix. Je pense que le travail que nous avons fait aurait dû être confié à ceux qui ont construit la centrale et créé cette situation. Ce travail aurait dû être confié à des professionnels, pas à des employés de fermes collectives.

Je peux comparer le travail que j'ai fait à Tchernobyl à mon activité de soldat en Afghanistan. J'ai vu l'ennemi, je pouvais le tuer ou être tué par lui. Mais à Tchernobyl je ne voyais pas de radiations, je n'ai pas senti de radiations, mais je savais qu'il y avait des radiations.

Ma vie a changé de bien des façons après la catastrophe. Après l'accident je suis tombé malade, de plus en plus gravement. Et maintenant, sur mon lieu de travail, je subis la pression du gérant parce que je ne peux plus travailler et que mon patron veut me virer. J'ai été malade plus de cent jours et je ne pouvais pas travailler dur, mais je devais quand même le faire.

Et maintenant je me fais beaucoup de souci pour mon enfant. Je ne savais pas si je pourrais avoir des enfants, mais j'ai eu l'impression d'être

en bonne santé pendant les deux années qui ont suivi l'accident et je me suis marié. Mais maintenant je me fais beaucoup de souci pour l'avenir de mon enfant.

Comme les Liquidateurs ne peuvent pas obtenir d'indemnités compensatoires de l'État, leurs conditions de vie sont très difficiles. Sans travail, ils ne peuvent pas payer leur loyer, et leur nourriture est des plus simples. Les plats chauds et le peu de confort que l'hôpital leur donne sont le seul traitement que certains reçoivent. L'hôpital n'a pas assez d'argent pour acheter les médicaments dont les patients ont besoin. Il ne peut pas non plus payer l'électricité. Vladimir Bebeszka, le directeur de l'hôpital, m'a expliqué qu'il avait dû négocier avec le directeur de la centrale de Tchernobyl, qu'il connaît bien, pour obtenir qu'on lui fournisse un peu d'électricité, mais ce n'est qu'une solution temporaire. L'économie ukrainienne est au bord de la faillite, et c'est dans cet environnement de chômage, de misère et de désespoir que les victimes de Tchernobyl se dissolvent dans l'anonymat et l'invisibilité du chaos général qui a suivi l'expérience soviétique.

VICTOR LUBERNICHENKO, LIQUIDATEUR

VICTOR : Je vis à Geskanno, qui est aussi une région polluée. C'était idiot, on a d'abord évacué le bétail, les vaches, puis les autres animaux domestiques de la ville, et seulement après les gens.

HELEN : Comment avez-vous réagi à l'annonce de l'accident ?

VICTOR : Je suis resté calme ; ce qui était arrivé était arrivé.

HELEN : Pourriez-vous nous parler de votre travail de Liquidateur ?

VICTOR : Mais oui. J'étais pompier. Tous les pompiers de la région de Kiev et d'autres centres ont été amenés à Tchernobyl. Vers 10 heures du matin, un jour du mois de mai, on a frappé à ma porte et on m'a donné un ordre : Vous devez vous rendre là et là. On m'a amené au quartier général militaire, et nous étions logés chez l'habitant, à Kuldornosk, à 100 kilomètres de Kiev. Au milieu de la nuit on nous a conduits au centre de la région où s'était produit l'accident.

HELEN : Quel travail deviez-vous faire ?

VICTOR : Nous avons tout recouvert avec des produits chimiques solubles spéciaux. À partir du site de l'explosion nous avons traité le terrain, les

bâtiments, les toits. Il y avait beaucoup de poussière radioactive. Nous avons recouvert presque tout un hectare de surface au sol. Nous devons rassembler et recouvrir des boîtes qui contenaient des produits radioactifs, mais nous ne pouvions pas recouvrir toutes les boîtes partout, et un grand nombre n'a pas été traité. Et ça se passait ainsi pour tous les travaux. Si nous pouvions faire quelque chose, nous le faisons, et si nous ne pouvions pas nous étions obligés d'abandonner. Et notre travail était des plus simples, sans aucune qualification.

HELEN : Quel type de protection portiez-vous ?

VICTOR : Seulement le respirateur (*il rit*).

HELEN : Combien de temps êtes-vous resté à travailler à la centrale ?

VICTOR : On m'a fait venir le 11 mai et je suis resté jusqu'au 31 mai. Pendant douze jours j'ai travaillé à nettoyer la centrale, et les huit autres jours j'ai récupéré à l'hôpital tout proche.

HELEN : Est-ce que vous ou vos collègues aviez peur ?

VICTOR : Pas moi, mais certains de mes collègues avaient peur.

HELEN : Saviez-vous que c'était dangereux ?

VICTOR : Oui, évidemment, je le savais, même les oiseaux évitaient de voler par là.

HELEN : Et vous êtes resté calme ?

VICTOR : Et qu'est-ce que ça aurait changé ? Je n'aurais rien pu y faire.

HELEN : Est-ce que des gens sont venus visiter l'hôpital ?

VICTOR : La première année, les étrangers s'y sont un peu intéressés, mais ça n'a pas duré longtemps et plus personne ne vient.

HELEN : Mais vous me donnez l'impression de penser qu'il n'y a absolument rien à faire.

VICTOR : Je ne peux rien y changer. Si j'avais de l'argent je partirais ailleurs.

SERGE : Il est souvent malade, mais il n'a pas d'argent pour acheter les médicaments pour se soigner, et l'Institut n'en a pas non plus. Qu'est-ce qu'il peut faire ?

Anna Ferechova était radiologue en chef pour le ministère de la Santé à Tchernobyl après la catastrophe et est Liquidatrice. Son travail consistait à contrôler l'exposition aux radiations des gens qui travaillaient à la centrale et de ceux qui vivaient dans les régions contaminées. Son département a aussi réalisé des études sur la contamination de la nourriture. Pendant un an et demi elle

a, elle aussi, été exposée à de hautes doses de radiations. Elle se souvient :

Il était 3 heures du matin quand j'ai été réveillée par le téléphone. Pendant les dix-huit mois qui ont suivi l'accident, le travail était tellement intense que je devais penser et agir à toute vitesse. Il y avait énormément de travail à l'époque, et nous ne dormions que trois heures par nuit. C'était un moment de grande tension, et mon système nerveux en a été complètement démoli. Maintenant, j'ai des problèmes pulmonaires et je dois passer tout mon temps libre à l'hôpital.

C'est en novembre 1986 que je suis allée à Tchernobyl pour la première fois. En plus du contrôle de la santé des gens, nous essayions aussi de ramasser les déchets radioactifs, les objets pollués comme les meubles et les biens personnels dans les maisons pour les enterrer dans ce que nous appelons des tombes radioactives. Dans ces tombes, il y avait des isotopes à vie courte ; certains ne sont plus dangereux, mais d'autres le sont encore. Nous mesurons le niveau de radiation de temps en temps. Nous avons aussi d'immenses régions où l'équipement technique et les véhicules ont été enterrés.

Le problème principal aujourd'hui consiste à protéger les enfants qui ont été exposés aux fuites d'iode en 1986. Nous nous sommes aperçus qu'il y a de plus en plus de cancers de la thyroïde chez les enfants, particulièrement ceux des régions de Kievskia et de Tchernigsa. Nous sommes freinés par les conditions économiques en Ukraine, qui font qu'aujourd'hui nous n'avons plus de médicaments, et il est très difficile de prendre les mesures appropriées. Un autre problème est l'approvisionnement de toute l'Ukraine en aliments non pollués, car ils sont très chers. Les principaux aliments pollués sont le lait, les pommes de terre et les légumes, mais les vaches et leur lait sont les plus contaminés. Nous n'avons pas suffisamment de lait dans les magasins, ce qui explique pourquoi nous consommons du lait contaminé. Il s'agit des souffrances subies par les habitants, de leurs maladies, et c'est très dur. Les gens viennent nous demander de l'aide, comment partir pour d'autres pays, obtenir des médicaments, comment soigner leurs enfants, mais il n'y a pas d'argent pour ça au ministère de la santé.

Chaque année la catastrophe fait davantage de victimes et, en janvier 1995, un rapport officiel faisait état de 40 000 invalides à Tchernobyl, ainsi que d'un million et demi d'enfants souffrant d'un cancer de la thyroïde. Pour ceux dont la santé a été touchée, pour

ceux qui espèrent ou ont espéré avoir des enfants, les conséquences de la catastrophe s'étendent jusque dans un avenir lointain, tout comme les malédictions bibliques de l'Ancien Testament.

J'ai demandé à Vladimir Kuznetsov, un réalisateur de documentaires qui vit à Kiev, comment les Ukrainiens percevaient leurs conditions de vie alors qu'ils étaient confrontés à tant de calamités. Il s'est mis à rire et m'a dit tout simplement : « Notre catastrophe est d'être nés en Ukraine. » L'humour noir de Vladimir souligne ce que les Ukrainiens ressentent comme un legs du passé : de même que dans l'image dialectique de Walter Benjamin, où l'Ange de l'Histoire, visage tourné vers le passé, est propulsé par la tempête qui souffle du paradis, le peuple ukrainien est forcé d'accepter que les désastres échus à sa terre ne soient pas une chaîne d'événements mais une catastrophe unique.

PAM SKELTON

Traduit de l'anglais par Bernard Hœpffner

L'atome incube le drame

Big bang ! L'univers. Boum ! La vie. Bing ! Bombe ? Tchernobyl, cataclysme artificiel : morts sans interruption... fusion des cœurs... effusions radioactives... dégâts des os... peaux et chairs désagrégées... foisonnement de calamités... individus cellulaires irradiés... contagions inextinguibles par divisions... vies fendues... propagation des désintégrations génétiques... incandescences du silence. Et le temps pollué de conclusions.

L'embellie de la science et l'exaltante technologie, qui améliorent passagèrement le temps et renient l'histoire momentanément plus achevée que la réalité, sont soudainement inculpées, suspectées de dorer des avenir fallacieux. Et l'homme, agrégé de vie, sublime existence élue de la matière fissible, le voici inutilement mutilé, cannibalisé des machines se déglissant par de simples et primitives réactions en chaîne. Victime sur le champ, défait de sécurité, confort, santé et citoyenneté dont il espérait des effervescences mirifiques, le voici déménagé de son territoire, par

calamité improvisée, disgracié des espoirs mât de cocagne, victime d'un fatal cafouilleux, abaissé et meurtri par l'infiniment petit, englouti dans un passé décomposé, penaud.

JUSTIFICATIONS DE L'INSÉCURITÉ

« La science, fructifiée de culture et de génie, de rationalité et de hasard, d'assiduité et de trouvailles, ne garantit pas toute véridicité... Quelle technologie miracle pourrait s'affranchir des risques et de leur entière maîtrise ? C'est la recherche opiniâtre de toutes les voies possibles qui assure un certain progrès. Mais des difficultés cachées apparaissent au fur et à mesure du développement de la compréhension... Alors, il faut réaliser des concrets évolutifs plutôt que des vieillissements pour espérer atteindre une sûreté... Car dans le domaine des risques, il n'existe pas de vérité *a priori*, tout dépend de la qualité des décisions... Mais les mécanismes de la démocratie sont fondamentaux pour créer les régulations nécessaires au développement de la rationalité et de la vigilance collective... Pas de sûreté sans avenir... On n'arrête pas le progrès... la performance n'est pas acquise une fois pour toutes... la continuité mûrit au jour le jour... Les problèmes de jeunesse d'hier devenant les problèmes de vieillissement de demain, la maîtrise des accidents graves est sujette au devenir... » Seul le futur peut être propre.

ÉMISSIONS D'OPINIONS VERS UN SUJET D'ACTUALITÉ

- Rien n'est beau pleinement.
- Une plus que parfaite centrale atomique est dans l'œuf tachée d'accident.
- Si la catastrophe plus ou moins inattendue domine le merveilleux accompli, l'effet de bascule se produit comme dans un tour de magie ou une simple réaction chimique : l'un laisse place à l'autre.
- Vainqueur, l'ascension de la destruction hors des ruines fumantes de l'apogée apparaît à ce moment soutenue de droit et de discours, de narration, d'opinion et de spécialisation, de

contrat et de finance. C'est la traîne événementielle traditionnelle.

— L'accident est idéologiquement rentable et s'inclut parfaitement dans un marché fructueux entre la vie et la mort.

— Nous sommes dans le Moyen Âge du futur, apprivoisés aux drames dans lesquels massacres valent moins qu'infortune.

— Un exemple n'est pas une immunité à venir mais plutôt une préfiguration. Les contes de notre enfance sont les index des événements futurs, leurs symboles les souvenirs perpétuels à la puissance démultipliée. Ces grands feux ancestraux qui chassaient l'inconnu sont toujours là, vécus après qu'être prévécus.

— Jamais la sécurité n'a été aussi étudiée que dans le nucléaire. Cette discipline atteint un si haut degré de perfectionnement qu'elle sert de modèle aux autres modes de développement.

— Que seraient nos ponts si leurs piles n'étaient pas visitées ? Peut-on savoir ? La raison livrée aux procréations génétiques va de l'outil utile au fusil futile. Mais n'oublions pas que nus, ne sommes plus rien.

— Nos villes ne cessent d'être diurnes avec nos centrales complices. Elles blanchissent nos nuits et, au cœur des radiateurs électriques, nous vivons de doux climats.

— Déambulons sans trop nous égarer et, en suspension, maîtres de notre plaisir, trinquons, la tête dans les nuages, un verre à la main et des mots plein le gosier.

— Progrès, progrès, s'il n'y avait pas tant d'escaliers, nous serions déjà arrivés.

Big bang ! L'univers. Il y a vingt milliards d'années. Une énorme explosion. Le grand boum... explosion primitive d'une masse de matière extrêmement dense...

JEHAN PYRR

Le retour des Liquidateurs

Sur un site du nom de Tchernovik la loi de Mariotte n'est plus opérante : « À température instable, le volume d'une masse donnée d'un gaz imparfait varie à l'avenant de sa pression. » Il faut alors reprendre l'ébauche pour tenter de caler le modèle ; il suffit parfois de peu de chose — un coup d'œil au brouillon, ou un retour au dictionnaire — pour fonder Tchernobyl.

Vélimir Adnavrienne est victime d'un emportement calligraphique pour lequel il a des excuses, ayant subi une laryngectomie horizontale quelques semaines plus tôt ; car celle-ci n'a en rien éliminé son désir de réflexion, désir que ce retour à la broussure dont il est venu s'entourer une fois de plus n'est toujours pas parvenu à satisfaire. D'autres aussi sont là.

« La victime revient toujours sur le lieu de son exécution, comme le criminel revient sur le lieu de son crime. » Son existence, comme celle des autres qui, eux aussi, sont revenus sur ce chantier, est une aberration de l'histoire, un tissu d'absurdités :

ils ont été si bien oubliés qu'on a fini par leur enlever la parole — sans appel possible ils vont disparaître.

Tout autour de lui la santoline, criarde, s'affiche — les lèvres de Vélimir étaient comme le rayon d'où coule le miel, son gosier plus doux que de l'huile — et les mots ont été tranchés par une épée à deux tranchants. S'il en mange, après l'avoir froissée entre ses mains, c'est pour ensuite écorcher le renard argenté, comme on dit dans son village, Tchernoburka.

Il est parti de Tchernoburka parce que la loi de Boyle n'y était plus opérante, et — avec les autres, mais pour d'autres raisons, semble-t-il — redessine (lui, il aime écrire) un lieu, une contrée, le pays de l'armoise noire, d'un trait de plume qui racle l'intérieur de sa trachée comme le long cheminement de myriades de morfils que l'on aurait oublié d'ébarber.

Tous les soirs il prend une tisane d'armoise, que lui a conseillée le directeur de l'hôpital, *Semen Sanctum*, disait-il, ou *semen-contra*, une boisson apaisante, huileuse qui enduit ses cordes vocales et réduit la souffrance. Il aurait préféré la faire macérer dans l'alcool, mais comment faire? Il écrit alors : « On m'a aguiché la santé mais j'ai les pieds au chaud. »

Vélimir, qu'encombre encore tout un fatras de connaissances, s'est rendu compte que dans cette contrée interdite, qui pour ainsi dire n'existe pas, se forme une famille de clones : les Liquidateurs reviennent à Tchernobyl pour s'y développer selon leurs lois et leurs rythmes propres ; déjà leur vie a pris de la patine, du velouté pourrait-on dire — ils prolifèrent.

Ils profitent de l'incapacité des autorités à les inscrire dans l'histoire : « Les régions du nord se portent à merveille : il n'y a pas lieu de craindre un hiver nucléaire. » Non, en outre l'hiver de leur vie est comme un second printemps dans cette forêt. Quelques fumées s'élèvent sur les toits des immeubles abandonnés, quelques plantes fleurissent sur les balcons.

D'ailleurs, les menaces qui pèsent sur la santé de tous ces revenants ne sont qu'une immense légende : « Tous les experts ont conclu que le nucléaire présentait pour les travailleurs un risque dix à cent fois moindre que le charbon ou le pétrole. » Au sujet de ce site tout *agon* a disparu et il ne reste qu'un consensus mou selon lequel ils peuvent dormir tranquilles.

Ce territoire était dix ans plus tôt un champ coercitif, une mystification à une échelle grandiose ayant provoqué — sciemment ou non — la réorganisation des cellules d'une région toute entière, les dotant par là même d'une mémoire du lieu avant dispersion qui les pousse aujourd'hui à tenter, confrontées à l'érosion de la mémoire chez les autres, de se regrouper.

Mémoire labile : « Le même objet peut très bien simultanément pivoter dans des directions opposées, danser follement, et demeurer au repos, selon le cadre de référence — ou, mieux, la version du monde — en question. » Donc, instabilité introduite, qui tente aujourd'hui, pour trouver le repos, de se regrouper pour se fonder en loi de nature sur le site de Tchernovik.

Cette population progressivement muette et qui en conséquence, dans un sens, a de moins en moins d'existence, est soumise à une loi : « Avec le temps, la motilité d'une corde donnée, à bourgeons suspects, s'altère en fonction du nombre de pédicules. » La souffrance que doivent endurer la plupart de ces ombres leur interdit d'adjurer ceux qui auraient pu l'exorciser.

Ils accueillent avec ironie la nouvelle qu'ils sont les victimes d'une étourderie, qu'ils étaient tous supposés se décomposer, s'éparpiller dans le grand monde extérieur pour se dissoudre dans la loi des grands nombres ; mais ils toussaient, sentaient aussi pousser en eux un déséquilibre homéostatique qui les dénaturait pour les obliger à se réinventer une nature.

C'est par la cartographie — ces barbelés glissés dans le larynx de Vélimir — qu'il invente un monde calqué sur la logique de leur fonctionnement interne et qui peut prendre forme grâce,

justement, à l'étourderie, c'est-à-dire à la mémoire de grive du reste des humains. C'est par la mutation à l'intérieur des frontières ainsi tracées qu'ils forment une communauté.

Les Liquidateurs se cloîtent dans l'après-guerre (car on en a fait des soldats — on en fait des invalides) pour nier les tortures mentales de leur corps en désintégration, pour nier ce désert où même les arbres ont été enterrés, pour renverser une situation, Q.E.D., qui rendrait toute vie impossible, « car une telle détermination détruirait la notion de liberté. »

En réaffirmant par l'écrit son (donc leur) détachement du monde, Vélimir donne une valeur opératoire à des lois de nature devenues caduques (il réinvente l'arbre qui cache la forêt). Étant donné qu'ils sont tous devenus superflus, inutiles, des quantités négligeables qui ne pèsent rien dans les balances épidémiologiques, ils retrouvent le sens premier de l'utopie.

Il est assis près d'un marécage et toute la grassette qui l'entoure s'est étiolée après les premiers froids ; de nombreuses feuilles de papier sont couvertes de son écriture acérée ; avec son stylo il mord le quadrillage bleuté : « ±mo byl; hernyj hernobilov » c'est-à-dire « La sombre histoire vraie de Tchernobyl ». Une vérité, d'ailleurs, qu'il ne tient pas à propager.

Il réécrit « le volume d'une masse donnée de gaz (la température étant constante) est inversement proportionnel à la pression »... il s'arrête... il aurait préféré dire que le volume d'une masse donnée de gaz (la température étant constante) est directement proportionnel à la pression... il n'a pas pu le dire, alors il tente d'inverser d'autres paramètres pour s'en sortir.

C'est en jonglant avec quelques paramètres habilement choisis que les Liquidateurs — molécules incohérentes — s'enfoncent encore plus profondément dans l'obscurité, dans les ténèbres, qu'ils deviennent invisibles, qu'ils s'inventent, qu'immiscibles ils s'immiscent dans cette région où la vie normale devrait être impossible pour changer les règles de la normalité.

Ces hommes et ces femmes ont été remplis d'amertume, et Vélimir, ce jour-là leur scribe, rappelle le tissu d'absurdités dont le monde a jugé opportun de les entourer : « Souvenez-vous de la pauvreté où je suis, de l'excès de mes maux, de l'absinthe et du fiel où je suis plongé. » Il est néanmoins certain que l'invention ne suffit pas tout à fait à effacer l'aphasie.

BERNARD HEPFFNER

L'histoire d'Absinthe

Déméter en Hadès, le 21 juin 2181

Cher Tsien-Art,

Ce matin de l'an de grâce 2181, c'est tout ému que je t'écris en pur vieux français de la fin du xx^e siècle. Je suis en effet fort envoûté par mon dernier voyage sur Perséphone, où se tenait cette fameuse conférence sur les grandes révoltes Antitekno. Les historiens ont modifié bien des croyances et des idées que nous tenions pour vraies jusqu'à présent, sur cette triste période de l'humanité. Je ne te parlerai pas ici des révoltes en elles-mêmes, celles de 2000 et de 2001, mais plutôt des événements qui ont conduit à la Grande Explosion de 2000.

Il semble que l'événement précurseur de la Grande Explosion se situe bien à Chernobyl, dans ce qui était alors l'Ukraine, comme on nous l'a appris en histoire des sciences. Mais, contrairement à la légende, ce n'était pas un acte de terrorisme millénariste.

Sur un point, l'histoire avait raison : il s'agissait bien d'une ancienne centrale nucléaire de type RBMK, qui explosa autour des

années-vingt-dix en Ukraine, près de la ville de Pripyat. Deux erreurs ont cependant été commises par les historiens : tout d'abord, l'accident n'a pas été provoqué dans le réacteur 2 en octobre 1991, mais bien cinq ans plus tôt, dans le réacteur 4. Les historiens ont été abusés par cet autre accident, survenu, cela semble incroyable aujourd'hui, dans le réacteur 2, maintenu en service malgré le danger de la radioactivité en ce lieu.

Pour mémoire, je te rappelle brièvement le scénario admis jusqu'alors de l'accident du réacteur 2 : « Un court-circuit entraîna un incendie dans le bâtiment des turbines. Le plafond s'effondra sur les cinq pompes qui alimentaient en eau le générateur de vapeur et refroidissaient ainsi le cœur du réacteur. De plus, les cinq pompes alimentaires auxiliaires et les trois pompes de secours furent détruites. » La fin du scénario communément admise est l'échauffement excessif de la cuve, la création d'une bulle de vapeur et d'hydrogène, puis une explosion du réacteur, qui donna à l'Europe d'alors sa première catastrophe nucléaire importante, préfigurant la Grande Explosion de 2000, quatorze ans plus tard, et les révoltes Antitekno qui suivirent.

À Perséphone, un jeune archéologue industriel a brillamment démonté cette hypothèse. En fait, les opérateurs de Chernobyl 2 auraient correctement réagi en alimentant le réacteur avec un système d'alimentation auxiliaire non détruit par l'effondrement du toit du compartiment des turbines. Ainsi, l'explosion aurait été évitée. C'est pour cela que les rares chroniques fiables de cette époque ne font pas référence à ce réacteur. Plus tard, la confusion s'est établie à la faveur des troubles et des révoltes, et les réseaux de données ont amalgamé les histoires.

Tu connais l'autre thèse, soutenue par l'éminentissime doctor Amnésistis de l'Académie des sciences de Paris : un groupe terroriste millénariste de la fin du xx^e siècle, Étoile Absinthe, aurait saboté une centrale nucléaire, vers les années 1980, en Ukraine, au nom de l'Apocalypse de Jean :

Et le troisième ange sonna de la trompette, et il tomba du ciel une grande étoile qui brûlait comme une

torche. Et le nom de l'étoile se dit : Absinthe. Et le tiers des eaux tourna en absinthe, et beaucoup d'hommes moururent de ces eaux, parce qu'elles étaient devenues amères.

Je ne crois pas que l'histoire d'un sabotage terroriste soit à l'origine de l'histoire de Chernobyl. Bien entendu, la légende de l'Étoile Absinthe doit reposer sur un fonds de vérité. Je pense pour ma part que c'est un de ces curieux hasards de l'histoire si cette centrale s'appelait Absinthe, soit « Chernobyl » en Ukrainien. Peut-être la centrale de Chernobyl portait-elle le nom de l'une des villes proches, comme c'était la coutume à l'époque. D'ailleurs, notre terme d'Européen moderne « chernoblesk », qui signifie à la fois « catastrophique », « grotesque » et « démesuré », viendrait de l'ancien français de la fin du ^{xx}e siècle « chernobylesque », de « chernobyl ». Je t'encourage grandement à consulter les réseaux de données fossiles pour le vérifier par toi-même.

Les autres arguments du doctor Amnésistis reposent sur l'analyse de textes partiels relatifs à la légende de l'Étoile Absinthe, écrits, semble-t-il, durant les grandes révoltes Antitekno. On y parle de « syndrome chinois » et de « poisons » qui ont été interprétés comme les preuves d'un sabotage étranger. Là encore, l'éminentissime doctor s'est fourvoyé. Mais nous reviendrons là-dessus plus tard.

Le mystère reste entier. Pourquoi donc l'histoire a-t-elle retenu le souvenir de l'explosion d'un réacteur nucléaire de type RBMK en Ukraine, mythe fondateur pour les révoltes Antitekno quatorze années plus tard ?

Le secret de la légende de Chernobyl n'était pas dans les ruines des cinq réacteurs du site archéologique de Chernobyl, et surtout pas dans le réacteur 2 dont nous avons parlé. En fait, c'est l'étrange ruine du gigantesque bâtiment rectangulaire appelé le Sarcophage qui aurait dû attirer l'attention des archéologues.

L'idée courante selon laquelle le Sarcophage fut une sorte de lieu de culte et de pèlerinage des hordes d'Antitekno qui déferlèrent en Europe après la Grande Explosion est sans doute

incomplète ou même totalement fausse. Nous savons depuis peu combien les données des réseaux ont été modifiées en deux siècles. À la conférence de Perséphone, un incroyable scénario reconstituant la légende de Chernobyl a été présenté. Le célèbre Sarcophage serait une construction hâtive de la fin du ^{xx}e siècle, destinée à recouvrir le reste d'un sixième réacteur de Chernobyl (le fameux numéro 4 manquant), après l'explosion.

Je te livre ici en primeur le scénario retenu depuis peu par les historiens des sciences. (Tu trouveras encore une fois l'émotion que seule l'étude des réseaux de données fossiles peut apporter en révélant brutalement tout un pan de la vérité de manière incroyablement précise.) Le réacteur de Chernobyl était du type RBMK, ce type de réacteur est assez bien connu aujourd'hui. C'était un immense cylindre, de douze mètres de diamètre et huit de haut, contenant des milliers de tubes d'un métal aujourd'hui disparu : le zircaloy. Ces tubes contenaient des pastilles d'uranium faiblement enrichi. Il y avait aussi des centaines de tubes contenant un absorbant de neutrons utilisé pour freiner et contrôler le rythme des réactions nucléaires. De plus, toute une circuiterie d'eau sous pression arrivait sous le cœur du réacteur, poussée par quatre pompes. À la sortie du cœur, l'eau sortait en vapeur, une partie repartait sous forme liquide vers le cœur, et la vapeur séparée de l'eau résiduelle partait vers des turbines — comme celles qui furent détruites pour le réacteur Chernobyl 2 dont je te parlais au début de ma lettre.

L'histoire de l'accident serait vraiment trop longue à raconter dans une simple lettre, mais la voici résumée en quelques lignes. Tout d'abord, nous savons que c'est lors d'un essai que l'accident a débuté, un essai destiné à améliorer la sûreté de ces réacteurs. Il s'agissait de tester un nouveau dispositif destiné à continuer à fournir de l'électricité à la centrale lors d'un incident. En cas d'incident sérieux, ces centrales ne pouvaient plus être normalement alimentées en électricité, car on fermait la sortie de vapeur et les turbines s'arrêtaient, or le courant était bien utile en pareil cas pour faire tourner les pompes de secours. C'est

pourquoi, les ingénieurs souhaitaient tester un système destiné à récupérer l'électricité à partir des gros turbo-alternateurs s'arrêtant faute de vapeur. En raison de maladresses et d'imprévus, la puissance du réacteur baissa excessivement. On avait prévu, pour réaliser l'expérience, une baisse de puissance modérée de 3 200 MW jusqu'à 800 MW. Au bout de quelques heures, elle chuta jusqu'à 30 MW. Le réacteur aurait dû être arrêté, mais les ingénieurs continuèrent. Le lendemain, dans la nuit, ils augmentèrent la puissance du réacteur en remontant les nombreuses barres qui absorbent les neutrons et permettent de contrôler les réactions de fission. Quelques barres restèrent bien sûr enfoncées dans le cœur pour limiter les réactions. Mais pour compenser une difficulté naturelle à monter en puissance dans ces conditions de fonctionnement (les fameux poisons de la thèse terroriste), les opérateurs relevèrent beaucoup trop de barres d'absorbants. Pour des raisons un peu compliquées de physique nucléaire, le réacteur était devenu dangereux : tout d'abord, parce qu'il restait un nombre insuffisant de barres pour arrêter rapidement les réactions nucléaires en cas d'accident. De plus, à faible puissance (200 MW), le réacteur devenait instable : en présence de « vide » ou de vapeur à la place de l'eau — ce qui arrivait en cas de surchauffe et de fuite —, les réactions s'accéléraient et produisaient de plus en plus de vide dans le milieu de l'eau réfrigérante, et ainsi de suite jusqu'à l'explosion.

Les opérateurs ignorèrent le danger et tentèrent l'expérience à cette puissance. Quand les pompes qui alimentaient le réacteur en eau rencontrèrent elles-mêmes des problèmes, ils débranchèrent divers systèmes de sécurité. Mais le pire n'était pas encore venu. Plutôt que d'arrêter le réacteur pour tenter l'expérience comme prévu, les ingénieurs préférèrent le garder en fonction et couper l'arrivée de vapeur sur les turbines. De cette façon, il était possible de recommencer l'expérience une seconde fois en cas d'échec. Or en cas d'arrêt de l'arrivée de vapeur sur la turbine, un système de sécurité arrêtait automatiquement le réacteur. Pour éviter ça, les opérateurs débranchèrent le système de sécurité correspondant. Dès lors, l'accident était tout proche.

Lors de l'arrêt de l'admission de vapeur, les turbines et la moitié des pompes alimentaires qui refroidissaient le cœur en eau froide s'arrêtèrent comme prévu. À cette puissance, l'instabilité du réacteur face à une diminution de l'eau liquide dans le cœur entraîna un pic de réactivité, puis une première explosion du combustible brutalement surchauffé. Les barres de contrôle, lâchées par les opérateurs, se coincèrent dans leurs tubes déformés par la chaleur, ne descendant pas profondément dans le cœur. Quelques instants après, une seconde explosion se produisit, due à l'hydrogène formé à partir de la vapeur réagissant sur le métal des tubes. Le réacteur et le bâtiment du réacteur furent alors complètement détruits. Des dizaines de tonnes de matériaux radioactifs s'échappèrent de la centrale en flammes.

J'ai été comme toujours frappé par la précision du récit rapporté par les historiens à Perséphone. C'est toujours stupéfiant de découvrir un gisement de données intactes sur un de ces réseaux de données fossiles que nous explorons patiemment. Hier encore, nous errions à tel point dans la légende que j'hésite toujours à croire cette nouvelle version. Mais la suite de l'histoire de Chernobyl est plus étonnante encore. Elle illustre tout à la fois le courage et l'impuissance des hommes de l'époque face à la catastrophe.

Après l'explosion, et malgré un taux de radioactivité intense, les pompiers combattirent les feux déclenchés par les débris incandescents de graphite et de matériaux du cœur. Le feu menaçait même le réacteur 3, presque attenant au réacteur détruit.

Deux jours plus tard, les Ukrainiens lâchèrent par hélicoptères de grandes quantités de sable et d'autres matériaux destinés à limiter la libération de poussières et de gaz radioactifs et à éviter la reprise de réactions nucléaires. Contrairement à ce qu'ils firent croire plus tard, cette action n'eut aucun effet sur la libération de produits radioactifs. Les matériaux tombèrent à côté, et ils risquèrent même, par leur poids, d'aggraver la situation en faisant écrouler le plancher de béton où ils s'accumulaient. À cette époque, les ingénieurs craignirent, à juste titre, le syndrome chinois, c'est-à-dire, dans leur vocabulaire, l'enfoncement du

cœur fondu dans le bâtiment, la rencontre du cœur avec la piscine souterraine construite sous la centrale, et l'explosion de la vapeur et de l'hydrogène qui se formerait.

Huit jours après l'explosion de la centrale, les Ukrainiens envoyèrent trois plongeurs pour ouvrir les vannes de cette piscine souterraine. Par la suite, ils firent venir de nombreux camions transportant de l'azote liquide, qu'ils injectèrent encore sans succès, pour tenter de refroidir le magma incandescent répandu dans le fond de la centrale détruite. Enfin, ils pompèrent des milliers de tonnes d'eau radioactive qui inondaient le fond de la centrale. Et en juin commença la construction d'un grand système de galeries souterraines destiné à refroidir le reste du cœur fondu (le corium) de Chernobyl 4.

Plus tard dans l'année, on construisit un immense sarcophage de béton et d'acier destiné à isoler les restes de la centrale détruite. C'est précisément ce bâtiment, si différent des centrales traditionnelles, qui est entré dans les légendes de l'ère post-industrielle, devenant un lieu de culte ou de pèlerinage.

Voilà donc, mon cher ami, la véritable histoire de Chernobyl, telle qu'elle apparaît à l'issue de cette conférence dont je reviens à l'instant. Bien sûr, quelques mystères demeurent, comme l'éventuel rôle d'un groupe terroriste, mais il me semble que le terrorisme nucléaire ne soit apparu que plus tard. On est frappé, avec le recul de quelque deux cents ans, par le mélange entre une méconnaissance des phénomènes physiques, les limites des opérateurs humains et une très grande assurance sur cette technologie aujourd'hui ancienne. La métallurgie en condition nucléaire, la psychologie du raisonnement des opérateurs en situation de risque majeur, la toxicologie des éléments radioactifs étaient alors encore dans l'enfance. Les mauvaises surprises que réservaient alors si fréquemment les centrales nucléaires rendaient presque inutiles les actes de sabotage. Il suffisait d'attendre pour voir un accident se produire.

Dans les années qui suivirent l'explosion de Chernobyl, le doute s'installa dans la population quant à l'opportunité d'utiliser

l'énergie nucléaire. Cependant, dans l'ancienne France et l'ancienne Angleterre, les effets de Chernobyl furent minimisés tant en ce qui concerne les retombées sur le sol de ces deux pays que les tristes conséquences sanitaires dans l'ancienne Ukraine. Les historiens réunis à Perséphone voient en cela l'œuvre de groupes de pression dotés d'un pouvoir considérable sur les décisions politiques et sur les médias de ces pays. Était-ce un avatar de la structure féodale qui aurait subsisté jusqu'au ^{xx}e siècle ? L'expression « Barons de l'atome » utilisée alors le laisserait penser — encore que sa signification réelle nous échappe peut-être aujourd'hui.

Les quatorze années qui séparent l'accident de Chernobyl de la Grande Explosion de 2000 sont les clefs pour comprendre l'origine des révoltes Antitekno qui suivirent. Peu après l'accident, les progrès furent spectaculaires dans l'ancienne ingénierie nucléaire. On investit des sommes considérables pour prévenir les accidents et limiter leurs conséquences sur l'environnement. Des voix s'élevèrent pour que les ingénieurs d'alors créent des centrales plus simples, plus adaptées aux risques en s'appuyant sur les acquis de Chernobyl. Les scientifiques tenaient aussi à mieux comprendre le rôle des opérateurs dans l'évitement des accidents, tout comme, hélas, dans leur déclenchement ou leur aggravation. Je te rappelle, si cela est nécessaire, combien semblait mystérieux pour les hommes de la fin du ^{xx}e siècle le rôle paradoxal des opérateurs de chaufferie nucléaire, à la fois indispensables en situation imprévue, fragiles quand ils craignaient pour leur vie ou quand le temps de réflexion venait à manquer, parfois créatifs à l'infini et bornés dans d'autres situations.

Hélas ! cette période de progrès dans la sûreté semble marquer le pas, discrètement au début, puis nettement par la suite, au tournant du ^{xxi}e siècle. Les exigences de sûreté issues de l'accident de Chernobyl furent plus coûteuses que ne l'estimaient les premières études. Elles furent même si coûteuses que les *lobbies* du nucléaire craignirent la faillite de leur industrie. D'autant que les sources d'énergie classiques gagnaient du terrain sur le plan de

la compétitivité économique, tandis que les énergies renouvelables se développaient dans les pays peu nucléarisés. Aussi, les grands industriels du nucléaire décidèrent, vers 1996, d'inverser la tendance et d'arrêter la ruineuse politique de sûreté. D'ailleurs, les centrales occidentales, grâce à leurs enceintes de confinement et à leur contrôle rigoureux par des organismes indépendants, présentaient peu de risques d'accident majeur. Trente pour cent tous les dix ans pour les centrales civiles du monde entier, disait-on à l'époque dans les milieux autorisés. Cela était en fin de compte un mal nécessaire face aux enjeux économiques.

Nos discussions récentes sur ce sujet me sont revenues en mémoire pendant le congrès de Perséphone. Tu avais absolument raison d'analyser chaque événement historique de la fin du siècle dernier suivant une grille économiste. L'économisme était bien, au xx^e siècle, l'équivalent de la religion chrétienne au Moyen Âge, structurant chaque aspect de la société, l'art et même la vie affective. En fin de compte, il semble bien que l'économisme ait rendu acceptable la destruction annoncée avec une probabilité élevée d'une partie de la population, tout comme la sauvegarde de la foi avait rendu acceptables, et même nécessaires, les actions tragiques qui ont émaillé l'histoire du Moyen Âge européen.

Tu comprendras mieux désormais dans quel contexte est survenue la Grande Explosion du 21 février 2000 et les raisons des spectaculaires conséquences de cette seconde catastrophe. Le siècle venait d'être célébré avec faste, et la date semblait anodine, comme une charnière n'ayant d'autre légitimité que d'assurer la transition vers le xxi^e siècle. Depuis Chernobyl, quelques accidents sans grandes conséquences avaient jalonné l'histoire. Les hommes d'alors avaient oublié les risques du nucléaires pour s'inquiéter de périls technologiques plus en vogue. La nouvelle dépendance des enfants envers des mondes virtuels interactifs inquiétaient les adultes. La catastrophique paralysie des réseaux mondiaux de données avaient créé des émeutes à Hongkong, à Mexico et à Sydney. Le nucléaire apparaissait, dans les pays occidentaux, comme une technologie vieillissante mais peu

dangereuse. Brusquement, les choses basculèrent. Cela se passa à Nogent-sur-Seine, comme un fait divers ou un concours de pêche. Deux réacteurs (tranches) nucléaires de 1 300 MW y avaient été construits dans les années quatre-vingt. Ces réacteurs à eau sous pression sont incomparablement plus sûrs que ceux des centrales est-européennes, disait implicitement une jolie femme sur les écrans domestiques d'alors. Ce 28 février, il neigeait abondamment depuis une semaine. Un anticyclone sibérien s'était fixé sur l'Europe de l'Ouest et le thermomètre descendait de manière telle que les vieux se rappelaient l'hiver de 1956, et les Français poussaient au maximum leurs convecteurs chauffants si coûteux à l'usage. Chaque soir, à 11 heures, un pic de puissance issu du démarrage simultané de milliers de cumulus d'eau chaude poussaient les producteurs d'électricité aux limites de leurs possibilités. Pour eux, cette vague de froid était une manne pour renflouer des caisses mises à mal par quelques hivers inhabituellement doux. Dans la nuit du 28 février, Nogent 1 et 2 étaient à pleine puissance. Subitement, l'eau de la Seine, sous un vent du Nord violent, gela plus fort que la veille. L'arrivée d'eau de refroidissement de la centrale s'arrêta presque complètement. Les automatismes déclenchèrent l'arrêt de Nogent 1 et 2. Il restait maintenant à évacuer l'énorme puissance emmagasinée par les réacteurs durant les journées de puissance maximale. L'équipe de quart tenta de démarrer les premiers moteurs Diesel, qui ne voulurent rien savoir à cause du froid — la température continuait à descendre. L'alimentation de la centrale avait basculé provisoirement sur le réseau EDF. Pendant ce temps, le personnel de la centrale demanda d'urgence des diesels de secours pour garantir l'alimentation des moyens de refroidissement. La confusion était totale quand on apprit que les camions portant les générateurs étaient bloqués par les intempéries sur l'autoroute. Enfin, comme dans un mauvais rêve, la neige s'accumulant sur les lignes à haute tension de la région parisienne les tordait lentement sous son poids. Les lignes se brisèrent, quelque part sur le réseau centre nord.

La suite de l'histoire est plus mal connue. Je te la livre cependant telle qu'on me l'a présentée. L'alimentation des centrales Nogent 1 et 2 fut réduite au minimum avec les batteries de réserve. L'armée fut réquisitionnée pour livrer d'urgence les diesels manquants. Pendant ce temps, les réacteurs chauffaient rapidement et, sans l'électricité suffisante, désormais arrêtés, commençaient à bouillir. En un temps record, l'armée livra un diesel de secours par hélicoptère. On l'envoya à Nogent 1, qui put entamer *in extremis* son refroidissement d'urgence. Mais à Nogent 2, qui avait commencé à bouillir, il semble que, dans la panique qui s'empara de l'équipe de quart, des actions inopportunes furent tentées. On voulut aussi envoyer de l'azote dans la cuve pour prévenir un risque d'explosion d'hydrogène. Hélas ! l'explosion retentit. L'accident de haute énergie tant redouté s'était produit. Sous la pression, le couvercle de la cuve brisa ses boulons et fut éjecté à quelques centaines de mètres de haut. L'enceinte de confinement, si solide contre les chocs venus de l'extérieur, fut brisée comme la coquille d'un œuf par son poussin. L'histoire de Chernobyl recommençait.

La suite de la catastrophe coïncide avec l'évacuation de Nogent-sur-Seine et les immenses embouteillages qui bloquèrent Paris durant une semaine. La contamination s'étendit sur l'ensemble de la région. Les révoltes éclataient bientôt à Paris et à Strasbourg. Une foule de plus en plus grande d'irradiés et de personnes déplacées fuit vers l'Ouest, où, selon la rumeur, la contamination était plus faible. Quelques semaines plus tard, on décréta l'arrêt total des centrales nucléaires en Europe.

En terminant cette lettre, il m'apparaît clairement combien le message de Chernobyl avait été ignoré. Au-delà d'une émotion de circonstance accompagnée de quelques actions hâtives, nous sommes rarement capables de tirer les enseignements des événements de façon lucide et à long terme. Désormais, je comprends mieux l'esprit des révoltés d'après la Grande Explosion, obsédés par l'idée que « quelques-uns » l'avaient prévue. C'est cette fenêtre entrouverte pour certains sur la connaissance et sur la liberté qui rendit la fatalité insupportable.

Comme nous le faisons dans chaque correspondance, cher Tsien-Art, et plus encore cette fois-ci, je te prie de respecter notre code d'honneur d'historiens des sciences et de dissimuler avec une égale rigueur notre savoir au sein de notre réseau. La tradition vénérable des pèlerinages à Chernobyl en dépend absolument.

PASCAL SALAZAR-FERRER

Ce texte est une fiction ; néanmoins, les informations qu'elle contient sont véridiques pour les événements concernant Tchernobyl ¹, et fondées sur un fonds de vérité pour les autres.

La description de l'accident de Tchernobyl 2 est absolument exacte ². Cet accident illustre le caractère précaire de la sûreté nucléaire, notamment dans l'ex-URSS. L'incendie dont il est question dans l'accident de Tchernobyl 2 permet de saisir la difficulté des études de sûreté nucléaire à cause de *modes communs*. Un mode commun est une cause de défaillances multiples sur des dispositifs apparemment indépendants (des systèmes de secours). Par ailleurs, l'histoire de la gestion de l'accident de Tchernobyl 2 met en évidence le rôle bénéfique des opérateurs dans la gestion des accidents nucléaires. Si l'accident de Tchernobyl 4 de 1986 est largement dû à des erreurs humaines, la gestion de l'accident survenu sur Tchernobyl 2 cinq ans plus tard montre l'aptitude des opérateurs à découvrir des solutions inédites face à des situations accidentelles non prévues.

La description de l'accident de Tchernobyl 4 lui-même comprend deux parties : les événements qui conduisent à l'explosion du réacteur, puis la gestion de l'accident après l'explosion, notamment durant les dix premiers jours après l'explosion pendant lesquels la libération de radioactivité a été la plus forte (la « phase active »).

L'histoire des événements conduisant à l'explosion est fidèle aux comptes

1. Tchernobyl, Chernobyl et Chornobyl sont les orthographes rencontrées respectivement en français, anglais et ukrainien traduit en anglais.

2. H. L. Ornstein. « Turbine building hazards », *Nuclear Safety* (1995, 36, 1 : 166-168).

3. Z. A. Medvedev, *La Vérité sur Tchernobyl*, Albin Michel, 1990.

rendus les plus précis parus à ce jour. Nous avons repris le récit de Z.A. Medvedev ³ et l'excellent ouvrage d'analyse des principaux accidents nucléaires écrit par J.-P. Pharabod et J.-P. Schapira ⁴.

L'histoire de la gestion de l'accident après l'explosion a été largement occultée ou déformée par les autorités russes. Les épisodes de l'échec des opérations de recouvrement du cœur détruit par des matériaux divers et celui de l'injection d'azote liquide sont en accord avec nos connaissances les plus récentes, notamment à travers l'étude menée au Massachusetts Institut of Technology par A. R. Sich ⁵ et à l'Institut Kurchatov à Moscou ⁶.

Le chapitre consacré à la Grande Explosion est heureusement imaginaire. Le début est pourtant inspiré d'un accident survenu à la centrale de Saint-Laurent-des-Eaux en janvier 1987. Ce jour-là, la Loire gela, provoquant l'arrêt d'urgence de la centrale. Les diesels de secours ne purent démarrer et seul le réseau EDF alimenta le système de refroidissement de la centrale. Plusieurs heures plus tard, le réseau EDF Ouest s'effondra mais les diesels purent être remis en route. Le grand froid illustre encore une fois ces fameux modes communs évoqués plus haut qui génèrent des défaillances multiples si difficiles à prévoir et à prévenir.

L'explosion finale de la centrale de Nogent-sur-Seine par rupture entre les deux parties boulonnées de la cuve et la destruction de l'enceinte de confinement n'est pas un cauchemar irréaliste. Il s'agit au contraire d'un scénario étudié par les spécialistes de sûreté nucléaire sous le nom d'accident de haute énergie ⁷. La probabilité d'un tel accident est sans doute faible mais elle existe. Le physicien E. Marshall la situe, assez joliment, quelque part entre l'inévitable et l'impossible ⁸. Les défenseurs du développement de réacteurs intrinsèquement sûrs prennent largement en compte dans leurs projets futurs le risque d'accident de haute énergie.

PASCAL SALAZAR-FERRER

4. J.-P. Pharabod et J.-P. Schapira, *Les Jeux de l'atome et du hasard*, Calmann-Lévy, 1988

5. A. R. Sich « Chernobyl Accident Management Actions » *Nuclear Safety* (1994, 35, 1).

6. A. A. Borovoi & A. R. Sich, « The Chornobyl Accident Revisited, part II. The State of the Nuclear Fuel located within Chornobyl sarcophagus », *Nuclear Safety* (1995, 36, 1).

7. B. Kuczera, « R&D Activities on Safety Aspects of Future PWR plants performed at KfK », *Nuclear Safety*, (1993, 34, 2 : 213-229).

8. E. Marshall, « The Lessons of Chernobyl », *Science* (233, 1375, Sept. 26th, 1986).

Le nuage rouge, mais noir

[ON]

Alexander Papanochvo était doté d'un regard à réhabiliter celui des caïmans. Son cerveau était criblé de crétinerie crasse ; quand il parlait et « pensait » en même temps, les courants d'air froissaient sa langue. N'importe quelle hernie, pustule ou contractuelle paraissait préférable à sa basse compagnie, voire à la seule évocation de son existence. Il était pope, avec un *p* comme pauvre type – ou bien comme pitoyable, piètre, putride, pantin, voire comme Papanochvo. Nanti du toupet de ceux qui vous dégoûtent de Dieu à force de dire qu'ils l'aiment, et qui sont si méchants que devenir anges avec eux serait pis qu'une tuile, une damnation, il s'en allait prêcher sa foi jusqu'au diable vauvert en bénissant ses cors aux pieds, maudissant les jeunes filles, se méfiant même des fleurs, se réjouissant tout haut du spectacle d'une buse. Si la vertu latente était une Belle à notre gueule de bois dormant, Alexander ne la tirait du sommeil qu'avec un vague baiser de Judas, puis elle se rendormait en cauchemardant d'Éden gris ¹.

Lorsqu'il eut entendu qu'un nuage assassin dérivait sur les villes, il crut défaillir d'aise :

— Enfin ! s'écria-t-il, le Ciel tue dans un souffle ! Aujourd'hui est le dernier jour... demain, ce sera la première nuit ! Bannis les rires, finis les commencements ! Que d'anéantissements, que de plaies, que de foudre ! La mort du monde, enfin ! Le Signe est arrivé, c'est ce nuage béni, cet acide qui volette, cette peste au gré du vent ! Depuis des siècles qu'ils dérivent, ces encéphales crottés, en se croyant sur un bateau ivre alors qu'ils se sabordent sur la nef des fous, persuadés que les récifs feraient naufrage contre eux, depuis mille saisons qu'ils chavirent presque en attribuant leurs vomissements à la houle du destin plutôt qu'à leur reflet, depuis tant de foutre accumulé, ils se croyaient tranquilles ! C'était compter sans Toi, Seigneur, et sans Ta gloire, Ton ire et Ta vertu, qui tiennent en un seul mot :

[ZAP]

ANDY WARHOL : Oh, tu... tu viens de postillonner un truc énorme...

TRUMAN CAPOTE : C'est pas grave, c'est tombé dans mon verre.

ANDY WARHOL : Oh, mais c'est tellement énorme...

TRUMAN CAPOTE : Tu crois que ça va flotter longtemps ?

ANDY WARHOL : Oh... Oh là là...

[ZAP]

Alors Alexander dansait au milieu du nuage, tout en haut de la montagne, pendant que les gens fuyaient. Sur un pied, puis sur l'autre, en frappant dans ses mains, avec un long sourire radieux, ses crucifix-sautoirs gangrenés par les nappes d'ombre.

Quand le nuage se fut éloigné du sommet de l'à-pic, Papanochvo resta longtemps à le saluer d'un geste de la main... et puis il s'aperçut qu'il lui manquait l'index. Cependant, comme un pouce lui avait poussé tout en travers du coude, c'était un moindre mal.

[ZAP]

Je l'ai trouvée fabuleusement belle, quand je me suis assis devant elle dans le bus. Hélas ! il a fallu qu'elle demande à sa sœur comment cuisiner les lasagnes. Déçu par tant de trivialité, je lui ai planté mon cran d'arrêt dans la gorge. L'affaire a causé un tel émoi au tribunal qu'ils ne se sont même pas aperçus que pour couronner le tout, le coupon de ma carte orange était périmé ! Maintenant, à la prison, on ne nous sert pas de lasagnes. On ne prend pas le bus. Je me promène à travers ma tête, j'erre partout, sous tous les cieux, dans tous les âges, je connais chaque poussière des routes, chaque plaisir, chaque venin, mais l'instant le plus beau n'est qu'une ruine... Je voudrais te tuer encore, quidamette lasagnophage, je le jure, je voudrais être encore le poignard se logeant dans ta chair, sentir ton sang gicler pour moi, ta vie retomber sous ma lame, provoquer ton dernier soupir et regarder noircir tes yeux... Mais voici l'heure du repas : ce soir c'est flageolets ; youpi, et caetera.

[ZAP]

— Regardez, c'est terrible : cette réfugiée n'a RIEN mangé depuis trois jours. DE-PUIS-TROIS-JOURS ! N'est-ce pas, que vous n'avez rien mangé depuis trois jours ?

— Non, rien depuis trois jours, rien du tout, rien.

— Articulez, je vous prie, notre satellite n'est pas une baguette magique.

[ZAP]

— Et savez-vous pourquoi nous sommes si pieux, nous autres hommes, fit Lamnana à Trimalchion, pourquoi nous ne crachons pas dans l'œil du premier dieu qui passe ? Parce que les habitants des cieux sont trop nombreux pour nous ! Serions-nous autant que les étoiles des soirs d'été, et eux guère plus d'une poignée comme ils sont aujourd'hui, qu'en fait nous serions un et eux cent mille ! Tout ce qui pérore, maudit et foudroie par-dessus nos têtes n'est tolérable que par crainte de représailles ! Mais que nous

adoptions une religion monothéiste comme je ne sais quels barbares, nous trahirons l'azur ! N'ayons qu'un dieu, il sera plus vite oublié... Le secret de l'athéisme est de n'avoir qu'une idole.

— Tais-toi, je t'en conjure, chuchota Echion, dont les plaques rouges consécutives à son épilation ratée se constellaient de points noirs engendrés par les minuscules poils à peine repoussés et qui se hérissaient soudain... Te rends-tu compte de ce que tu dis ? Veux-tu que ta maison s'écroule ? Tu parais oublier que les dieux ne sont pas des maîtres outranciers dont nous devons souhaiter la chute, mais des protecteurs, nuance ! Car sans leur compagnie, où iraient nos armées, vers quels gouffres, quelles défaites ? nous marcherions de vide en vide ! Tes affaires s'affaleraient, ta femme engendrerait des monstres ! Sans les dieux, les hommes sont des hommes – et quel homme supporte l'homme ?

— Je dois reconnaître que tu n'as pas tout à fait tort, approuva Nicéros en se mettant l'annulaire dans le nombril, encore que tu négliges une des raisons pour lesquelles les relations terre / ciel doivent demeurer immuables : c'est que les dieux, eux aussi, ont besoin de nous ! La fumée de nos encens leur est un doux nectar, qu'ils boivent par les narines et dont ils s'humectent l'esprit. Sans nos chants, qui ne sont que des rires agenouillés, ils ne s'aimeraient qu'entre eux, les pauvres, et se retrouveraient tristes comme des noyés qui savaient nager. Et puis quel spectacle auraient-ils, sans nous ? les oiseaux ? les aurores ? les troncs d'arbres, qui ne bougent pas ? À quoi occuperaient-ils leur temps qui passe sans se retourner si nous n'étions sous eux avec nos petits bûchers funèbres, nos histoires d'adultère, nos coutumiers massacres, nos cheveux blancs et nos coups ? Grâce à nos simagrées, à nos désastres dans les chaumières, ils s'avalissent par procuration. Ôtez-nous à leurs yeux, ils pleureront notre crasse ! Nous sommes liés, parce que complémentaires.

[ZAP]

ANDY WARHOL : Oh... Eh ben dites donc...

[ZAP]

Au départ Papanochvo pesta contre la corne de rhinocéros molle qui ornait son coccyx, mais se borna au silence quand ses dents eurent enfin fini de fondre et de couler dans sa gorge. Les enfants ne se gaussèrent pas longtemps de ses tentacules pris de la danse de Saint-Guy car les fistules de ses oreilles, à la moindre caresse de la bise, se détachaient de la peau en squames, se fracassaient dans les ornières et répandaient des puanteurs telles que les grives chantaient faux.

[ZAP]

— Alors Professeur, à présent la question que, euh, tout le monde se pose, un petit peu, sans vouloir euh, semer la panique, hein : comment... est-ce que... comment dire, est-ce que le nuage, euh, va... t'arriver jusqu'au-dessus de chez nous ?

— Oooh, oh, mais non, je vous rassure tout de suite : ça va indisposer nos amis les ritals, les youpins, les métèques, mais les Alpes nous protègent ! Il n'y a aucun danger, c'est comme le sida qui ne frappe que nos amies les tantes.

— Ouiii, eh ben moiiii, je dis...

— N'interrompez pas le professeur, je vous prie, Candide du jour...

— Moiiii, je dis que les pédés, il faudrait tous les enculer, voilà.

— Ah non monsieur, je ne peux pas vous laisser dire ça, je dois vous arrêter, c'est une question de respect du téléspectateur, d'autant que c'est l'heure d'une petite page de pub.

[ZAP]

— Je suis navré, mais je bande à table, lança soudainement Herméros, en désignant le bas de sa toge.

— Oh ! se réjouit Trimalchion, mon vin est-il si bon ?

— Ton vin, mais pas seulement : je crois qu'il en incombe à ton petit esclave, là-bas, dont les délicates boucles sont plus avenantes que les poils de cul de Vénus !

L'expression fit bien rire tout le monde.

— Que sais-tu de l'arrière-train de cette chère déesse, Herméros ? demanda Nicéros. L'as-tu vue se pencher sur l'autel pour cueillir une offrande ?

— Gageons plutôt, pouffa notre hôte, qu'elle se sera torchée avec le crâne de ce petit éphèbe, et qu'elle aura laissé de l'écorce duveteuse en route !

Un patricien manqua s'étouffer avec une bouchée, s'ébroua et s'accorda enfin de glapir tout son soûl :

— Je me propose d'écrire demain une « Ode à l'esclave à la jolie toison malodorante », dans laquelle je raconterai pour la postérité comment ce garnement écopa de la plus singulière perruque qui soit ! Je crois que ses poux sentent l'étron, et qu'il se torche avec un peigne !

[ZAP]

— Je vous en supplie, hurlait Papanochvo, venez-moi en aide ! Je ne peux plus rien manger, les fruits que je ramasse se changent en basse vermine à mon contact, et l'eau des sources s'évapore ! Sitôt que je m'allonge parmi les herbes folles en espérant dormir, des ronces jaillissent du sol et se plantent dans mes reins ! Mes griffes poussent à l'intérieur de mes phalanges, mes dents branlent dans mes cheveux liquides, je ne suis plus rien, je ne peux plus vivre ! Mon Dieu, que m'as-Tu fait ? Pourquoi avoir puni Ton plus grand serviteur ?

[ZAP]

— Non, putain, je veux dire, quoi, ça craint, merde, parce que c'est pas cool, le nucléaire, quand même, et pis moi je voulais le dire. La guerre ça fait chier, quoi, les centrales, les essais, tout ça, je comprends pas, quoi, je veux dire. Ça craint. Vééérole, tiens.

[ZAP]

— André est mort.

— Qui ?

- André.
- Il est quoi ?
- Il est mort.
- Qui ?
- André !
- Il est quoi ?
- Dis, t'es con ou t'es sourd ?
- J'suis sourd.
- Hein ?

[ZAP]

— Et les nuages viendront vers l'est à travers l'Alsace, la Lorraine, la Franche-Comté, les Alpes, voilant sporadiquement le soleil. Les températures seront néanmoins de saison, avec un beau 23 à Chémery.

[ZAP]

Les méthodes modernes d'élevage ont conduit à la différenciation des races bovines : les vaches ont été sélectionnées en fonction de leur aptitude soit à donner beaucoup de lait, soit à produire des animaux recherchés pour la boucherie ; dans certains cas on s'efforce de maintenir un équilibre entre les deux productions (races mixtes). La production du lait par la vache est conditionnée par le vêlage, qui déclenche la lactation. C'est pourquoi on essaye d'obtenir un veau par an, la gestation durant 285 jours. Au cours d'une lactation (durée standard : 305 jours), la production de lait dépasse couramment 8 000 litres chez les meilleures vaches ².

L'étude du veau est tout aussi intéressante : tous les sept ans, il vote ; tous les sept ans et demi, il descend dans la rue en criant : « Démission, démission ! ». Ensuite, il rote son cassoulet.

[ZAP]

Lorsqu'elle en eut assez de survoler son cadavre, la belle Marie-Agnès tourna sa chevelure de comètes vers ailleurs et dit :

— Mon Dieu, je dois être morte...

Aussitôt, un univers fleurit. Des étoiles inédites commencèrent à éclore, des soleils s'étirèrent, des lueurs roses s'approchèrent, et des musiques la caressèrent doucement. Des paysages champêtres s'alanguirent autour d'elle, et des jardins, et des bocages, des animaux paisibles, des passants luxuriants la happèrent. Un ange lui prit la main, l'éventa d'un très léger coup d'aile, parla de Jésus, de l'Infini, la guida dans l'azur.

L'Éternité semblait promise à la Félicité quand soudain, le bleu du ciel noircit ! De la lave engloutit des collines ! Deux ou trois faons tombèrent, le pelage en lambeaux ! Des cris ! Quelques fracas sinistres ! L'ange eut les ailes arrachées et entraîna Marie-Agnès dans sa chute.

Au loin venait de surgir l'âme de Papanochvo, continuant à demander pardon.

[ZAP]

... on ne l'a pas assez dit.

[ZAP]

Oh yeah, you get me going...

You get me going, girl !

Woo-oooooh !!!

But sorry, I prefer your daddy

'Cause he's so zany with his handsome hat,

Oh yeah,

So perfectly neat with his blue silk scarf...

[ZAP]

— Et alors, et alors ? Quand ils seront bicéphales, les bébés téteront des deux côtés et voilà tout !

— Moiiii, je dis que les bébés, faudrait...

— N'interrompez pas le professeur, Candide du jour, enfin !

[ZAP]

ANDY WARHOL : Oh...

[ZAP]

... sans doute emprunté l'escalier, à moins que le camionneur du Cotentin se soit...

[ZAP]

ANDY WARHOL : Oh...

[ZAP]

Toutes ces vapeurs forment une lèpre.

[ZAP]

Pourvu que ça soit la fin !

[ZAP]

— ... mais inconscience totale...

[ZAP]

Et aujourd'hui encore, parmi tous les nuages perfides et invisibles qui nous rongent depuis les derniers accidents en chaîne, on raconte que le plus putride, le plus dangereux et le plus coriace de tous est celui qui renferme l'esprit du vieil Alexander — et pendant qu'on le condamne, on oublie un instant que les chatons n'ont plus de bouche.

[ZAP]

— Hi hi hi !

— Oh, ben vous alors, mais ça suffit comme ça, dites !

[OFF]

J.-F. VALCANGES

1. Bravo à ceux qui suivent.

2. Nous remercions Larousse pour l'autorisation de reproduire son article consacré à la vache, qu'il n'aurait pas manqué de nous accorder si nous la lui avions demandée.

La chute de l'empire électrique

— Tchernorryble, c'est le machin qui a pété du temps des facteurs à casquette ?

C'était à peine la troisième fois que Zoé, la jeune auxiliaire de vie, venait chez lui, et elle farfouillait déjà sans se gêner sur son bureau, faisant semblant de ranger et dérangeant tout, curieuse de ce qu'il avait en chantier. Allongé sur le lit, prêt pour sa piqûre de *mobydickine*, Régis la laissait faire. Elle déposerait peut-être un peu de son parfum sur les pages.

— Tchernobyl, oui, soupira-t-il en épongeant son front moite avec un coin de drap. Cette nuit, on fête le jubilé de l'explosion, et j'ai voix au chapitre. Après il y aura un bal masqué dans le Sarcophage. Si ça vous chante...

— Pourquoi rabâcher tous ces trucs ? demanda Zoé. Aujourd'hui ça rontourne, les centrales, ça fait des années qu'il n'y a pas eu d'acciboum.

— Tout est devenu un accident. Un accident au ralenti, universel et quotidien.

« ? », fit-elle avec les yeux.

Il se dressa dans un craquement d'os et reprit en astiquant son monocle sur la manche de son pyjama :

— N'est-ce pas un gigantesque accident, cette matière en folie qui pourrit le monde, tous ces néo-objets qui nous envahissent ?... Impossible d'acheter un simple aspirateur sans élément radioactif, vous vous rendez compte ? Ou alors ça coûte les yeux de la tête, il faut être un nucléocrate pour pouvoir se le payer !

— Votre aspirateur, vous ne dormez pas avec, dit-elle.

Il sentit qu'elle pensait : « Et puis à votre âge, qu'est-ce que vous risquez ? »

Elle prit son ton infirmière-poule et lui sortit :

— Ne vous inquiétez pas, monsieur de Féran, la radioc il n'y en a pas beauuc.

— Mais chaque année ça augmente. Pas beaucoup, plus un peu, plus un peu, plus un peu, ça finit par faire quelque chose.

— Le progrès est le progrès.

— Le progrès est la mécanisation du destin à des fins mercantiles, l'automatisme de votre argument est significatif.

Zoé jeta un coup d'œil à la mobydickine qui décongelait sur la console de soin. Monsieur avait le derrière sensible, il le voulait tiède, son extrait de foie de baleine.

— Vous avez une grosse bilbiothèque, dit-elle.

— Chaque fois que je suis déprimé, je m'achète un livre.

— Et les bouks que vous avez écriturés ?

— Ils sont là-haut, dans le coin... Les fruits de ma solitude, ajouta-t-il avec un trémolo dans la voix, le nectar de ma paresse...

— Le der c'est ouat ? Celui-là ? *Les Pitoyables* ?

— Oui, geignit-il. C'est comme *Les Misérables* mais en plus compact. Plus commode à transporter. Quand j'étais petit, j'écrivais de gros livres, mais maintenant... Et au lieu que ça parle des pauvres, ça parle des riches, ça touche plus les gens.

— Ça doit être tuant de sortir des choses de sa tête, non ?

— Oui, c'est tuant. On se lève le matin avec l'envie de manger le monde, on se promet dix pages, on écrit dix phrases, le soir on

en rature huit, et les deux qui restent, elles vous poursuivent à 3 heures du matin. L'imagination, on joue avec et on finit par en être le jouet. Pour que ça marche bien, il faut que ça vous bouffe. On active au fond de soi quelque chose d'incontrôlable.

— C'est la preum fois que je m'occupe d'un crivain. Vous passez quand à la télé ? Je n'ai jamais vu vous.

— Pour des raisons éthiques, je préfère me dérober aux caméras, mentit-il en vissant son monocle.

— Il paraît qu'au siècle derrière, être crivain c'était durasse.

Aussitôt il attaqua son numéro d'ancien combattant du verbe :

— C'était Verdun. L'insécurité permanente, les éditeurs odieux, le champagne tiède... Nous étions comme des funambules, enfermés en haut. On nous faisait payer cher ce que nous donnions. La vie d'un écrivain est un cortège de déceptions, mais de mon temps la souffrance morale n'était pas prise en compte par l'État, il y avait beaucoup de casse chez les auteurs. Combien en ai-je vu tomber autour de moi ? Dix, cent... Certains se pendaient, d'autres se jetaient sous le métro ou entraient dans l'enseignement... L'assurance manuscrit-refusé n'existait pas encore, ni l'indemnité fiasco. Et les lecteurs, il fallait les gagner à la force du poignet, il n'y avait pas de lecteurs subventionnés comme aujourd'hui, ni de liseurs automatiques, ces avale-phrases qui peuvent se farcir dix romans par seconde...

— Bon, tournez-vous, c'est prêt. Jouraud'hui c'est la fesse gauche.

— Alors vous procédez doucement doucement, hein, parce que moi, les aiguilles...

Par miracle, rien d'épouvantable n'arriva. Il s'émerveillait toujours qu'une piqûre ne se terminât pas en boucherie.

Tandis que Zoé rangeait son matériel, il l'examinait du coin de l'œil. Brune pulpeuse, bien charpentée, avec de quoi là où il faut. Produit de ferme, garanti zéro becquerel. Vaut le détour.

— Vous avez minci depuis la dernière fois, dit-il pour la flatter.

— Je suis en train de suivre un régime radicalos. On peut

manger ce qu'on veut tant qu'on veut, mais ils nous font visiter des abattoirs et des usines alimentaires.

— Ne mincissez pas trop, badina-t-il, le monocle égrillard. Il y en a, elles sont si maigres que quand on les machine on a peur de les transpercer.

Elle se tourna brusquement vers lui en faisant ondoyer sa chevelure.

— Vous allez quoi dire à votre jubilation ?

— Je ne sais pas, répondit-il, mais je voudrais qu'après, les gens n'aient plus qu'à se faire sauter le caisson ou à se remuer le popotin. J'aimerais arriver à débloquer leur âme, à remplacer leurs petits calculs égoïstes par cette graine de folie qui permet l'impossible...

Il commençait à saliver, l'œil brillant, pris par l'une de ces détestables exaltations après lesquelles il retombait toujours plus bas que terre, le bec dans le zéro. On se sent sur le point de décrocher la lune, et cinq minutes plus tard un à-quoi-bon de plomb s'abat sur votre tête comme le couvercle d'une marmite.

— Je voudrais faire comprendre les choses aux gens, poursuivit-il, mais surtout les émouvoir car c'est dans le cœur que se trouve la source de toute rébellion. Il ne suffit pas de leur donner les mensurations du monstre, il faut leur faire toucher ses victimes palpitantes. Au diable les théories désincarnées, complices de l'inhumain ! Certes, la raison pure et dure est nécessaire pour déboulonner le mal, mais sur sa lancée elle risque de balayer la vie. Je crois de plus en plus qu'il faut compter avec... comment dire ? Il y a dans l'esprit des trous noirs qui communiquent avec la face cachée des choses... L'intelligence, étymologiquement, c'est l'art de lire entre les lignes du monde...

L'auxiliaire de vie le regardait, saisie par un début de somnolence. Il reprit :

— Tchernobyl était un avertissement de la Providence, mais c'est comme si Dieu avait pissé dans un violon. L'homme est insupportable avec la nature. On dirait un enfant qui veut chasser

sa mère de la maison parce qu'elle lui interdit de jouer dans la cuisine... La nature est un peu balourde et maladroite, parfois même injuste, mais on en a toujours plus besoin qu'on ne le pense... Ce qui m'extermine, c'est la passivité des femmes à l'égard de la technique. La technique c'est quand même le contraire de la femme, non ? Un réacteur nucléaire c'est un outrage permanent à la nature féminine, à la féminité de la nature !... Mais tant qu'elles peuvent pondre, elles sont contentes ! Comme si la Terre était menacée de dépeuplement ! Allez-y, pondrez, pondrez, au cas où on manquerait de pieds pour tourner en rond et de mains pour se croiser les bras !

— Bon, fit la jeune femme, je vais vz'ausculter.

Quand leurs oreilles tournent au rouge, c'est le moment idéal pour contrôler le cœur. Plus de cent vingt pulsations après quatre-vingts ans, une chance sur deux d'infarctus dans les cinq ans suivants, récita-t-elle mentalement.

Armée de son stéthoscope, Zoé s'assit sur le bord du lit et ausculta gravement son vieil assisté. Celui-ci ne demandait pas mieux. Il sentait sa chaleur de femme, son parfum. Toute cette chair, toute cette vie, si proche et si lointaine... Ô corps féminin, galaxie de plaisirs... Vide intersidéral entre nos peaux... Un geste suffirait et... ce serait le désastre ou le miracle... Seuls quelques centimètres nous séparent, mais tant de temps... Elle est pleine de vie et moi je vais mourir. Elle est jeune et je suis vieux. Même si je la mangeais je serais encore vieux. Pourtant je me sens moins vieux auprès d'elle. Beaucoup moins vieux. D'ailleurs je ne suis pas vieux du tout. Ce qui me rend vieux c'est qu'elle me croit vieux. Si elle avait foi en ma jeunesse, je pourrais devenir plus jeune qu'un jeune. J'ai tellement envie de vivre, tellement envie...

— Voilà, monsieur de Féran, c'est très bien. (Elle parlait fort, comme s'il était sourd. L'habitude des vieux.) Vous avez bon cœur. (Il sourit tristement à cette plaisanterie qu'elle avait dû faire mille fois.) N'empêche que... (il fronça les sourcils) vous devriez peut-être ensivager le port d'un collier sanitaire.

— Un collier sanitaire ?

— Oua, ça vous permettrait de bénéficier d'un contrôle médical permanent.

— Ah non, pas question. Après on va me mettre en chiffres et en diagrammes, des gens que je ne connais pas vont savoir tout ce que je fais.

— Tout est contrôlé pour que le contrôle n'ait rien d'abusif.

— Peut-être, mais moi je ne pourrai pas contrôler le contrôlement du contrôle. Et puis vous viendriez moins. Moi, ce qui me remonte, c'est un peu de... de...

— Un plus psycho-affectif ?

— C'est ça, pas un technicien qui vient vérifier mon collier.

— Bon, vous êtes libre, on est en démocracie.

Libre, tu parles... Comme tout le monde, il était la propriété de sa banque. Au fur et à mesure que sa dette augmentait, sa marge de manœuvre diminuait. Pour garder les mains libres il devait se lier les pieds, si bien que sa banque pouvait parfaitement lui imposer le port d'un collier sanitaire grâce auquel elle pourrait surveiller tous ses faits et gestes, donc ses dépenses. Il avait déjà bradé en douce son futur cadavre à la faculté des sciences de Düsseldorf, alors que sa banque l'avait sûrement déjà promis ailleurs. Quant à ses funérailles, il en avait cédé sans autorisation les droits de retransmission à Canal Gondole, une petite chaîne spécialisée dans l'humour. Il n'avait plus rien à fourguer pour pouvoir s'offrir un brin de liberté. Même son monocle était prévenu à un collectionneur. Le trou de sa dette était devenu un abîme. Sa vie ne consistait plus qu'à gérer sa chute avec les conseils éclairés de son banquier. Il est plus facile d'augmenter sa dette que de la payer, alors Régis faisait comme le monde entier : il empruntait du temps au diable.

— Vous n'oubliez pas de vous aérer de temps ent' ? demanda Zoé.

— Pour déguster des rems, merci bien.

— Il vaut mieux un peu de radioc que de respirer toujours le même air.

— Sortir, pour moi, c'est prendre un bain d'indifférence. Et rencontrer des gens c'est prendre une douche d'humiliation. Je descends mes escaliers d'un pied léger, je les remonte le cœur lourd. *Dehors* est une machine à concasser les âmes. L'autre jour je suis allé au café-tabac d'en face, le seul îlot de vie du quartier, mais alors pardon ! Tous ces drogués à la musique qui s'abreuvent en fumant comme des centrales, tous ces joueurs piétinés par la vie qui achètent pour dix francs d'espoir... Ah, je vous jure, entre ceux qui essaient de s'en sortir et ceux qui cherchent à arriver, ceux qui s'ennuient jour et nuit et ceux qui sont pressés nuit et jour, ceux qui s'agitent de plus en plus et ceux qui osent de moins en moins... Vous avez vu, les gens ne se regardent plus, ils foncent droit devant eux comme des locomotives... Sans me regarder, comment peut-on savoir que je ne mérite pas un regard ?

— Vous n'avez qu'à faire comme eux. En tout cas, ne vous isolez pas, parlez aux commerçants, ne désertez pas la consom'.

— Ah, mais je ne suis pas un déserteur, j'achète, j'achète, seulement j'achète de chez moi. Hier j'ai téléacheté une paire de chaussettes zéro becquerel en promotion et douze barquettes de rat surgelé.

— Très bien. *Mangeons du rat, et la famine disparaîtra !*

— Ce n'est qu'un petit geste, fit-il d'un air modeste. (En réalité, le rat c'était pour sa chatte.)

— Et vous avez encore votre « petit picotement dans le milieu du ventre » ?

— Oui, j'ai peur d'avoir été contaminé. Pour mes quatre-vingt ans, l'Association des lecteurs bénévoles de Schmotzeblück m'a offert une caisse de vin d'Alsace. Du château-prountz, cuvée 1986. Le soir où j'ai éclusé la dernière bouteille, je me suis souvenu que c'était l'année tchernobyleuse. Depuis j'ai un petit picotement.

— Dans le milieu du ventre.

— Oui, mais j'ai l'impression que ça s'installe plus bas.

— Là ? fit-elle en lui tâtant l'estomac.

— Un peu plus bas.

— Là ?

— Un tout petit peu plus bas.

— Là ? Mais vous...

— ... comme un âne !

Il la saisit par les hanches mais elle se dégagea facilement et le repoussa avec vigueur sur l'oreiller, qui y laissa quelques plumes.

— Eh ben vous alors... Pour un crivain, vous avez un beau comportement ! Dire qu'un jour j'ai failli lire un livre, maintenant j'ai compris ! (Elle remballait son stéthoscope.) Ces assistés, dès qu'on est zumain, ils cherchent baisef !

— Je ne vous voulais pas de mal, gémit-il en remontant la couverture sur son nez. C'était pour vous faire une démonstration de ma bonne santé.

— Si vous avez besoin d'une auxiliaire sexuelle, faites-en la demande.

— Je n'ai pas cotisé assez longtemps.

— Prenez un simulacre, une holopute.

— Je préfère quelqu'un de vivant. Les imitations ça me refroidit.

Elle était à la porte.

Alors il se mit debout sur son lit et, drapé dans sa couverture, pointa l'index vers elle :

— C'est vous qui m'agressez, avec vos instruments et votre esprit d'insecte ! Tout le monde me ronge ! Ma vieillesse c'est un complot contre moi ! La vérité c'est que je suis le seul à ne pas être mort et vous êtes tous jaloux !

La colère, éradiquée depuis longtemps, Zoé n'en avait vu certaines manifestations que dans de vieux films, mais curieusement elle ne ressentait aucune frayeur.

— Ce que vous dites ne sert à rien, articula-t-elle, je n'ai pas de psychiatrique formation.

Elle ouvrit la porte. Il beugla :

— Quand vous avez envie de vous faire tringler, vous ne devez pas pousser les hauts cris devant une grosse queue !

Elle se retourna et glapit :

— On m'avait bien dit que tous les crivains étaient des zobsédés !

Il vissa son monocle et leva une coupe de champagne imaginaire :

— Non, mademoiselle, tous ne sont pas obsédés sexuels, il y a aussi des ivrognes.

Après qu'elle fut partie, il se mit à bondir sur son lit comme sur un trampoline. Séance de décontraction avant le travail.

« Ce n'est pas ce soir que j'attraperai le sida, se dit-il, faut fêter ça ! » Il sauta du lit (ouille, son genou), enfila Yasmine et Amida, ses babouches, et alla dans la cuisine s'ouvrir une canette de champagne synthétique chinois. Sa chatte Tabatha se trouvait déjà devant le garde-manger, en position d'attente rapprochée. C'était presque l'heure de ses sardines déshydratées.

Il revint en traînant les pieds dans son bureau à coucher. Une tête était en suspension au milieu de la pièce. Une jeune tête souriante, verte, avec les oreilles en sentinelle et deux dents en avant-garde. Ça ressemblait à un plat qu'il avait mangé le mois dernier avec son traducteur islandais : le croisement d'un lapin et d'une courgette.

— Hello, monsieur de Féran, dit la tête avec un fort accent anglo-saxon, comment êtes-vous ? Va-t-il bien à Franceville 417 ? Wally Buck est mon nom, je suis étudiant dans la université de Adelaïde et j'ai la grasse satisfaction d'entreprendre une thèse intitulée « La fonction sado-anale des animaux de basse-cour dans l'œuvre de Régis de Féran ». J'ai le plaisir, monsieur de Féran, bon jour.

La tête s'éteignit.

— Gréta, peux-tu régler...

— ... la colorisation de l'holofax, dit la suave voix féminine de l'ordinatrice, cela est fait, merci de me l'avoir signalé, bonne soirée.

Régis se mit devant la fenêtre, but une lampée de champagne synthétique et rota.

— L'alcool nuit à votre foie, dit sensuellement l'ordinatrice.

— C'est de l'eau, mentit Régis.

— Bien noté. Je vous signale qu'une canette de champagne a disparu du réfrigérateur. Dois-je prévenir, un : le robot d'intervention électroménagère ; deux : la police ; trois : le robot d'intervention électroménagère et la police ?

— Va te faire foutre, grogna Régis.

Il rerota. Encore une thèse sur son œuvre. Ça lui faisait une belle jambe. Si cela pouvait le rajeunir de dix ans. Même l'admiration lui semblait une injustice. « S'il savait le mal qui est en moi... »

La nuit tombait. Ce jour-là, le crépuscule avait pris la forme d'une mer rose de nuages, une vastitude de douceur suspendue au-dessus de la ville. Cela rappelait le paradis. Régis pensa que la mort n'était pas un obstacle entre ces nuages et lui, au contraire elle était une passerelle vers leur beauté. Il eut une bouffée d'enthousiasme en songeant au néant : quel superbe cadeau, tout le rien pour toujours ! À moi le ronronnant, le merveilleux zéro ! Je vais me payer un gros dodo sans fin sur un oreiller d'étoiles... L'univers m'absorbera et je boirai l'univers...

Il chassa de son esprit la pensée que les magnifiques reflets mauve amer jouant dans le ciel moelleux étaient dus à la radioactivité bêta, et but à la santé du crépuscule. C'était extraordinaire de ne voir que le ciel dans le ciel. L'Association pour la défense des crépuscules avait réussi à faire interdire la pub céleste en fin de journée. Preuve que des hommes luttèrent encore dans l'ombre, comme lui.

Sur le rebord extérieur de la fenêtre, près du palmier nain, un cafard contait fleurette à une cafarde.

Bonjour à toi, frère cafard
Trotte-plafond, roi des placards
Tu as plus de pattes que nous
Mais nous ne sommes pas jaloux.

Sa banque obligeait Régis à écrire deux chansons par an. Personne n'avait voulu de celle-là. Les cafards étaient pourtant à la mode, la science leur prédisant un bel avenir : ils croquaient

des rads sans broncher, les rayons semblaient même les stimuler. En violentant la structure de la matière, l'homme avait légèrement modifié le concept de vie. La néo-vie, c'était eux, les insectes à protection dorsale.

Bonne chance, frère cafard,
Souverain des fonds de tiroir...

Dans la rue il y avait une circulation régulière et continue de voitures fluorescentes, silencieuses comme des sépulcres. (Régis avait la nostalgie des bruits de moteur – sa jeunesse.) Le girophare d'une ambulance bleuissait un platane ; un des réfugiés qui habitaient l'arbre avait dû faire une chute. Sur le trottoir, des costumes-cravates à trottinette, portant un masque à gaz, croisaient des héros de la consommation accrochés à leur caddimobile, télé de nez sous les yeux et feu rouge au derrière. À un carrefour, une ménagère tournait sur elle-même, en proie à une crise d'encéphalite spongiforme bovine.

La nuit était là. Le ciel commençait à s'animer, les pubs s'y multipliaient, projetées par laser sur la voûte céleste : réclames alléchantes pour des yeux frais, d'élégantes vésicules, des foies guillerets... Apparut enfin ce que Régis attendait : les indices de pollution radioactive concernant la région :

TAUX DE STRONTIUM 90 EN VOIE DE STABILISATION.

IODE 131 EN NETTE RÉGRESSION.

CÉSIUM 137 ET KRYPTON 85 EN LÉGÈRE AUGMENTATION.

BARYUM 140, RUTHÉNIUM 106 ET TELLURE 132 STATIONNAIRES.

BONNE SOIRÉE.

Dans la ville il faisait une solitude à crever. Les vitrines en verre mou anticasseurs, les réverbères orientables, les poubelles transparentes, les décontamine-chiens, les distributeurs de préservatifs à la vanille et de nez de clown euphorisants, tout était imprégné de solitude comme un décor à l'abandon.

Les humains imitaient les images. La réalité, qu'imitait-elle ? Peut-être les cauchemars des australopithèques.

Personne dans le ciel noir et gluant ; ni âme, ni ange, ni mystère. Rien d'autre que les holopubs et les hélico-caméras surveillant la

termitière hygiénique. La Lune n'était plus que la Lune, c'est-à-dire qu'elle n'était plus tout à fait la Lune. Le ciel n'ouvrait plus sur l'univers, il enfermait la Terre. La Terre... Une entreprise géante fabriquant des nuits normalisées, identiques partout, avec un quota d'étoiles et une Lune conforme à la réglementation internationale. Pour les sens électroniques des machines, ces nuits sans infini étaient des nuits. Pour la plupart des humains aussi. Seuls quelques-uns savaient (refusaient d'oublier) que ces ersatz de nuit avaient été mis sur le marché pour des ombres d'hommes menant une sous-vie dans un simili-monde.

Régis frissonna, la serpente Solitude glissait le long de sa colonne vertébrale. Non, je ne suis pas seul. J'ai Dieu, ma chatte, tous mes amis les livres, et le... la...

— Le rhododendron, dit l'ordinatrice avec la voix de Marilyn Monroe juste avant l'orgasme.

— Mets-toi en veilleuse, aboya Régis, j'ai besoin d'exercer ma mémoire.

Rhododendron, rhododendron. Cette machine commençait à mettre le nez dans ses pensées. Le plus inquiétant c'est que la garce fricotait avec Alex, l'ordinateur de sa banque.

Le vieil écrivain soupira et dirigea ses vasouillantes babouches vers le placard aménagé en chapelle. Il entra, alluma un cierge électrique, referma la porte derrière lui et s'agenouilla sur le prie-Dieu, dont il remit le compte-prières à zéro.

— Oui, fit-il, je sais ce que tu vas me dire : je suis un monstre de paresse et je viens prier pour reculer le moment de me mettre au travail. Mais j'ai besoin d'un peu d'inspiration. Je vais m'adresser à la fine fleur de la planète, des gens qui ont le pouvoir de faire beaucoup, même s'ils n'ont pas intérêt à changer grand-chose. C'est maintenant ou jamais pour toi le moment de faire quelque chose par moi. Jadis, de simples mots pouvaient remuer les âmes, bouleverser les consciences et lever les cœurs comme le levain la pâte. Donne-moi les mots nouveaux qui lèveront les hommes ! Plus tard, ce sera trop tard, et ce que je ne dis pas, qui le dira ?... Bien sûr, si je me taisais je verrais mon audience

s'élargir, ça me permettrait peut-être d'accroître mon influence... Bon, voilà que moi aussi je sophisme. Il y a tant de bonnes raisons d'être bête aujourd'hui ! Notre esprit n'est plus ce feu qui éclaire et qui brûle, c'est le porte-parole de nos préjugés, l'instrument de notre cupidité ou de notre vanité. Alors qu'il suffit de savoir dire « Je me suis trompé » pour être grand !... La raison est devenue calcul, et le calcul égoïsme nihiliste. Le nucléaire c'est l'énergie du nihilisme, voilà ce que je vais dire. Voilà ce qu'il faudrait dire en tout cas. Ma grand-tante n'avait pas tort : vient le moment où il faut choisir entre la foi et la prostitution. Mais croire est si difficile et se vendre si facile. Que faire ? Il faudrait un miracle. Seigneur, si tu te sens d'attaque, c'est le moment ! Moi je suis prêt ! J'ai fait mon temps, je n'ai plus personne à ménager. Fais-moi l'agent de ton miracle !... Je n'ai pas assez de foi, c'est ça ? Mais la foi, comment la trouver, ou plutôt la retrouver, parmi ces animaux-machines usurpant le nom d'homme ?... Tu as vu cette espèce d'oie de batterie qui m'a... Moi, si je rencontrais quelqu'un comme moi... Enfin, je lui pardonne. Tu sais bien, toi, n'est-ce pas, que ma convoitise est à la mesure de mon dévouement : je désire tout parce que je donne tout. Je suis un vieux cochon mais je suis un bon cochon. Ma haine proverbiale n'est jamais allée qu'aux êtres vils. Certes, j'ai toujours eu tant de vers à écraser qu'il m'est arrivé de marcher sur des pieds amis, mais avoue que j'ai donné tout ce que j'ai pu. Seulement, c'est toujours la même histoire : ceux qui donnent ont besoin de leurs mains, alors ils avancent sans arme ni bouclier et tous les coups sont pour eux. Tant d'écrivains ont reçu tant de fleurs pour avoir si bien su se préserver, dire les choses sans les dire tout en les disant, écrire petit bras, ménager la chèvre et le chou... Ils faisaient de la confiture de mots tandis que moi je prenais les serpents avec les mains... Oui, d'accord, les lamentations n'ont pas de fin, commencer à se plaindre c'est entrer dans des sables mouvants, mais je n'en peux plus de manger de l'injustice, je suis si las d'avoir toujours raison... Mon Dieu, pourquoi tardes-tu tant à m'octroyer la gloire qui m'est due ? Tu sais que je n'en abuserais pas. Ne suis-je pas toujours resté moi-même, envers et contre tout ? Malgré la stupidité intensive des

femmes et les hormones dans les aliments, je ne suis pas devenu homosexuel ; ça m'en aurait ouvert des portes... Ne me dis pas que je suis ma propre récompense, ça m'agace ; franchement, je mérite mieux que moi. S'il te plaît, mon Dieu, tout sauf l'indifférence ! Venez, attentats désirés, couteaux, haches, obus, mais foin de ce désamour glacé, de ces visages déserts, de ces bouches closes ! Seigneur, aide ton chevalier, tu sais que tout est plus difficile pour moi puisque tu m'as créé paresseux et concupiscent. Il y en a tant qui ne valent même pas l'honneur de me servir de paillason et auxquels on sert du bon champagne avec le sourire. Moi, regarde ce que je suis obligé de boire...

Crat, crat, crat, Tabatha grattait à la porte.

— Voilààà, j'arriiiiive..., dit-il d'une voix chantante. Puis, s'adressant de nouveau à Dieu : « Je ne l'ai pas assez payée ma place sur Terre ? Tu le sais qu'il me suffirait de faire certaines choses pour être davantage aimé, ça me serait facile, mais alors je serais moins digne d'amour... Vas-tu m'expliquer, espèce de Vieux Cul éternel, pourquoi tu as chié cette parodie d'univers où il faut se pourrir pour être aimé ! »

Il sortit de la chapelle en claquant la porte au nez de Dieu, furieux contre le Ciel, contre lui-même et contre sa propre colère. Il suivit la chatte jusqu'à la cuisine, lui donna ses quatre sardines déshydratées, puis, après s'être ouvert une autre canette de néo-champagne, il regagna son bureau à coucher. En passant devant l'armoire à glace, sa tête lui sauta à la figure. Un barreau de prison avec du poil dessus. Quant au reste... la peau et les os, presque rien collé à pas grand-chose. Un paquet de nerfs imbibé de fiel, voilà ce qu'il était. Un vieux chameau rancunier, rassasié de déserts, avec une bosse remplie de fureur et l'autre de mélancolie.

Il leva la canette à sa santé et but goulûment devant la glace, en se faisant couler du champagne sur le menton pour mieux se délecter de sa ruine.

— Portrait de l'artiste en trognon desséché... Quatre-vingt-deux ans de travail pour aboutir à ça ! (Il n'avait que quatre-vingt-un ans mais il avait commencé à prendre des notes dans le ventre de sa mère.) Dis, tronche de curie, t'as pas honte d'être vieux ?

Il se laissa tomber sur son fauteuil qui protesta en gémissant. Puis il se colla sur la figure un gros pif rouge de clown, le dernier qui lui restait, mais le parfum euphorisant qu'il contenait s'était presque entièrement évaporé. Son stylo lui parut lourd comme une rame.

Doué d'une capacité infinie à ne rien faire, ayant toujours considéré le travail comme dégradant, Régis avait néanmoins passé sa vie à abuser de lui-même sur la galère des pages, peut-être pour se déculpabiliser de sa dévorante feignasserie. Ou pour justifier sa solitude.

La chatte (une expérience génétique jaune à pois verts) avait fini ses sardines. Pressée de dormir, elle galopa jusqu'au lit et disparut sous la couverture.

Régis parcourut quelques coupures de presse récentes concernant l'anniversaire du roi des désastres. *Catastrophe fructueuse... Prise de conscience généralisée... Progrès immenses de la sécurité...* En effet, les accidents étaient rares malgré la multiplication des centrales. Mais la peste radioactive ne cessait de se propager, irréversiblement. Un objet radioactif n'est pas un objet taré, c'est une tare faite objet. Quand un fromage est moisi, on peut enlever le moisi, et le fromage reste ; quand un fromage est radioactif, il faut enlever le fromage, et la radioactivité reste.

Celui qui se dévoue à l'espèce passe pour un traître aux yeux de sa tribu : un écrivain ne peut accomplir son devoir sans déroger à sa corporation. Quelques hommes de lettres, refusant de jeter les problèmes comme on jetait les déchets toxiques, faisaient encore preuve de ce courage. (Régis préférait parler de culot, « courage » étant un mot galvaudé, adopté depuis longtemps par le vocabul médiatoc. On a le courage de rester plus tard au bureau mais on a le culot de partir plus tôt. Le culot est moins discipliné, plus humain, plus latin, et peut-être plus courageux que le courage.) Ces non-déculottés bravant l'illusionnisme général affirmaient que tout était fini. On avait basculé de l'autre côté sans s'en rendre compte. Les hommes s'étaient damnés les uns les autres en vertu d'un principe simple : le vrai bonheur n'est pas un objectif

économique sérieux. Il est même antiproductif car il n'incite ni au travail ni à la consommation. L'humanité ne peut retirer aucun profit matériel du bonheur de l'humanité. Le paradis ne rapporterait rien. Le destin de la Terre, c'est d'être une vache à lait, et quand elle n'en pourra plus on vendra le spectacle de son agonie, et quand elle aura crevé on vendra sa dépouille. Alors, quand tout ne sera plus qu'abîme, on verra rappliquer des marchands d'abîmes.

Toujours est-il que sur leur bouillotte nucléaire les hommes étaient heureux. Ou plutôt ils pouvaient acheter du bonheur. On mordait dans la vie comme dans une pomme sans pépins, une pomme industrielle et internationale, une pomme fruiteusement correcte, une pomme exacte, une pomme qui ne provenait plus d'un vulgaire pommier mais sortait toute rutilante de la noble citrouille du représentant le plus évolué de l'espèce humaine : le scientifique.

Régis de Féran avait choisi le camp de la pomme du pommier, de l'ex-pomme, la pomme nantie d'une âme, bien que la possession d'une âme se traduise dans le monde visible par un dysfonctionnement général et un aspect défectueux. Il lui semblait, sans pouvoir le prouver, qu'une pomme rigoureusement conforme à son concept est une monstruosité. J'ai raison contre la raison, se disait souvent le vieil écrivain. J'ai raison parce que je doute. Les réacteurs nucléaires qui alimentent en électricité les centres de production agro-alimentaire souterrains ne se posent pas de questions, eux.

Que dire, que dire, alors que mille aboyeurs célébraient l'atome et que cent plumes mercenaires parlaient d'autre chose ? Régis soupira pour la énième fois. Il transpirait, son pyjama lui collait à la peau. Chaleur à crever, déjà. C'est exprès pour qu'on achète des climatiseurs, pensa-t-il. Sous ses yeux la page blanche était comme un trou blanc. Allez, s'encouragea-t-il, jette-toi...

À coup sûr il allait se retrouver parmi des zintellektuels plus ou moins complices du statu quo, plus ou moins engagés dans le désengagement et ne montant sur leurs grands chevaux que pour

combattre les épouvantails. La mode était de condamner tout système d'idées en arguant que la meilleure philosophie peut devenir le terreau de la pire oppression. En effet, les idées les plus justes sont les plus sujettes à déformation (il suffit de les prendre à la lettre), la plus grande promesse de liberté sert souvent de prélude à la plus dure tyrannie. C'est que le miel attire les mouches. Le mensonge ne fuit pas la vérité, il se glisse en elle, s'en enveloppe : plus que les justes, les tartufes connaissent le pouvoir de la vérité. On stigmatisait donc tout désir de révolution en agitant le spectre des « dérives » possibles. Drapés dans leur rigueur, caparaçonnés dans leur culture, lestés par un bon gros chèque mensuel, les zintellektuels déroulaient ainsi le tapis rouge devant le nihilisme. Le monde avait connu tant d'horreurs, n'est-ce pas, qu'il fallait être prudent avec les idées. Comme les nucléocrates quand il s'agissait de chiffrer le nombre de leurs victimes.

Il fut un temps où le nihilisme portait des bottes ; il marchait maintenant en chaussons. L'esprit de violence s'était aperçu qu'il arrivait mieux à ses fins par la douceur que par la brutalité. Grâce à la technique, l'injustice œuvrait sans bruit ni fureur. On ne tuait plus les opposants, on ôtait tout sens à leur vie et ils avaient le bon goût de se laisser crever. On n'exterminait plus les peuples, on les faisait s'exterminer entre eux. On n'énrégimentait plus les masses, les merveilleux progrès de la psychologie permettant de les mener avec délicatesse par le bout du nez.

Le cosmos émotionnel était entièrement colonisé. Et la manipulation était si compartimentée, l'illusion si pénétrante que chacun imaginait le cloaque limité à son seul domaine. Le professionnel de l'alimentation savait bien que les saucisses étaient immangeables, mais il achetait des livres. Le professionnel de l'édition savait bien que les livres étaient illisibles, mais il achetait des saucisses. Et chacun se croyait privilégié parce qu'il détenait une part de secret, un morceau du grand mensonge universel. Chacun devenait n'importe qui, chaque chose devenait n'importe quoi, mais puisque n'importe qui achetait de plus en plus

n'importe quoi, tout allait bien. Tout allait bien puisque le business avait une solution à tout : quand le supermarché devenait trop étouffant, on trouvait par miracle de l'air à acheter. Et chacun de s'en réjouir et de se féliciter de vivre en un tel monde.

Le nazisme n'avait été que la préhistoire de la violence, le temps où l'on utilisait des marteaux pour faire les têtes carrées. En 2036, la techno-science permettait de faire les têtes carrées en s'épargnant l'usage barbare du marteau. Les nazis brûlaient les livres, mais en brûlant la vérité ils l'éclairaient du même coup. Le mal s'était perfectionné comme le reste : au XXI^e siècle on noyait la vérité dans le n'importe quoi pour qu'elle passe inaperçue. On cachait le diamant sous une montagne de verroterie. Le trop nivelait tout. Au lieu d'attirer l'attention en supprimant le témoin gênant, on recrutait cent faux témoins. Difficile de s'y retrouver, d'autant plus que le vrai témoin n'a pas forcément une gueule inspirant la confiance, tandis que le faux témoin, lui, a été spécialement choisi pour son visage éclatant de franchise. Résister ? On peut résister à quelque chose mais comment résister au n'importe quoi ? À l'abêtissement par saturation ? Du reste, entre les gens les ponts se trouvaient coupés. Même entre épaves on se jalousait. Pour influencer quelqu'un, il fallait être entouré de l'auréole médiatique. Toute parole directe était devenue lettre morte.

Que dire, se répétait Régis, que dire qui ne puisse être retourné contre moi ? Si j'essaie de briser la glace à coups de piolet, ils vont tous pointer un doigt accusateur vers le piolet.

Devant chaque page à écrire il se sentait toujours comme un enfant à l'entrée d'une grotte. Pour fuir les bêtes féroces, il se réfugiait dans un antre plein de fantômes.

Derrière lui l'holofax grésilla. Qu'il aille se faire voir. Régis écrivit : *Tchernobyl, l'extraordinaire des catastrophes... L'esprit de calcul a produit un désastre incalculable... Le nucléaire, énergie de la déshumanisation...* Il bâilla... Encore et toujours, les mots lui faisaient la gueule. Sales cons de mots, coupables de tout. Les chiffres aussi sont des mots. Chiens de chiffres. Le calcul, père de la science et du commerce. Ces larrons en foire. À quoi s'occupe

le diable ? Il compte. Du matin au soir, il compte, il chiffre, il pèse et il mesure.

Régis rebâilla. Quelqu'un toussota derrière lui. Il se retourna (ouille, son cou). Sur le lit était étendue une magnifique pieuvre de l'espace.

En jargon cybercul, dont il fallait donner un exemple ici, « pieuvre de l'espace » signifiait « femme ». Régis ajusta son monocle. La créature était blonde, cruellement belle. Accoutrée en soubrette de comédie, elle avait de bonnes joues roses, un joli cou au lait frais, des seins à croquer bien serrés dans un corset et de beaux pieds nus émergeant de blancs jupons. Régis ne savait plus où donner des yeux.

— Bonjour, fit-il.

— Bonsoir, répondit-elle en souriant.

Des dents à vous donner envie d'être mordu. Elle lui rappelait quelqu'un, mais qui ? Rhododendron, rhododendron.

Il se mit son sourire le plus séduisant, son regard le plus troublant, son air d'écrivain vénérable et serein amateur de belles choses, rajusta d'un index distingué le col de son pyjama et ronronna en oubliant d'enlever son faux nez :

— Vous êtes déjà la nouvelle auxiliaire de vie ?

— Non.

— Simulacre holofaxé, hein ? grogna-t-il. Pas mal, vous êtes très réelle.

— Merci.

La fantasmagorie électronique battit des cils et ajouta :

— Je suis la fée Électricité.

— Enchanté. Ils vous ont envoyée pour que je ferme mon clapet, n'est-ce pas ? Très flatté. Ça fait cinquante ans que le haut clergé nucléaire m'ignore, et maintenant il m'offre une holofemme ! Le rhinocéros a peur du papillon ? Très bien, ça confirme mes théories : sa corne est en carton. Il n'est fort que de notre faiblesse.

— Pourquoi agir en dépit du bon sens, ô vieux papillon ?

— Vous ne m'attirez pas dans la toile d'araignée du calcul. Ce que je fais, j'ignore pourquoi je le fais, voilà ma force. Nom d'un

chien radioactif, vous le savez bien que vous êtes en train de vendre la planète au diable ! Et non seulement vous continuez mais vous accélérez !

— Permettez-moi de vous retourner l'argument, dit la fée Électricité, d'une voix devenue grave : vous savez bien que contre nous vous n'avez aucune chance, néanmoins vous vous acharnez, vos dents ne lâchent pas le morceau. Mais bientôt vous n'aurez plus que vos dents. À votre âge, vous avez le droit de profiter de la vie, et nous pouvons vous y aider. Vous n'aurez pas à renier vos convictions, ni à vous déclarer battu... La vie, c'est nous. C'est nous qui nourrissons les hommes, qui éclairons le monde...

— Les hôpitaux et les cimetières sont très bien éclairés, bravo. Vous ne cherchez qu'à temporiser, à mettre les gens devant le méfait accompli. Vous avez pris tous les problèmes en main avant de nous les laisser tomber sur les pieds. Vous avez torpillé les recherches alternatives, vous avez confisqué les possibles. Vous avez tout compliqué, pour que tout finisse entre les griffes des expertocrates... Je ne sais pas si les scientifiques ont trahi la science ou si la science a trahi l'humanité, mais je sais qu'il y a des choses qu'il ne faut pas faire, comme l'a reconnu Einstein à la fin de ses jours. Le culte de la technique est une superstition : nos descendants, si nous en avons, riront bien de nous. Les nucléocrates n'ont pas le droit de rendre possible la fin du monde en vue d'améliorer le monde. Ah ! ces soi-disant maîtres du feu qui naguère nous ont promis monts et merveilles et qui maintenant nous dissimulent soigneusement le dragon qu'ils élèvent, honnis soient-ils, et mille fois plutôt qu'une !

Il haletait, ses mains tremblaient, c'était au moins sa douzième colère de la journée. Brusquement, il arracha son nez de clown et le jeta à travers la pièce.

— Mais moi, reprit-il, avant le point final je dirai tout, vous entendez ? Personne ne m'empêchera, personne !

— Monsieur de Féran, ce n'est pas l'espoir d'un monde meilleur qui dicte vos paroles, c'est le désespoir d'être un vieillard qui enfilerait bientôt un lourd manteau de terre. Vous vous sentez au

bout du rouleau, vous voulez en finir avec panache... Un dernier beau geste inutile, et rideau... On dirait que vous vous reprochez d'être venu au monde, que vous cherchez à apaiser votre conscience en vous offrant en holocauste. Dans votre enfance, vous avez subi un grave traumatisme qui a généré en vous une propension compulsive à la vérité. Vous souffrez d'une psychose d'autopunition, comme Jésus et Buster Keaton. La lucidité est la forme la plus perverse du masochisme. Mais le bien consiste moins à courir au martyre qu'à tout mettre en œuvre contre le mal, avec rigueur, détermination et patience. Et même avec modération, car les tièdes ont besoin de douceur et d'indulgence pour adopter une juste cause. Les vociférations leur font peur.

— Chacun sa manière. La modération devant l'horreur ne me sied pas. J'ai l'amour méchant.

— Non, vous aimez votre méchanceté. Vous avez besoin de l'hostilité des autres. Un bon ennemi, rien de tel pour vous fouetter le sang ! Croire que tout le monde vous en veut, ça vous rassure, ça justifie votre intime sentiment d'échec. Monsieur de Féran, vous n'avez que quatre-vingt-un ans, rien n'est fini pour vous, ni les compliments ni les bravos...

La fée Électricité rayonnait d'une lumière charnelle. Vaut le voyage. Ah, plonger avec elle dans le doux abîme du sommeil... Suis pas si vieux puisqu'encore capable d'aimer. Toujours bon pied bon œil, et l'esprit vif ! Rhodendo... rhododo... Zut.

— Dans les couloirs de l'académie Nobel, poursuivit-elle, on murmure votre nom, et nous ne sommes pas sans influence en Suède...

— Vous subventionnez la décontamination des forêts, ricana-t-il, vous éclairez leurs Noëlés nucléaires ?

Alors, la fée Électricité déclara :

— Ô vieux laboureur de pages, toi qui montres les choses telles qu'elles sont, nul ne voit qui tu es. Ton rire est rouillé et chaque jour tes jambes se font plus lourdes. Chez toi tu lèches tes blessures et dehors tout t'est un couteau dans le cœur : le coiffeur qui encense les médiocrates qu'il a vus à la télé, dont tu es exclu

depuis longtemps, les étudiantes pour lesquelles tu n'es qu'un vieux mal fagoté au regard équivoque et qui feront des recherches sur toi quand tu seras mort, les garçons de café qui mettent plus de temps à prendre ta commande parce que tu as la touche à ne demander qu'un express et à ne pas laisser de pourboire, les voisins qui t'évitent parce qu'ils sont gênés de ne pas avoir lu tes livres, les rampants qui attendent ta chute pour se féliciter d'être restés à plat ventre toute leur vie, les congelés divers, plus intéressés par tes rides que par tes idées, les planqués qui pousseront un ouf de soulagement à ton dernier soupir – car celui qui se bat, tant de gens sont impatients de sa défaite... Alors tu ne sors plus, et même cela on te le reproche, on t'accuse de t'enfermer. Ton désir de sacrifice n'est qu'un suicide déguisé. Jour après jour ils ont piétiné ton offrande et tu te venges d'eux sur toi-même...

Le cœur du vieil homme se serra devant ce miroir qui lui était tendu. Il n'avait pas suivi la voie commune, et maintenant il se retrouvait avec son pyjama râpé, esclave de sa chatte parce qu'il n'avait plus qu'elle, tremblant devant son banquier et les autorités sanitaires, traqué par toute la machinerie du réel parce qu'il avait été reconnu coupable d'amour. Il sanglotait mais les larmes ne sortaient pas. Même les larmes, il n'en avait plus, il pleurerait à sec.

— Nous, reprit la fée Électricité, nous te respectons. Nous te respectons parce que tu nous as fait du mal. Tu es parti battu il y a bien longtemps, et tu es encore là, défendant ta vérité comme une louve ses petits, jouant avec virtuosité sur tout le clavier de la fureur. Certaines âmes sont plus difficiles à briser que la structure de la matière. Nous sommes beaux joueurs : tu aimes la vérité, nous te la donnons. Les feux des projecteurs te rendront justice, ton génie crèvera les écrans et fera éclater les lunettes des myopes. Nous ne t'offrons pas le triomphe car nous sommes les plus forts et la victoire nous revient, mais nous t'offrons la gloire.

Dans le cyberespace, le corps est soumis à de brusques variations de température, aussi Régis endossa-t-il son vieil *imperminable* avant de s'asseoir dans la baignoire. Manquant d'espace, c'est là

qu'il avait installé son tapis volant électronique. (Comme ça, il épargnait aussi la redevance baignoire.) Tapis volant électronique ? Plutôt paillason volant, oui : l'appareil datait du début du siècle, il était corrodé et vibrait comme une moulinette.

Régis mit son casque, ses gants et se brancha sur toutes les coutures en veillant à ne pas confondre les fils.

Compas temporel : OK.

Stabilisateur linéaire : OK.

Imaginomètre : OK.

Accélérateur cybernétique : OK.

Probabiliteur : OK.

Le dévoyeur automatique servant à changer de possible en cas d'attaque de pirates avait un faux contact, il le mit sur *manuel* et arma les roquettes antivirus.

Une pression sur le connecteur et c'est parti mon kiki !

Après avoir traversé quelques orages électromagnétiques, Régis se retrouva dans le ciel serein de la haute virtualité, filant plein gaz à travers le cyberspace, tel Super Consommateur sur son caddie volant.

Déjà il survolait sa jeunesse.

La fac de lettres, immense muséum de profs, temple de l'inanité sonore.

Son lycée. Il le bombardait au passage.

À présent il se promenait dans son enfance. Il frôla les toits de son école et salua d'en haut M. Durand, son saint homme d'instituteur, qui le samedi après-midi leur jouait clandestinement du violon.

Ça, c'était le marché aux puces où son père l'emmenait le dimanche : les mille et une nuits au soleil, du hasard condensé, un labyrinthe de bricoles étranges et de débris de destins d'où il avait peur de ne jamais pouvoir ressortir... Ah ! le port où on allait en famille, avec les voisins, voir partir les gros bateaux... Le jardin public avec le saule pleureur (pourquoi il pleurait, le pauvre ?)...

La maternelle, enfin ! Il piqua sur la cour de récréation. Il ne put s'empêcher de s'y chercher. Non, lui ce n'est pas moi, lui non

plus... Ah ! me voilà. Bonjour, moi. Au fond du préau, il était en train d'expliquer à ses petits camarades comment saboter la bouteille d'encre et coincer la clé de la classe dans la serrure. Si tu savais ce qui t'attend, mon cher moi, tu foudroyais tout de suite le feu à l'école. Et tu...

Elle !... Je m'en doutais ! Sortant des cabinets, c'était la petite Justine dont il était amoureux. La fée Électricité en fillette. Ainsi ils étaient venus fouiner jusqu'ici, dans sa haute enfance, à la recherche d'une faille... Justine, oh ! Justine... La vie c'était toi et je n'ai jamais osé te parler... Mon Dieu, si j'avais su... Si j'avais su que je vieillirais... Il serra les dents comme pour broyer sa nostalgie et tous ses regrets, aussi nombreux que les gosses criillant sous le préau... Eh, mais... qui que c'est, ça ? qui que c'est ? C'était Mme Rousselier, sa maîtresse ! Un jour où on faisait dessin, elle avait dit de dessiner ce qu'on veut mais pas une maison parce que tout le monde dessinait chaque fois une maison, alors lui il avait fait une bouteille, mais sa bouteille la maîtresse elle avait dit que c'était une maison parce que le goulot de la bouteille ça avait l'air d'une cheminée et l'étiquette de la bouteille ça avait l'air d'une fenêtre, mais c'était une bouteille, pas une maison, et la maîtresse elle avait dit pourquoi tu as fait une maison, je l'avais pas interdit ? et elle l'avait giflé et lui il avait dit en pleurant que c'était pas une maison, c'était une bouteille et la maîtresse elle avait dit tu es un menteur. Il avait tout fait comme il faut et il avait eu une gifle... La récré était finie, Mme Rousselier commençait la classe. « Aujourd'hui, leçon de morale. » Surgissant de la fenêtre comme Zorro, Régis empoigna sa maîtresse par le chignon et lui aboya au nez : « C'est moi, vieille bique ayant la colique ! » Puis il lui troussa la jupe, la déculotta, prit un gros pétard, le lui enfonça dans le cul et alluma la mèche. Le pétard éclata, la maîtresse bondit en l'air en hurlant, creva le plafond et fut satellisée. Régis écrivit alors au tableau : *Grandes personnes = grosses cochonnes*.

Zut, il allait être en retard à Tchernobyl. Il décida de faire un détour par l'avenir pour éviter les cyberbouchons. Il accéléra,

contourna un électrotrou, croisa quelques aberrations informatiques, une ou deux épaves numériques, et se retrouva longtemps après, dans le futur profond. Il survola une Terre redevenue elle-même, guérie de son cancer humain. C'était le grand Jardin primitif, tout était sauvage mais rien n'était mauvais, le crocodile guettait sa proie mais ne servait pas à fabriquer des portefeuilles. La nature avait les coudées franches, l'univers se déployait autour de la Terre bleue, comme un somptueux tapis persan couvert de signes mystérieux. Au bord des fleuves, les hommes, enfin humains, à tu et à toi avec Dieu, moins désarmés face aux mammoths que naguère devant le progrès, laissaient la Création en paix. Le monde était beau comme un matin de printemps à Canaan.

Hélas, tout ça c'était du bidon : nul n'ignorait que les programmeurs touchaient des dessous-de-table pour trafiquer l'avenir virtuel. D'ailleurs, le probabilitaire marquait presque zéro.

Régis arriva à destination : le Sarcophage de Tchernobyl. Il était décoré dans le style baroque égyptien alors à la mode. (On avait bien pensé commémorer l'amère des catastrophes dans le vrai Sarcophage, mais les experts avaient conseillé de patienter encore 75 000 ans pour s'y livrer à des mondanités. En attendant, il faisait office de musée des horreurs radioactives qu'on visitait revêtu de combinaisons anti-rads.) Apparaissait en filigrane l'image du millionième mort de Tchernobyl, un liquidateur qui avait héroïquement lutté cinquante années durant contre une particule de plutonium 238.

Régis gagna sa place, sous le regard glacé des autres intervenants. Leurs pensées se visualisaient devant lui, petites guenons hystériques qui se roulaient par terre en pétant : « Encore vivant, ce vieux rabat-joie farci de vanité, crachant les sarcasmes et mendiant les compliments ! Qu'est-ce qu'il attend pour crever ? Il a beau baver sur tout, il se cramponne ! Se ramener avec des babouches et un imperméable qui doit dater d'avant la destruction de Paris, passe encore, mais se mettre sa propre tête ! »

À vrai dire, Régis maîtrisait mal les procédés de refiguration virtuelle. Une fois, il avait voulu apparaître en Merlin l'enchanteur et il s'était retrouvé avec une tête de veau. Mais il reconnaissait de bonne grâce que le dédain du paraître était chez lui une petite coquetterie.

Ils étaient tous là, les grands clercs de l'atome, parlant à tour de rôle de la prolifération des déchets ou de l'augmentation de la radioactivité ambiante. Ces problèmes, les nucléocrates les considéraient soit comme des non-problèmes, soit comme des petits problèmes. Bien entendu, nombre d'intellonucléaires opinaient du bonnet en remuant la queue : il y aura toujours des penseurs qui choisiront le camp de ceux qui ne pensent pas, on y mange mieux. Ces béni-oui-oui trouvant un certain charme au plutonium affirmaient doctement qu'il faut faire confiance à la science puisque la science est la science. Elle seule a la capacité de se juger puisqu'elle seule se connaît à fond. Et puis c'est elle qui nous permet de parler, alors pourquoi lui mettre des bâtons dans les réacteurs ? Laissons les savants faire ce qu'ils veulent faire, ils nous laisseront dire ce qu'ils veulent qu'on dise. (Les traits sont un peu forcés, mais au-dessus d'un certain seuil de crétinisme le cybertapis volant de Régis effaçait les nuances.) Et ces approbateurs professionnels concluaient leur allocution en proclamant qu'une blouse blanche, messieurs, c'est sacré !

Plus ou moins mêlés aux inévitables collabos par neutralisme – éternelle et populeuse engeance des modérés de tout poil qui sacrifient la chèvre en s'abstenant de prendre parti entre la chèvre et le loup –, on trouvait une petite brochette de béni-non-non, opposants d'apparat dont l'idéologie régnante a besoin, comme Guignol a besoin d'une tête à bastonner : aussi inoffensifs que des papes et aussi contrôlables que des dirigeants syndicaux, ils ont pour rôle de poser les questions prévisibles permettant de donner les réponses convenues.

De vrais opposants, y en avait-il ? Oui. Une poignée. Se surveillant de loin, se jetant des silences lourds, se *déregardant* avec une indifférence appuyée, presque sadique. Comme ils se

partageaient le même pré carré où l'herbe était rare, ils tournaient trop volontiers leur aigreur contre leurs compagnons de misère en oubliant le loup qui les emportait les uns après les autres. L'air des altitudes et l'hostilité générale développent chez les échappés du troupeau un amour-propre exorbitant qui leur fait considérer de haut celui qui leur est le plus proche, avec la condescendance du mouton famélique envers le mouton pelé. Voilà pourquoi Régis les évitait comme la peste, eux de même, et tout pouvait ainsi continuer à aller au plus mal dans le pire des mondes.

Son ego éléphantique et fantasque, disons éléphantique, avait toujours empêché Régis de virer possédé, il était trop paranoïaque pour subir des influences, trop gonflé d'orgueil pour entrer dans un moule. Il se considérait carrément comme un cygne au milieu des canards. Toute sa vie, il avait entendu applaudir leurs coïn-coïn tandis que ses propres chants passaient inaperçus, ou presque. Maintenant il avait les plumes blindées. Il songea avec un peu d'horreur que rien ne pouvait plus lui faire de mal, il s'était habitué à l'amertume comme au café sans sucre. Un cygne de mauvais augure, il était, un mauvais cygne. Un cygne noir, avec le bec cabossé et de la boue aux ailes. À ses confrères, il faisait plutôt l'effet de l'oncle excentrique et vérolé des cérémonies familiales : on l'invitait parce qu'on ne pouvait pas ne pas l'inviter. Il était celui qui ne sait pas se tenir, capable de tout à chaque instant, comme de lancer une plaisanterie obscène en pleine messe de mariage. Tout irait mieux sans l'oncle, et pourtant, longtemps, très longtemps après, du mariage on ne se rappellerait que lui.

Aujourd'hui Régis était gâté : aucun n'avait décliné l'invitation, ils étaient tous là, perchés aux tribunes, les compassés qui ne l'avaient jamais pris au sérieux parce qu'il avait le malheur d'avoir de l'humour ; les blancs-becs qui se prenaient pour des novateurs parce qu'ils écrivaient n'importe quoi n'importe comment (le chaos est si vaste, il s'y trouve toujours des coins biscornus à découvrir) ; les distancés, toujours au-dessus de la mêlée mais jamais loin du râtelier ; les circonspects, retirés dans leur tour de simili-ivoire et poussant la rigueur intellectuelle jusqu'à ne jamais

se mouiller ; les Sam Suffit de la littérature qui ne donnaient à lire de loin en loin que de rares fragments et travaillaient dans l'ombre à faire valoir leur silence ; les robinets à concepts qui avaient tout compris sauf que la vie n'est pas un concept ; les pense-froid qui ne voulaient pas savoir que l'abstraction n'est qu'une spécialisation et que toute spécialisation est une mécanisation ; les assis-sous-leur-crâne qui vouaient un culte à la routine et dont la raison d'être était que rien ne change ; les érudits tournés vers le passé et montrant impoliment leur derrière à l'avenir ; les commentateurs des commentateurs ; les stylistes qui verborisaient pour faire la démonstration de leur innocuité et obtenir ainsi une part de gâteau ; les perroquets qui profitaient des ténèbres pour imiter le rossignol ; les écrivains domestiques qui faisaient des livres assortis à votre intérieur ; bref, tous les croque-mots chez qui le démon du sérieux avait expulsé la folle du logis.

Régis se demanda ce qu'il faisait parmi ces gens devenus leur propre masque. Combien d'entre eux lui auraient accordé l'autorisation d'exister ? Tous les regards qui se tournaient vers lui disaient la même chose : « Si tu avais eu plus de succès, tu ne serais pas devenu aussi teigneux. » Car ces valeureux porte-parole de l'humanité souffrante avaient une telle foi en l'homme qu'ils tenaient tout désir de justice pour une soif de renommée et tout cri de révolte pour l'effet d'une frustration personnelle. Mités par un psychologisme maniaque, ces amputés de l'idéal ne croyaient plus en rien mais avaient réponse à tout.

C'était enfin à lui de parler. Comme il était le plus vieux, on lui avait accordé le privilège de conclure.

Conclure quoi ? Il n'avait entendu pratiquement que des platitudes colorées, des mots destinés à meubler le grand silence consensuel, des paroles caressant cette rosse de réalité dans le sens du poil. Le non-dit sous-tendant ces non-propos était pour lui très clair : l'horreur est si puissante qu'il vaut mieux marcher avec que marcher contre. (Qui sait, le ventre du monstre est peut-être confortable.) Le modérateur – qui n'avait pas eu grand-chose à modérer, chacun se modérant très bien tout seul – regardait

Régis avec cet air empesé propre aux fossoyeurs de la culture. Il portait une cravate à l'effigie de Rimbaud. Un sourire douceâtre aggrava ses traits amidonnés : « Je suis sûr, signifiait-il, que vous aurez la politesse de parler pour ne rien dire puisque nous avons la bienveillance de vous laisser vous exprimer. »

Régis soupira. Ce que le courage a de plus dur, c'est la discourtoisie qu'il implique. La vérité manque de savoir-vivre.

Le vieil écrivain se tourna vers le public. Le gratin mondial. (La lie de l'humanité ?) Quelques-uns s'étaient fait des têtes d'animaux à la mode, d'autres s'étaient figurés en acteur célèbre, en génie universel ou en personnage historique. Il y avait des Marilyn Monroe à la pelle, des tas de Beethoven, des Einstein en veux-tu en voilà, sans parler des Napoléon, des Lénine et des Churchill. En ce temps-là, la réalité n'était pas obligatoire. Vivre ses rêves n'était pas une expression en l'air, on pouvait changer d'apparence comme de chemise et pondre son propre univers en trois coups de cuillère à pot. Réalité à la carte. Éden personnalisé. Le monde était une machine à produire des rêves. Une exploitation d'imaginaire.

L'homme ne s'épanouit qu'en se mesurant à ce qui le dépasse, à ce qui est au-dessus de ses forces et tôt ou tard le détruira. Ainsi ne grandit-il que par sa chute. Il ne s'accomplit que brisé. La magie virtuelle permettait au contraire de balayer tous les obstacles s'opposant à notre géant intérieur, ce supermoi qui ronge son frein sous notre chapeau. La cybervie gavait l'esprit en le raplaplatissant, fabriquait des obèses du dedans, des petits dieux ramollos. Gloire sur commande, divinité pour tous : c'était le néant grand écran. Au fond de tout esprit s'ouvre un trou sans fond. La culture est ce qui nous retient, nous empêche d'y tomber. La civilisation, devenue contrefaçon d'elle-même, avait désossé, haché, empaqueté et bradé sa propre culture, elle avait ouvert la trappe.

Vite, Régis n'avait plus qu'une minute pour tout dire. Le public virtuel s'éteignait devant lui : un mur de têtes bariolées et de nez attentifs. La lenteur est la porte de l'infini, se dit-il pour se calmer.

En s'efforçant de conserver l'état d'esprit avec lequel son grand-père entra dans Charleroi en flammes en 1918, le revolver d'ordonnance dans une main et le téléphone de campagne dans l'autre, il vissa son monocle et dit :

— Excellentissimes autorités, illustrissime assemblée, l'heure est grave mais elle est encore nôtre. Je vous demande de réfléchir un peu plus si vous ne réfléchissez guère, et de réfléchir un peu moins si vous réfléchissez beaucoup. Ne vous murez pas dans votre irréfexion, mais ne fuyez pas dans votre pensée.

« L'énergie nucléaire c'est le sang des machines. Les machines sont nos esclaves pour dominer la nature. Nous travaillons sans cesse à leur accroissement et à leur perfectionnement. Mais plus les machines seront efficaces dans leur rôle d'esclave, plus nous dépendrons d'elles, de sorte que notre domination absolue sur la nature correspondra à notre asservissement complet par les machines. Nous finirons esclaves des moyens de notre domination ; plus précisément, esclaves du moyen des moyens : le nucléaire.

« Face à ce tyrannosaure, que notre refus soit limpide et déchirant comme un tocsin de guerre. Lui rogner les griffes ne suffit pas, il faut lui trancher la tête !

« Laissons-le jaillir, ce non qui est en nous, il vient de notre cœur. Au diable le fatalisme qu'on nous a inoculé doute à doute ! Clouons le bec à notre petit singe intérieur qui se moque de notre intime conviction. Il comprend tout, le petit singe, sauf que tout comprendre est une grande méprise. Nous avons compris l'univers et voilà où nous en sommes : nous pourrissons le monde pour pouvoir fuir ce monde pourri ; nous voulons tout et nous acceptons tout ; nous bâtissons un enfer de métal et de béton pour nous payer d'électroniques eldorados ; nous déspiritualisons la Création pour la manipuler ; après avoir désacralisé la vie, nous la tarifons ; nous ne nous contentons plus d'exploiter la Terre jusqu'au trognon, nous pressons aussi l'avenir comme un citron. Le dragon nucléaire se nourrit de notre futur.

« Compte tenu de l'urgence de la situation, il faut aller de notre cœur aux choses sans trop nous attarder dans notre tête. Notre tête ce n'est plus tout à fait nous. C'est un pays occupé. Le miracle ne viendra pas de notre perpétuelle réflexion, mais de notre courage. Et si la pensée naît du courage, le courage ne naît pas de la pensée. Cessons de soupeser indéfiniment les possibles, tentons l'impossible ! Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas, a dit Sénèque, c'est parce que nous n'osons pas qu'elles sont difficiles. Comme tout pourrait changer facilement si nous cessions de croire que rien ne peut changer ! Nous sommes à trois pas de la fin. Si nous nous en sortons, cela tiendra à un cheveu. Ce cheveu c'est peut-être vous. »

Il respira un grand coup et ajouta :

— J'accuse les nucléocrates de crime contre l'humanité.

Le Sarcophage vibra sous les applaudissements, les piaillements et les aboiements. Des trompes se dressèrent, des tentacules s'agitèrent, des queues frétilèrent. Comme le voulait la coutume de l'époque, le dernier à parler devait ouvrir le bal. Avec son monocle, ses babouches et son imper usé, Régis ne passa pas inaperçu. L'idée de se déguiser en soi-même n'était encore venue à personne.

Sous les yeux des sphinx numériques, l'auteur des *Pitoyables* dansa un cyberrock quadridimensionnel avec une Belle au bois dormant qui n'était autre que le ministre autrichien des finances.

Le dieu Soleil se couche, nous gratifiant de la splendeur de la nuit. L'humble scribe qui trace ces lignes doit interrompre son labeur. Le dommage n'est pas grand : ce qu'il advint par la suite, chacun le sait, cela appartient à la légende.

HENRI-FRÉDÉRIC BLANC

La radioactivité Faut-il en avoir peur ?

Vous aussi, vous avez envie d'en savoir plus sur l'énergie nucléaire. *News Femme* a décidé de placer son grand concours d'été sous le signe de la radioactivité, un thème de plus en plus actuel. Grâce à la visite guidée virtuelle (*News Femme* du 4 février 1997) de la centrale de Chinon, vous ne risquez plus d'être larguée de la conversation à table. Pas besoin d'être polytechnicienne pour comprendre comment on produit l'électricité à la campagne ! Aujourd'hui, Adeline Ruthénon vous parle des mesures de sécurité en cas d'incident. Vous avez déjà trouvé, dans sa petite boîte, votre cadeau de cette semaine : un comprimé d'iodure de potassium. Vous pouvez gagner de nombreux prix. Il vous suffit de répondre aux questions qui vous seront posées tout au long de l'été.

ELLE NE SE VOIT PAS, ELLE NE SE SENT PAS,
ELLE NE S'ENTEND PAS ET POURTANT ELLE EST LÀ !*

Il est important de comprendre comment la radioactivité peut nous atteindre afin de mieux nous en protéger. Sachons toutefois qu'en cas d'accident majeur, lorsque des milliers de kilomètres carrés sont condamnés, la seule solution est l'évacuation définitive des populations.

IRRADIATION EXTERNE

Pour se protéger des rayonnements émis par les particules radioactives présentes dans le nuage ou déposées au sol, il faut :

— S'éloigner : plus la distance à la source augmente, plus l'intensité du rayonnement diminue ;

— S'abriter derrière un écran (mur d'un bâtiment par exemple) ; plus l'écran est épais et plus le matériau est dense, meilleure est la protection. (Vive la vieille ferme de grand-mère !)

LA CONTAMINATION EXTERNE

Lorsque les particules radioactives se sont déposées sur la peau, les cheveux, les vêtements, il faut empêcher qu'elles ne pénètrent à l'intérieur de l'organisme :

— Enlever les vêtements contaminés et les mettre sous plastique. (Procurez-vous un bon stock de gros sacs poubelles !) ;

— Prendre rapidement une douche en protégeant les yeux, le nez, la bouche, les oreilles ;

— Ne pas frotter la peau afin d'éviter les micro-lésions par où passeraient les atomes radioactifs.

* Les informations et conseils reproduits ci-après sont rigoureusement exacts. Nous remercions l'Association CRII-RAD (471, avenue Victor-Hugo, F-26000 Valence, de les avoir diffusés par tract, pour la première fois en France, au début des années 1990.

L'INHALATION DE PARTICULES RADIOACTIVES

Elles se fixent dans les poumons, passent dans le sang et vont irradier différents organes.

Pour se protéger :

— Le confinement consiste à s'enfermer dans un local et à colmater toutes les ouvertures afin d'empêcher l'air extérieur contaminé de pénétrer à l'intérieur. Penser à arrêter la ventilation, la climatisation et le chauffage.

Attention : le confinement ne peut être que temporaire (manque d'oxygène).

— Les protections respiratoires (masques à gaz) permettent de limiter la contamination en cas de sortie ;

— La prise d'iode stable permet de saturer la thyroïde et d'empêcher la fixation d'iode radioactif.

Posologie recommandée par le ministère de la Santé :

— Plus de 13 ans : 1 comprimé d'iodure de potassium ;

— De 18 mois à 13 ans : 1/2 comprimé ;

— Moins de 18 mois : 1/4 de comprimé.

Attention :

1. Il existe des contre-indications :

allergies à l'iode, cancer de la thyroïde, gros goitre.

2. Pour être efficace, l'iode doit être administré très vite ; vous devriez penser à avoir toujours un petit stock chez vous (respecter les délais d'expiration !).

Pas question de faire un tour chez le pharmacien le plus proche, voir ci-dessus !

Ne pas compter sur les pompiers, ils seront vite débordés.

3. L'iode n'empêche pas la fixation des autres radioéléments.

L'INGESTION DE PRODUITS CONTAMINÉS

Ne pas consommer les végétaux directement exposés aux dépôts de particules radioactives (en particulier les légumes verts à larges feuilles) ni les aliments contaminés par le biais de la chaîne alimentaire (viande et produits laitiers).

Ne pas utiliser l'eau des citernes. Se rappeler que ni le lavage ni la cuisson n'éliminent la radioactivité des aliments.

*Attention : Si des territoires étendus sont contaminés, il n'est plus possible d'approvisionner les populations en nourriture propre. **

PARTIR, DIT-ELLE

Non, il n'est pas simple de se protéger de la radioactivité. Mais les premiers informés pourront partir le plus vite – ou pourront encore partir. Nous vous conseillons de faire le tour de votre agenda et de dénicher un copain d'une copine qui travaille dans le nucléaire (voir ci-dessous), histoire de se mettre sur la liste de ceux qu'il appellera en cas de pépin. Encore un petit truc qui vous épargnera bien des complications : n'attendez pas le retour du mari pour agir ! Donnez-lui rendez-vous, dès maintenant, dans un hôtel outre-mer en cas de départ précipité. Vous lui passez un coup de fil avec un mot clé (pas besoin d'alerter les collègues du bureau, qui risquent de vous piquer la dernière place dans l'avion) et puis ciao !

IL TRAVAILLE À LA COGÉMA, FAUT-IL RENONCER À LE VOIR ?

Il avait cette flamme ardente qui est véritablement contaminante pendant la jubilation des fusions. Seulement voilà : le lendemain, votre nouvelle conquête vous sort à brûle-Playtex qu'il est cadre informatique dans une centrale nucléaire ! Vous qui avez refusé de passer encore une radio après votre troisième chute de ski et qui refusez de manger les aliments ionisés, vous avez envie d'enfiler sur le champ vos baskets. Ce serait dommage. Car n'importe quel commerçant de fruits et légumes est plus irradié que votre nouvel amour ! Sachez que les employés de la Cogéma sont soumis à un contrôle rigoureux et quotidien. L'accumulation de la radioactivité dans leur corps ne les rend dangereux et infréquentables qu'après l'âge de cinquante ans. Le vôtre en a moins de quarante, ouf ! Les cheveux sur l'oreiller et son air abruti en mangeant les croissants n'étaient pas dus aux rayons. Il

* Fin de citation des conseils de l'association CRII-RAD.

vous suffit donc de soigneusement vérifier sa date de péremption. D'ailleurs, la radioactivité, ça se mesure même chez soi : la société Moulinex vient de mettre sur le marché un excellent dosimètre portable. C'est comme avec le préservatif – si ce n'est pas nous qui nous en chargeons...

DES LIVRES SUR LE SUJET

Guide des villes et des villages loin de toute source de contamination, Marlène Mitonner, Éditions du Rouergue, 1997, 180 F.

Merveilles de l'atome, Nadine et Roger Risquolet, Gallimard, 1997, 95 F.

Comment contrôler son taux ? Henri Sammier, Le Rocher, 1997, 130 F.

La Queue écrasée du sphinx, Iska Fettiregö, Actes Sud, 1997, 135 F.

L'Enfer invisible. Tome II, Paule-Louve Suliquier, Presses de la Renaissance, 1997, 150 F.

MARTINA WACHENDORFF

Le nuage

Elle regarde le ciel. Son fils joue au pied du grand tilleul ombrant la table, où les hommes fument. Le moulin bruit imperceptiblement, irrigué par le canal de la Sorgue. Le petit homme, à quatre pattes, suit une sauterelle.

Dans son ventre, il y a un autre petit homme, un petit bout de femme elle espère, qui gigote depuis une quinzaine de jours, mais la laisse somnolente, comme en ce moment. Rien n'est beau comme le ciel bleu entre les feuilles vertes, remarque de sa mère lorsqu'elle la prenait, enfant, sur ses genoux, ici même, au moulin de la Sorgue, acheté par son arrière-grand-père. Et sans doute ce bonheur du ciel contemplé entre les feuilles des arbres existe depuis que l'humanité aime les arbres et les paysages célestes.

Elle pleure — à peine. Parce qu'elle est heureuse, que le petit homme s'affaire auprès de sa sauterelle, que les hommes, importants et éphémères, savourent des propos politiques et du cognac, parce qu'ils ont apprécié les rondeurs de la servante,

échangé un propos grivois, parce qu'ils sont entre hommes en train de fumer leurs cigares, et parce que les hommes désirent les femmes, et qu'elle aime l'un de ces trois, aux cheveux comme jais. Elle le désire. Il la regarde. Il lui sourit.

Ils sont attendrissants, tellement mortels avec leurs canotiers et leurs lavallières, leurs gilets de soie... Celui aux cheveux noirs arbore un camélia. Il a conservé ses bottes de promenade. Elle aime sa façon de se hisser en selle, très haut, comme s'il rejoignait les anges.

Le ciel bouge entre les feuilles du tilleul. Des nuages de beau temps passent au-delà du col du Bouchet. Une risée d'arbre en arbre, les pins Douglas, le tilleul, puis les frênes du bord de l'eau... Le petit homme suit sa bestiole mi-debout mi à quatre pattes. « Attention ! », dit amusé l'homme aux cils si longs pour un homme, elle ferme les yeux.

Elle les rouvre. Les nuages qui passent le col du Bouchet sont plus nombreux et ont des formes familières : celles des visages amis appelés avant de s'endormir, depuis toute petite fille, dans ses pensées les plus tristes même. Lorsque passent ces fidèles visages, elle sait que la « petite mort » est proche. La petite mort : le sommeil. Elle tient encore cette expression de sa mère, qui la tient, encore, de l'humanité. Pourquoi les prismes des larmes entre ses cils ? Elle aime les cils des animaux, des juments particulièrement, qui battent des paupières comme des femmes. Le petit homme... Elle sait.

Jamais les visages nuages n'ont été si bien dessinés, bienveillants ectoplasmes. D'où sortent-ils ? Ne pas dormir. Appeler l'homme aux cheveux noirs. Les spectres amis s'effacent soudain, pour le triomphe d'un autre nuage, cuirassé de gris, informe et immense.

Le petit homme a crié en tombant dans l'eau du moulin de la Sorgue, acheté par l'arrière-grand-père pour cette chute, ce jour, et l'homme aux cheveux trop noirs, trop tard, a crié, ses yeux fous si beaux.

Le péril atomique vu par le cinéma soviétique

à Zoubrik (1962-1993), Ianatieva (1964-1992),
Iline (1986-1994), Pajentsov (1994-1995)...

Il y avait certes le bien et le mal, et, généralement, on s'expliquait aisément ce qui les séparait. Mais à l'intérieur du mal, la difficulté commençait. Il y avait par exemple le mal apparemment nécessaire et le mal apparemment inutile. Il y avait don Juan plongé aux Enfers et la mort d'un enfant.

A. CAMUS, *La Peste*

Lorsqu'un prêtre prend conseil auprès d'un médecin, y a-t-il, comme le pense intimement le vieux prêtre, ami du père Paneloux, contradiction ? Il est vrai que le sermon qu'il vient d'entendre a de quoi l'inquiéter ; on y perçoit davantage les interrogations qui zèbrent l'esprit de Paneloux que l'affirmation d'une foi sans histoires, celle dont le Dogme a besoin pour durer. C'est que Paneloux a changé. Il a assisté, avant son jour de prêche, à l'agonie d'un innocent. Toute la réflexion de Camus est suspendue à ce scandale qui met fin à la souffrance abstraite et marque l'entrée de l'homme dans un débat interminable : la mort d'un enfant est-elle supportable ?

On sait ce que le médecin – et chroniqueur de la peste – en pense : au nom de l'idée qu'il se fait de l'amour, il refusera toujours d'aimer cette création où des enfants sont torturés. Toujours ennemi de ce grand mot qui marche sur des cadavres : le Salut. Seule la santé l'intéresse et, en période d'épidémie, l'affaire est d'importance. Les convulsions et les bubons du petit Philippe Othon n'auraient-ils ébranlé que le médecin, laissant le prêtre de glace ? Bien sûr que non ! Des certitudes de faux prophète qui composent son premier sermon aux paradoxes du second, c'est peu de dire que le père Paneloux a fait du chemin. En affirmant, sous les voûtes de la cathédrale d'Oran, que la souffrance des enfants est ce « pain amer, sans lequel notre âme périrait de sa faim spirituelle », il choisit de tout croire pour ne pas être obligé de tout nier.

Au temps de Boccace, du côté de Florence, les enfants mouraient de la peste. Aujourd'hui, à Tchernobyl, ils meurent de la leucémie. Mais, à des siècles de distance, c'est toujours la même histoire qui se répète : l'histoire de la bêtise de quelques humanistes qui ne croient pas aux fléaux. Et comme l'ont bien compris Andreï Tarkovski et Constantin Lopouchanski, l'ennui avec la bêtise, c'est qu'elle s'obstine. Trente ans après Camus et Beckett, leur cinéma est hanté par un spectre, auquel les contraintes économiques se sont, hélas, empressées de donner une réalité en 1986 : l'énergie nucléaire, dont l'excessive propreté fit paradoxalement du Noël de cette année-là la fête de l'enfer. Dans les paysages mornes et gelés de *Stalker* (1979) et *Lettres d'un homme mort*, achevé un mois avant la catastrophe, une poignée d'enfants récitent des poèmes ou gravissent des sommets et malgré la mort, supposée ou exhibée, de tous les autres, on ose encore leur annoncer, sinon le retour de ce dieu d'autrefois, chargé d'offrandes, du moins l'immortalité du désir de tout recommencer.

NOËL EN ENFER

Constantin Lopouchanski aurait dû devenir pianiste. À cinq ans, l'enfant prodige ne pensait encore qu'au Conservatoire de

Moscou ; sa carrière semblait toute tracée. Pourtant, ce n'est pas à Pleyel que son nom nous apparut pour la première fois mais à l'affiche d'une salle de cinéma parisienne. En 1987, Le Cosmos, rue de Rennes, où nous avons déjà goûté à l'atmosphère tchékhovienne de certaines comédies de Mikhalkov et recueilli, « pour le cas », les plumes de colombes – ou d'anges – tombées des films de Tarkovski, projette *Lettres d'un homme mort*¹. De Lopouchanski nous ne savions pas grand-chose, si ce n'est qu'il avait été l'élève de Tarkovski à l'École supérieure de mise en scène de Moscou, puis son assistant lors du tournage de *Stalker*. Éloquente filiation ; nous entrons.

La projection commence : dans la réserve en ruines d'un musée archéologique, une chambre improvisée. Une femme agonise parmi les bustes en marbre d'empereurs romains impossibles à identifier. On devine seulement la blancheur de leurs visages protégés par des sacs en plastique. Gros plan sur le cuir chevelu de la mourante : un dieu espiègle y aurait-il écrasé sa cigarette ? Un mouchoir blanc recouvre soudain ses brûlures. Les rites funéraires ont, semble-t-il, bien changé : la défunte est enveloppée par son époux dans une couverture de survie en aluminium, puis ensevelie dans une terre sableuse. Ces nouveaux embaumeurs ne sont plus à un paradoxe près. Une société, après tout, a le sacré qu'elle mérite. Les momies qu'on nous exhibe depuis quelques minutes ne sont pas belles à voir. Et les pyramides ont été remplacées, depuis longtemps déjà, par des bunkers. La même architecture monumentale pour servir les mêmes ambitions totalitaires. Les villes pharaoniques poussent leurs racines dans un lit de cadavres, de Thèbes à Leningrad.

1. On doit la programmation de ce film à J.-L. Delmotte, aujourd'hui directeur de la société Arkeion films (archives, fiction, documentaires, animation). Grâce à D. Vaslin, responsable du service Distribution, nous avons pu le revoir et recueillir de précieuses informations. Qu'ils en soient ici remerciés.

Il paraît que l'enfer est là-haut. Je serais prête à le croire, si ce que je voyais du centre de la terre n'était déjà terrible. Là-haut, l'Apocalypse a eu lieu. Mais en bas, ses échos continuent de faire des victimes. La mort est partout : celle des autres que l'on pleure, la sienne que l'on attend ou que l'on précipite. Veuf, le physicien se souvient alors qu'il a un fils. Le petit Erik, comme tous les enfants qui jouaient dans la rue avec lui ce jour-là, a sans doute péri dans des conditions impossibles à décrire. Les plans se succèdent avec rapidité : des corps en flammes, des pans de murs arrachés, une ville tout entière en fusion... Comparé à ces embrasements grisâtres, le Jugement dernier imaginé par Michel-Ange tient de la farce, et même de l'hymne à la joie. Ici, le monde est monochrome, sans méchants ni bons ; ou plutôt, c'est un monde nivelé par l'absurde que je contemple, un monde où bonté et injustice ont versé de concert dans la fosse. Ici, la mort est sans couleurs.

Entre des carcasses calcinées de bus et de blindés – on s'est donc battu ; le feu n'est pas miraculeusement tombé du ciel –, entre les réverbères qui flottent au-dessus des rues éventrées, un père titube à la recherche de son enfant. Son exil est absolu car il découvre, derrière son masque à gaz, que sa mémoire ne lui sert plus à rien. Jusqu'à aujourd'hui, il est parvenu à se maintenir un peu au-dessus de la catastrophe en remplissant les heures, incertaines, avec la sonnerie d'un gong : « Je ne sais pas quelle heure il est, mais je sens que c'est le matin ». Aujourd'hui, il est passé, d'un bond, au-delà de la souffrance : ce point où l'œil reste sec. Dialogue incongru : « Je me sens si las... », confie le savant à son ami médecin affecté au Bunker Central, où un mystérieux conseil d'experts élit, parmi les survivants qui défilent, les moins inaptes à la conservation de l'espèce ; « Je ne vois qu'un seul remède à cela, répond l'homme en blouse blanche, du repos et un séjour prolongé à la montagne ». Tous deux rient de bon cœur. Est-ce un signe que l'infini, en dépit du désastre atomique, continue de les démanger ? Le physicien voudrait croire en effet que son fils est vivant. Monologue lucide : « Mon pauvre vieux, je vais te le montrer ton enfant ! Mais tu sais, il vaut mieux se

saouler pour voir ça ! ». Le toubib décide alors de mettre un terme à cette sinistre comédie de l'espoir.

Nous sommes peut-être quinze dans la salle. Je ne vois personne. J'ai failli partir, l'estomac au bord des lèvres. Un bloc opératoire de fortune, des hurlements montent d'une mer de draps blancs. Tératologie du gros plan : Lopouchanski ne nous montre aucun visage, aucun regard, mais des morceaux de corps fondus ensemble comme du plomb. Quelle heure est-il ? Je n'en sais rien ; je sens que la nuit tombe. L'écran est saturé par... le retour à l'élémentaire. La nausée a pris le relais de la compassion. Le père – mais justement, il est aussi physicien – se métamorphose soudain en un tableau sur lequel vient s'écrire « la logique de la sensation » : ses joues s'affaissent, ses mâchoires se dérobent, ses lèvres retroussées laissent voir ses dents. Un rire, un cri : je constate la même ambivalence dans le triptyque peint par Francis Bacon en 1953, *Three Studies of the Human Head*. N'ai-je pas aperçu d'ailleurs tout à l'heure, grimaçant parmi les vestiges antiques, l'une de ses toiles ? Les hommages s'emboîtent commodément : clin d'œil à Eisenstein, remerciements à Tarkovski, tandis que là, devant moi, un homme réalise qu'il vient de tuer sa femme et son enfant.

Mûr pour la mort, le savant regagne son terrier où l'attend une progéniture de substitution : des orphelins en état de choc que le Bunker Central a refoulés. Ils ne parlent plus, se contentent de coller aux talons de leur vieux guide, bientôt terrassé par une espèce de peste pulmonaire. Dans l'obscurité, quelque chose qui ressemble à la vie s'organise pourtant. Sur les accords d'orgue de *La Nativité du Seigneur* d'Olivier Messiaen, les gamins contaminés réapprennent les gestes les plus simples. C'est Noël. C'est du moins ce que laisse supposer l'arbre sec que leurs petites mains ont orné de vis, d'écrous, de guirlandes de cuivre, de zinc et de laiton. Un sapin de récupération pour une célébration peu claire : la naissance traditionnelle du Sauveur a été remplacée par la mort du Savant. À l'aube de cette journée rituelle, un chapelet de lutins masqués décide alors de quitter les entrailles pourries de la terre

pour gravir une colline au-delà de laquelle, peut-être... Le vieux scientifique n'a pas menti ; il a seulement émis des hypothèses et bien que l'Étoile sacrée, malgré ses promesses, ne se soit pas levée, des enfants osent claquer les portes de l'enfer au nom d'une chimérique enclave non irradiée.

La question suscitée par Lopouchanski est la suivante : comment continuer à penser « en dépit » du mal dont la souffrance de l'enfant est comme le résumé ? L'image de l'ascension de la colline n'est-elle, comme l'a laissé entendre le cinéaste dans ses interviews, qu'une proposition vénéneuse : ces alpinistes maladroits croient laisser le mal *derrière eux*, mais en réalité, il est *en eux*. Dans quelques heures, eux aussi mourront. Comment, dans ces conditions, parler d'espoir ? Mais Lopouchanski a beau afficher son scepticisme face aux journalistes, la fin de son film me semble moins problématique que ses déclarations. Cette ultime cordée me fait en effet songer à ces propos de Paul Ricoeur : « La bipolarité figurale est la présupposition même du discours biblique, mais dans cette structure bipolaire le mal est toujours ce qui est laissé en arrière par le mouvement fondamental qui entraîne vers l'avant le mouvement des figures ² ». De la croix tracée par le savant, à l'aide de petits cailloux blancs, sur la terre qui recouvre sa femme à ce mouvement ascendant qui achève le film, le symbolisme religieux qui se donne à lire dans *Lettres d'un homme mort* nuance fortement le pessimisme « officiel » de son réalisateur.

PÂQUES À TÂTONS

À première vue, l'œuvre d'Andrei Tarkovski, *Stalker* et *Le Sacrifice* (Prix spécial du Jury à Cannes en 1986) en particulier, milite de manière beaucoup plus active en faveur de cette morale du « pas suivant ». Le mal, c'est évidemment ce contre quoi nous luttons. Quelle autre relation avoir avec lui que cette relation du

2. « Le scandale du mal », texte publié dans *Esprit* (7-8, 1988).

« contre » ? C'est l'évidence même. Mais c'est surtout, pour le cinéaste, la catégorie du « en dépit de ». De *Stalker* au *Sacrifice* on repère le même mouvement scandé par une série de « malgré » se substituant au « parce que ». Il est indéniable que l'histoire du *Stalker*, du guide, du « passeur » a laissé dans l'esprit de Lopouchanski une trace profonde : on retrouve dans ses *Lettres d'un homme mort* le même paysage miteux, pelé par Dieu ne sait plus quelle bombe, le même duo tragique formé par un Savant repentant et un Écrivain que Staline eût autorisé à séjourner à Yalta, dans cette luxueuse villa à la fois convoitée et vilipendée par Boulgakov dans *Le Maître et Marguerite*, les mêmes vues sépia, au fil de l'eau, de l'encre qui pâlit sur le papier, le même chien noir qui lape, sur fond de pluie ou d'incendie, un peu de lait frais... Passe aussi, en guise de salut, l'église sans toit de San Galgano, hameau russe niché au cœur de la Toscane, où la neige tombe à grosses plumes de pigeon. Comme dans *Nostalghia*.

Tarkovski est à la fois plus fervent et plus ambigu que son assistant. Il observe, dès qu'il évoque la cause ou l'origine, une sorte de silence pieux, même si sa lecture des effets est moins réservée. Au commencement de *Stalker* est ainsi une « zone » étrange, inaccessible sans médiateurs ; un territoire maudit gardé par une poignée de soldats à la gâchette facile. Personne, dans la région, ne peut – ou ne veut – expliquer la présence de ces stigmates que les malheureux, « ceux qui ont perdu l'espoir », rêvent de caresser pour rebondir dans l'existence : les brûlures du sol proviennent-elles de la chute d'une météorite, de l'atterrissage en catastrophe d'une soucoupe volante ou de l'explosion d'une bombe atomique ? Le poison est « dans l'air », la poussière radioactive « en suspension ». Comprenons : à la différence de Lopouchanski, Tarkovski laisse planer le doute sur la nature des ruines qu'il nous montre ³.

3. Sur la notion de « passeur », lire le témoignage d'Anton Vassilievitch, expert en radiations à Tchernobyl : « Dans certains endroits distants l'un de l'autre de moins de deux mètres, l'un avait un niveau de radioactivité

Encore une fois, bien des indices nous conduisent à penser que les extraterrestres ne sont pas pour grand-chose dans cette désolation, comme par exemple les allusions, nombreuses, à l'existence, dans le pays, de « mutants ». Une loi secrète semble même régir la microsociété des Stalkers : ces derniers peuvent aller et venir librement dans la Zone et même y conduire des pèlerins de leur choix, à condition d'accepter que leurs propres enfants paient dans leur chair le prix de ces pérégrinations. Ouistiti, la petite fille du passeur, est paraplégique : pour que son père franchisse les frontières avec des ailes aux pieds, il *fallait* qu'elle n'eût point de jambes. Il n'est pas facile de cheminer aux côtés d'un *iourodivi*, d'un « fou de Dieu », nous explique la femme du Stalker. Au son d'une corne de brume, celle-ci va s'asseoir sur une chaise, près du mur. Au moment où elle s'assoit, panoramique d'accompagnement vers le bas. Elle regarde alors la caméra et sort un paquet de cigarettes : « Je savais qu'il y aurait bien des malheurs mais un bonheur amer vaut mieux qu'une vie grise et maussade [...]. Ainsi va la vie, ainsi sommes-nous. Sans malheur, notre vie n'aurait pas été meilleure. Elle aurait été pire. Car alors, il n'y aurait pas eu de bonheur. Et il n'y aurait pas eu d'espoir ».

« Malgré la malédiction qui pèse sur la vie de mon mari, je suis heureuse », murmure l'épouse du Stalker. Scandaleusement, l'espoir est inscrit au cœur même des ténèbres : la mission du « fou de Dieu » est bien de mener ses clients – ses patients ? – jusqu'à la Chambre des désirs, située au centre de la Zone, et il n'existe évidemment pas d'itinéraire prêt à l'emploi. À chaque

dangereux, et l'autre pas de radioactivité du tout... Dans la centrale, nous avons pu, mais seulement très lentement et graduellement, identifier dans tous les endroits la présence des radiations. Cela a amené par exemple à placarder le long des couloirs des affiches qui disaient "Ici on peut marcher", et à quelques mètres de là seulement, il y en avait une autre disant "Ici il faut courir". » *Sous l'épaisseur de la nuit – Documents et témoignages sur le désastre de Tchernobyl*, Association contre le nucléaire et son monde, 1993.

pèlerinage s'ouvre l'espace d'une sagesse intransmissible sous peine de devenir fausse, une sagesse toute personnelle qui invente à chaque pas son chemin. Le *Stalker* ne montre pas la voie à ses compagnons ; il a seulement été programmé, suggère Tarkovski, pour entretenir la flamme dans leur cœur et faire en sorte que l'espoir, ce cancer dont souffre l'humanité, ne guérisse jamais. Comme le Savant et l'Écrivain, qui, une fois parvenus au seuil de la Chambre miraculeuse, n'ont même plus la force d'exprimer un vœu, le simple d'esprit qui a lu tous les livres — sa bibliothèque nous est dévoilée à la fin du film — a renoncé à demander quoi que ce fût à cette volonté divine incompréhensible. Son ultime réponse au mal est dans ce renoncement au désir. Renoncement au désir d'être rétribué pour ses vertus et d'être épargné par la souffrance. Renoncement général à la composante infantile du désir d'immortalité. Le « fatalisme actif » du père Paneloux n'est peut-être pas loin : la catastrophe nucléaire n'a pu être évitée mais le malheur dans lequel Dieu plonge, par son intermédiaire, ses créatures les met en demeure de retrouver « la plus grande vertu qui est celle du tout ou rien ».

Mais si Ouistiti avait été leucémique, son père aurait-il souhaité sa mort sous prétexte que Dieu la voulait ?

Le scénario de *Stalker*, signé par Arcadi et Boris Strougatski, a été taillé à la mesure de l'*homo sovieticus*, grand amateur d'oxymores et de paradoxes mystiques. Dans une petite chambre où flottent des flocons de pollen, Ouistiti lit des poèmes. En avant-plan, on distingue deux verres posés sur une table en bois ; les deux verres que les vibrations d'un train passant dans le lointain faisaient s'entrechoquer au début du film. La fillette pose son livre et fixe de son petit œil rond de singe les deux verres qu'elle dirige résolument vers le bout de la table. L'un des verres tombe par terre, et le train, dont le bruit s'amplifie, n'y est pour rien. Malgré ma paralysie, je peux mettre ces objets en mouvement, pourrait-elle conclure. L'homme russe filmé par Tarkovski ressemble beaucoup à l'homme espagnol caricaturé par Dali en 1952 : « Le rôle de mon pays, déclare-t-il, est

essentiel dans le grand mouvement de “mystique nucléaire” qui doit marquer notre temps. La France aura un rôle didactique. Elle rédigera probablement l’acte “constitutif” du mysticisme nucléaire grâce aux prouesses de son intelligence, mais encore une fois, ce sera la mission de l’Espagne d’ennoblir tout par la foi religieuse et la beauté ⁴».

Stalker s’achève donc « à l’espagnole » ; je veux dire « à la russe ». La catastrophe nucléaire a fourni au cinéaste l’occasion de réaffirmer sa foi. Ou plutôt, de peaufiner la distinction entre le sentiment mystique et le sentiment religieux. Car ne nous y trompons pas : pour aller vers le ciel, Tarkovski n’emprunte pas nécessairement le chemin de l’Église. Conscient sans aucun doute des risques attachés à la spiritualité qui habite son film – cette acceptation de la souffrance de l’enfant, débattue, peut-être une fois pour toutes, dans le roman de Camus –, il revient à la lutte de l’homme contre la force nucléaire dans *Le Sacrifice*, mais les données du combat ont été sensiblement modifiées. L’espèce humaine a, cette fois, son mot à dire face aux décrets divins et peut même obtenir de ces suprêmes instances que ce qui a été n’ait pas été. Grâce à l’Amour, le sens du possible se développe aux dépens de la fatalité. Ces impromptues négociations entre la terre et le ciel portent un nom : paresseusement, c’est-à-dire dans l’oubli du dialogue animé de l’effort et du désir, on les appelle des miracles. Comme dans *Stalker* et dans *Lettres d’un homme mort*, l’Apocalypse est derrière nous, mais pour la première fois, Tarkovski nous exhorte à remonter le temps. Dans l’heure qui suit l’explosion atomique, Alexandre, le protagoniste, épuisé par le choc et l’hystérie qu’il a produite, s’endort dans le divan de son bureau. Il rêve que son ami facteur, lecteur enthousiaste de Nietzsche et grand collectionneur d’événements paranormaux,

4. Déclaration de 1952 citée dans *Les Cocus du vieil art moderne*, Fasquelle, 1956, p. 6. Depuis *Le Miroir* de Tarkovski, le cinéma a intégré l’analogie ancienne qui existe entre les mystiques espagnole et russe.

lui conseille d'aller frapper à la porte de Maria, une servante mystérieuse traficotant avec les anges.

Dans la France de Descartes on l'eût probablement brûlée comme sorcière, mais dans ce coin perdu de Suède, à la veille du dernier jour de l'humanité, Alexandre acquiert la conviction que l'alliance de son repentir avec la légendaire humilité de Maria peut sauver le monde. Loin des préjugés – il s'agit d'un songe –, l'intellectuel lave les pieds d'une femme dont l'âme est une éponge. Les voilà tourbillonnant dans les airs, enlacés sans même avoir échangé une parole ou un baiser. Union mystique au-delà de la chair : des poutres de la chambre ruisselle le lin blanc. Écho limpide au mythe hiérogamique dont toute histoire procède : l'étreinte passionnée du ciel et de la terre. À son réveil, Alexandre comprend qu'il a conquis une « zone » parallèle : l'électricité est revenue, le téléphone est rétabli, à croire que les missiles dont il a pourtant vu le lancement en direct à la télévision et qu'il a entendus siffler au-dessus de sa maison n'ont jamais explosé. Un miracle ? Une simple inversion du rêve et de la réalité ? *Ad libitum*... Les uns quitteront la salle, persuadés que l'explosion nucléaire n'a eu lieu qu'en songe, les autres tenteront de spéculer sur les pouvoirs inouïs de cette femme dont le prénom est comme l'anagramme d'aimer.

Éclipse provisoire de la raison : l'image récurrente du film est un petit garçon vidant un arrosoir beaucoup trop lourd pour lui sur une branche morte plantée en terre et dont il ne doute pas qu'un jour elle se couvre de feuilles. Ce qui ne manque pas d'arriver.

« Quand l'innocence a les yeux crevés, commente Tarrou en sortant de l'église, un chrétien doit perdre la foi ou accepter d'avoir les yeux crevés. Paneloux ne veut pas perdre la foi, il ira jusqu'au bout ». Le lendemain, en effet, Paneloux rend l'âme et ses poumons dans les bras du médecin, incapable d'identifier formellement les symptômes de la peste. Comme ce prêtre dont le sermon sur l'utilité spirituelle de la mort d'un enfant fut le dernier, Andreï Tarkovski est décédé, après avoir achevé le montage du *Sacrifice*. Des suites d'un cancer du poumon. Mais c'est son fils

qui, à Cannes, monta sur scène pour recevoir le prix en son nom. Ce jour-là, je n'ai pu réprimer un frisson. Je pensais aux yeux du juge Othon devenus plus brumeux après la mort de son fils, ayant définitivement perdu leur pureté de métal, leur certitude diabolique. Aujourd'hui, je juge préférable de laisser Dieu à ses énigmes et me contenterai donc de formuler, à la lumière cependant de ce cinéma qui l'espère, quelques souhaits⁵ : que le court-circuit ayant provoqué un incendie dans la « zone » du réacteur 3 en octobre dernier ait été, comme l'ont affirmé les autorités ukrainiennes, sans gravité ; que le site de Tchernobyl soit fermé dans les deux ans à venir, comme l'a promis le président Koutchma ; que les représentants du G7 consentent à l'Ukraine quelques centaines de millions de dollars, pour construire dans les plus brefs délais une centrale électrique où employer les 5 000 salariés de la centrale nucléaire ; que le train « Renaissance » qui les emmène encore quotidiennement à proximité d'un bloc de béton fissuré où sommeille la pire menace qui ait jamais pesé sur l'humanité cesse enfin de rouler.

SOPHIE KHAN

5. Nous renvoyons ici le lecteur à l'émouvant article d'Anna Zebrowska, « De Tchernobyl à Slavoutitch, un aller-retour ; visite au pays enchanté du nucléaire réel » (*Courrier international*, 272, 18-24 janvier 1996).

Matin clair

Toudou, toudou, toudou ! Je me retourne. Si elle n'ouvre pas les yeux, je ne décroche pas. *Toudou...* Vraiment aucun feeling cette nana ! Ce qu'on peut se gourer parfois.

— Oui, allô !

— C'est Gilles. Tu es rentré, ça tombe bien ! Il faut que tu viennes.

— Maintenant ?

— Oui.

— Au bureau, à cette heure ?

— Sur le chantier près du canal.

— Je suis crevé. Je suis rentré cette nuit de Tokyo. À propos, ils ont...

— Plus tard. C'est urgent. Des clients de première.

— Mais tu te souviens de ce qu'on a décidé avant de partir...

— Je sais, je sais, mais ceux-là... je ne t'en dis pas plus. Tu verras.

— Tu me fais pas venir pour une connerie ?!

Je le sens hésiter, puis il finit pas lâcher :

— L' U.S.C. !

Le sigle magique. Depuis le temps qu'on leur court après, ils ont donc fini par mordre ! J'ai déjà un pied hors du lit mais je lance, histoire de le faire enrager.

— Je ne peux pas laisser Philippine comme ça...

À force de côtoyer le beau monde, j'ai appris certains trucs ; par exemple appeler ses maîtresses par leur prénom, même si votre interlocuteur ne les connaît pas — surtout s'il ne les connaît pas —, ça fait classe. Je ne suis d'ailleurs pas sûr que Gilles ne connaisse pas Philippine. Il a bien dû la croiser dans une soirée à en faire trembler son verre de champagne dans ses mains moites. Entre-temps, elle a refermé les yeux et s'est tournée sur le ventre. Y'a pas à dire, elle est vraiment superbe.

— OK, j'arrive.

J'abandonne une caresse sur l'épaule de Philippine en me levant.

— Désolé, ma belle, j'ai un chantier à visiter de toute urgence. Je ne serai pas long.

Elle émet un bruit de gorge entre soupir et grognement. Tout en m'habillant, je fais un rapide calcul sur ce que peut nous rapporter le contrat avec l'Union Steel Corporation. Ça fait longtemps qu'on l'attendait celle-là ! La grande alliance du béton et du métal. Je cherche ma seconde chaussette. Zut ! Ma voiture est au garage. Pas envie de prendre un taxi. Ils sont toujours mal lunés, même au printemps. Pas comme à Londres. Demander à Philippine. Elle ne répond pas mais je comprends au mouvement de ses fesses qu'elle est d'accord. Elle me fait d'ailleurs un vague geste de la main pour m'indiquer où sont les clés. On peut lui trouver un tas de défauts, mais ce n'est pas le genre de fille à faire des histoires. Pas comme Arielle. Je me demande ce qu'elle devient celle-là.

Gilles m'attend, un casque en plastique rouge et blanc enfoncé jusque sur les yeux. Ça lui fait une tête de champignon vénéneux. Il est entouré d'une bonne demi-douzaine de personnes que je ne connais pas, chacune avec un casque de couleur différente. Gilles me présente rapidement, avec son anglais de supermarché. Je me demande toujours comment il peut négocier au niveau international avec un accent pareil. Le charme français ? Avec Gilles, tu parles ! Nous nous dirigeons vers le grand trou où s'affairent des engins de terrassement. Nous devons crier pour nous entendre.

— Tu es rentré quand ?

— Tout à l'heure. Temps pourri à Tokyo.

— La fille dont tu m'as parlé au téléphone ?

— Philippine ?

— Oui. C'est...

— ... la femme de Gondrand. Tu en connais une autre ?

Il me lance un regard que je refuse d'interpréter, mais je vois bien qu'il fait un effort pour encaisser le coup. Je me sens léger malgré le casque qui me râpe le crâne. Nous pataugeons dans la boue et j'essaye en vain de ménager les chaussures en agneau que j'ai achetées la semaine dernière chez Piaciotti.

— Tu peux enfin me dire de quoi il s'agit ?

— Ils veulent construire.

— Tu m'étonnes ! Mais ici, c'est plein depuis des mois, tu le sais parfaitement. U.S.C. ou pas, ils arrivent un peu tard ! Après tous les tapis rouges qu'on leur a déroulés.

— C'est particulier.

Je le vois plisser les yeux.

— Ils ont une licence prioritaire.

— Ah !

Je sens bien que mon peu d'enthousiasme le contrarie. Il pointe son index en l'air.

— On va pouvoir s'arranger au plus haut niveau.

Je me retourne vers les types en costume trois pièces qui s'embourbent consciencieusement dans l'argile gorgée d'eau.

— Tu es sûr ?

— La licence est tout ce qu'il y a de plus correct. Je l'ai envoyée à notre étude.

— Et ce sera quoi ? Une bibliothèque, une résidence pénitentiaire... ?

— Je te le donne en mille.

— Un musée ?

Il secoue la tête en enjambant une barre de métal rouillé.

— Un opéra ?

Je le sens tout fringant de me tenir ainsi en haleine. Je ne veux pas lui gâcher son petit plaisir.

— Un stade ?!

— Non plus.

— Alors ?

— Une basilique !

Il peut être content, il n'a pas raté son effet.

— Mais qui subventionne un truc pareil de nos jours ?

— On s'en tape.

— Et qui est-ce qu'on fout dehors ? On ne peut pas rompre tous nos contrats. Tu as vu l'avancement du chantier !

— C'est là que ça devient juteux. On construit par-dessus. Genre basilique suspendue.

Je ne regrette pas d'avoir plaqué Philippine. Gilles conclue sa phrase d'un geste presque gracieux tandis que je lorgne vers les types derrière nous.

— Et le Japonais dans le lot ?

— Un Coréen. L'architecte.

— Tu le connais ?

— Une valeur sûre. Il a déjà construit à Chicago. Des abattoirs, je crois. Et à Rangoon aussi.

— Encore des abattoirs ?

— Non, une université du troisième âge. Enfin, on s'en tape.

Parfois, je ne peux m'empêcher d'admirer Gilles malgré ses manières de vieux garçon aigri. Il a toujours le mot juste pour clore

une conversation. C'est un plaisir de travailler avec lui, même si c'est un vrai con. Si le projet marche, il faudra que je lui présente Philippine. Je lui devrai bien ça. Je suis sûr qu'il en rêve la nuit.

Dans la voiture, je chantonne en battant la mesure sur le volant gainé de cuir. Même si les prochains jours s'annoncent en marathon puisque le contrat doit être signé avant début mai, je n'ai pas envie de me laisser gâcher ma bonne humeur. L'autoradio fait concurrence au doux chuintement du six cylindres, lorsqu'un flash d'information interrompt brutalement *In the mood*. « On apprend de source officielle qu'une centrale nucléaire a explosé hier en Union soviétique, plus exactement en Ukraine. Il s'agirait du plus grave accident jamais enregistré depuis la création de ce type de centrale. Bien que le premier bilan fasse état de plusieurs centaines de morts, il n'y aurait aucun risque de radiation pour l'Europe et notamment la France. Alertée, l'opinion internationale aurait déjà proposé de dépêcher... » Je profite d'un feu rouge pour pianoter le numéro de Gilles sur le téléphone.

— Allô ? Tu as entendu la dernière ?

— Quoi ?

— Les Soviétiques avec leur centrale.

— Quoi, leur centrale ?

— La catastrophe du siècle, mon pote. Il y en a une qui a fini par exploser.

— Et qu'est-ce que tu veux que ça me foute ? Je m'en tape des ruskofs.

— Réfléchis un peu ! Qui dit catastrophe du siècle dit forcément contrat du siècle.

— Comment ça ?

— Si c'est aussi grave qu'on l'annonce aux infos, ils ne remettront jamais en marche leur foutue centrale. Il va falloir bétonner comme des malades. Et ce n'est peut-être que la première d'une série.

— Tu as déjà essayé de travailler avec les Russes ?

— Ce n'est plus simplement une histoire entre Russes. Des centaines de morts. Ils vont devoir réagir, surtout que ce n'est qu'un début. Bilan provisoire, ils ont dit. Avec un peu de chance,

toute l'Europe va être irradiée. Ils ne peuvent pas rester sans rien faire. L'atome, c'est un symbole.

— T'es pas con, toi !

— C'est Gérald qu'il faut mettre sur le coup, il a des relations un peu partout. Sur une histoire pareille, on est sûr d'avoir un financement international. J'avertis le bureau d'études.

Je raccroche et monte la musique. Finalement, je ne présenterai pas tout de suite Philippine à Gilles. Je remarque pour la première fois le vert tendre des arbres sur l'avenue et je me sens envahi par un sentiment que j'ai du mal à définir. Oui, faire un cadeau à Philippine tout de suite. J'enfonce la pédale de l'accélérateur, les pneus crissent sur l'asphalte et la Porsche fait un bond en avant en s'engouffrant vers la place Vendôme. Il y a des jours comme ça où l'air irradie d'une étrange allégresse.

PIERRE DESHUSSES

Rapport de sûreté

Personne ne me croit, je le sais bien, personne, mais pas parce que c'est incroyable, non, au contraire, il n'est rien de moins incroyable que ça, rien, mais non, personne ne me croit parce que personne ne le veut, croire, me croire, croire ce qui est le plus raisonnable de croire, personne, et pas parce que je suis vieux maintenant et que c'est trop tard, pas non plus parce que je vous ai dit, depuis des années, depuis le début, le contraire de ce que je dis aujourd'hui, des mensonges que vous avez crus bien qu'ils fussent incroyables, complètement incroyables, mais que vous vouliez croire, par confort, faiblesse, indifférence, lâcheté, cupidité, chacun avait ses raisons, de bonnes raisons de croire mes mensonges, aussi incroyables fussent-ils ces mensonges énormes, si énormes que même les moins négligents ne pouvait imaginer que c'était des mensonges, complètement, d'authentiques énormes mensonges, alors, maintenant que je vous dis le contraire, tout le contraire de ce que je vous ai toujours dit, voilà, personne ne me

croit plus quand je raconte les histoires probables de ce qui peut arriver avec leurs centrales, mes centrales, nos centrales, des histoires si probables qu'elles en sont effectives, aussi vraies que si elles étaient déjà arrivées, et d'ailleurs certaines sont effectivement arrivées, presque, bien que je vous ai toujours dit à tous qu'elles n'étaient pas arrivées, qu'elles ne pourraient jamais arriver, ou plutôt, comme disent ceux à qui j'ai appris mes mensonges, appris à les répéter, appris à en fabriquer de nouveaux, des mensonges utiles à tous pour le spectacle nécessaire à chacun, des mensonges plus adaptés au besoin de croire sans cesse changeant, que ces histoires, elles étaient très improbables, ces histoires, c'est-à-dire probables à dix moins neuf, soit dans la norme, ça tombe bien, soit une chance par an sur un milliard, eh bien, cette chance par an sur un milliard qu'il arrive quelque chose de grave, parce qu'il y en a des milliards par an de chances sur un milliard, eh bien, finalement on en a eu plus souvent que prévu, bien que trois ou quatre fois seulement ça ait vraiment trop pété pour que les mouches à micro et à caméra trouvent pas de quoi faire plus de beurre qu'en recevant la pièce pour leur rôle habituel de valets à l'impertinence comptée, un coup les rosbifs en secret, donc ça vaut pas, un coup les ricains surtout, puis un bon coup les ruskoffs ensuite, plus beau les ruskoffs que les ricains, en nombre de morts et de contaminés et d'expansion du nuage, et pourtant, à nous, les experts, nous qui savons, eh bien c'est le coup des ricains qui nous a fait le plus d'effet, parce que c'est de la technologie de chez nous, du solide, de l'ingénieur et des ordinateurs, pas de la rouille et de pauvres esclaves, mais c'étaient pas encore de vraies vraies chances, parce qu'une vraie chance, quand on en aura une de vraie chance, il n'y aura plus personne pour nous raconter des histoires de une sur des milliards de chances par an, alors moi, mes histoires, je les raconte avant, mais pas pour qu'elles n'arrivent pas, non, au contraire, je ne suis pas fou, je n'ai pas fait toute ma vie tout ce que j'ai fait pour tenter aujourd'hui quoi que ce soit pour qu'elles n'arrivent pas, non, je les raconte pour que tous sachent comme je le sais moi pourquoi ils ont fait les choses

qu'ils ont faits, ou plutôt, pourquoi nous faisons les choses qu'ils nous ont laissé faire, que vous nous avez laissé faire, ce projet-là et pas un autre, tous nos moyens et toute notre intelligence mis à rendre cela possible, cela possible plutôt qu'autre chose, cela, que cela et pas des petites unités autonomes productrices d'énergies, décentralisées donc incontrôlables donc dangereuses, vraiment dangereuses, mais ridicules, une énergie d'impuissants, et personne ne vote jamais pour l'impuissance, pour la puissance on vote, la puissance plutôt que l'autonomie, la puissance, vous l'avez voulue, eh bien vous en aurez de la puissance, diffusée largement, gracieusement, alors en voilà une d'histoire, par exemple, simple, une histoire que tout le monde peut comprendre, une histoire qui commence l'hiver dans une région où l'hiver n'est le plus souvent qu'un petit hiver et où donc les équipements ne sont pas vraiment prévus pour un grand hiver, dans cette région, donc, quand cet hiver plus froid que les hivers habituels arrive, tous, tous des frileux, tous se pressent sur les interrupteurs de leurs convecteurs, tous ensemble, et ceux de la centrale les premiers, les mieux servis qui, prévoyants, augmentent le rendement de la machine à fabriquer de l'énergie pour assouvir les besoins de pouvoir des ambitieux en concordance avec les besoins de chaleur des frileux, bref, il neige, ça peut arriver qu'il neige, et ça arrive, il neige, et tout le monde sait, mais alors là tout le monde le sait que la neige ça peut faire péter les câbles à haute tension, ce n'est pas la peine d'insister, c'est banal, les câbles pètent et la centrale n'est plus alimentée, car le plus beau, c'est qu'une centrale, ça doit être alimenté pendant que ça vous alimente, et par quoi c'est alimenté une centrale s'il y a un problème d'alimentation, eh bien par une autre centrale, évidemment, bref, votre centrale, ne parlons que de celle-là, elle n'est plus alimentée, ce qui veut dire qu'il n'est plus possible de la refroidir, donc qu'elle chauffe, elle chauffe, bon, on a prévu, il y a les gros diesels qui sont là pour ça, en cas, mais les gros diesels, tout le monde le sait, là encore tout le monde le sait, les gros diesels ça démarre pas tout seul, ça met du temps et en plus, ça marche pas très bien par grand froid, mais alors, pas bien

du tout, enfin, ça marche un peu, au moins pour commencer à pomper l'eau nécessaire au refroidissement du cœur qui s'échauffe au fond de ses enceintes, mais il fait vraiment froid dehors, et l'eau, naturellement, habituellement si facilement disponible, elle est en grande partie gelée, normal, appelons donc les équipes de secours, c'est fait pour ça, les équipes de secours, prévues pour ça, mais par ce temps, les équipes de secours, elles ne passent pas, les équipes de secours, elles restent où elles sont, ou sur la route, quelque part coincées, inutiles, et le cœur chauffe sous la neige qui recouvre toute la campagne autour, pas pour longtemps, le redoux sera brutal et durable, particulièrement durable, bref, une histoire simple, prévisible, c'est-à-dire imprévisible pour ceux qui ne prévoient que des choses prévisibles afin de les définir comme improbables dans leurs manuels, mes manuels où tout est prévu, tout ce qui est prévisible, dans les moindres détails répertorié et organisé, des manuels destinés à ceux qui doivent faire face au prévisible, c'est-à-dire à l'imprévisible, concrètement, tout y a été pensé pour eux par moi, écrit, répertorié dans les moindres détails pour qu'ils ne puissent pas se tromper au moment crucial, et que s'ils se trompent, de toute façon, ça sera de leur faute, il y aura quelqu'un de responsable, un responsable particulièrement complaisant puisque son erreur, humaine, sera pour lui la dernière, il avait tout en main, le pain et le couteau, on a tout fait pour ça, il n'avait qu'à se laisser guider, bon, une analogie, pour faciliter la saisie du contexte, imaginez qu'on vous ait livré un couteau suisse à mille lames, bon, alors, après, ne dites pas qu'il vous manquait quelque chose, et pourtant, c'est chaque fois pareil, le responsable ne trouve pas la bonne lame au bon moment et c'est l'erreur humaine, le maillon faible de la sûreté, c'est bien connu, alors on y a beaucoup réfléchi à ce maillon faible de la sûreté, rassurez-vous, on y a pensé, c'est-à-dire qu'on a pensé à robotiser tout ça, parce qu'un robot, au moins, ça va pas chercher des heures quel cadran regarder parmi trois cents cadrans puis à quelle page se référer parmi mille pages, non, non, non, un robot ça saura aussitôt trouver la bonne lame parmi les milles lames

utiles et fournir immédiatement et sans se tromper la meilleure réponse à l'incident parce qu'il a été programmé, voilà le mot magique, programmé, mais à votre avis qui donc a programmé ce robot qui saura quel cadran regarder parmi trois cents cadrans puis à quelle page se référer parmi mille pages, qui, eh bien, le frère jumeau du maillon faible qui cherche des heures quel cadran regarder et à quelle page se référer, le même, pas pire, pas mieux, pareil, humain à qui est demandé de prévoir l'imprévisible dans le cadre du prévisible déjà prévu et répertorié dans les tables de probabilité, dites, mais comment vous êtes sûrs de ces probabilités m'ont demandé régulièrement, toute ma vie, de jeunes couillons, je dis jeunes et je dis couillons parce qu'effectivement ils étaient jeunes et parce qu'ils y croyaient, à leur tâche, à leur rôle, au moins autant que moi j'y croyais quand j'étais jeune et couillon, couillon de l'intérieur méprisant les couillons de l'extérieur, ces couillons geignards qui se payent de critiques bien au chaud et se donnent de l'importance en prophétisant et se font peur tout seul mais se trompent d'ennemis, couillons semi-savants qui parlent sans vraiment savoir, sans comprendre que c'est qu'une question de rôle, aujourd'hui la construction, demain la destruction et après-demain la réparation, toute l'intelligence mise à détruire sera mise ensuite à réparer et tous ainsi on a quelque chose à faire, car qui s'occupera de réparer ce qui a été détruit, nous, toujours nous, alors nous aussi on critique, mais on critique en connaissance de cause, et, en connaissance de cause, on fait sérieusement en sorte que le système marche de mieux en mieux, c'est-à-dire au moins de moins en moins mal, c'est-à-dire marche, tout simplement, donc, aux jeunes couillons successifs qui me demandaient sur les probabilités au fondement de tous nos calculs je répondais Swain, Swain, Swain, le penseur de la sûreté, mais dites alors disaient-ils en cœur à quelques années d'intervalle, vous l'avez vérifié le Swain, pas nous-mêmes leur disais-je, mais l'édéaiffe a consacré au contrôle des données de Swain, Swain, Swain une énorme étude, vous pensez bien, et les plus couillons allaient voir l'énorme étude d'édéaiffe qui démontre le bien-fondé des données de Swain,

Swain, Swain, eh bien, dans l'énorme étude, on explique que, compte tenu de l'importance des recherches américaines déjà menées sur les chiffres de Swain, Swain, Swain dans les années soixante-dix, compte tenu de leur énormité, de leur sérieux et surtout de leur coût, énorme et sérieux, il a été jugé superflu par édaiffé de les reprendre dans leur intégralité, c'est-à-dire de les reprendre tout court, voilà, c'est comme ça, alors, pugnaces, les plus couillons des plus couillons se plongeaient dans les énormes sérieuses et très coûteuses recherches américaines sur Swain, Swain, Swain où ils apprirent comment les résultats de Swain, Swain, Swain, ayant semblé suffisamment solides aux experts de l'époque sur la base des essais déjà réalisés, la validation des données de Swain, Swain, Swain avait été reportée, et en général ça s'arrêtait là, sauf que moi j'étais déjà allé voir plus loin encore, où ça, mais où il était lui-même allé les chercher ses barèmes de sécurité, le Swain, et où voulez-vous qu'il soit allé les chercher ces sacro-saints barèmes de sécurité pour les conditions de travail dans l'industrie nucléaire, eh bien, dans les industries qui fonctionnaient déjà avant, chimiques et métallurgiques et les autres, vous ne me croyez pas, car le lave-vaisselle ronronne au fond de l'appartement, votre conjoint prend une douche brûlante et, de l'autre côté de la cloison, les enfants regardent la télé en chahutant, votre accumulateur libère une chaleur thermostatée, un halogène illumine en douceur l'emplacement où vous me lisez et vous ne prenez pas au sérieux mon dernier rapport de sûreté, vous avez raison, j'en ai conçu rédigé et signé toute ma vie, ah, vous me croyez, mais ne soyez pas trop inquiet, vous aurez tout oublié demain, tous nous sommes innocents et, innocents, tous nous continuons de vivre pour rien.

THIERRY DISCEPOLO

L'après-Tchernobyl

Approche d'un état des lieux

LIEU DE DEUX DÉASTRES. Une chanson yiddish, *Brave Old World*, interprétée par Michael Alpert, musicien new-yorkais de l'ensemble Klezmer, parle de Tchernobyl. Ce Tchernobyl était un stetl juif de la partie ukrainienne de l'ancienne Russie. Vidé de ses habitants par les bourreaux nazis au cours de la Seconde Guerre mondiale, il appartient désormais à un univers irréel, mais d'une irréalité au deuxième degré. Non seulement parce qu'il a été anéanti en tant que lieu propre du monde juif d'Europe de l'Est dont ne subsiste que le nom, mais parce que son nom lui a ensuite été enlevé : il ne rappelle plus aujourd'hui que la catastrophe nucléaire de 1986. C'est ainsi que Tchernobyl symbolise à sa manière cet *âge des extrêmes* que représente, pour l'historien Eric Hobsbawm, le xx^e siècle, siècle du génocide et de l'allumage du feu atomique.

AU BORD DU DNEPR. Je ne suis jamais allé à Tchernobyl. Que pourrait-on y voir ? « Je n'ai rien vu à Hiroshima », est-il dit dans

Hiroshima mon amour. Le voyage en Ukraine que j'avais entrepris il y a quelques années ne m'a conduit qu'à Kiev, ville située à une centaine de kilomètres en aval du site de la centrale sinistrée. Les gens auxquels j'ai pu parler dans la capitale ukrainienne étaient tous bien conscients du risque émanant de la ruine irradiante comme de la poursuite de l'exploitation d'une partie de la centrale, mais ils semblaient s'être résignés au constat que le pays, pour assurer sa survie économique, a absolument besoin de l'électricité produite en amont du fleuve Dniepr. Sans le courant de Tchernobyl, plus de circulation ferroviaire, plus de métro dans la capitale, plus de trafic de tramways et de trolleybus, tout s'arrêterait, expliquaient-ils. À Kiev, on se souvenait encore très bien du choc subi, au moment où la nouvelle de l'accident, diffusée sur tous les médias occidentaux, ne pouvait plus se cacher dans une Union soviétique non encore vouée à cette transparence appelée un peu plus tard *glasnost*. Mais les souvenirs des Ukrainiens me paraissent plus complexes et plus ambigus que ceux des Occidentaux. Le souvenir de la catastrophe nucléaire rendant inhabitable les alentours du site s'amalgame là-bas avec l'expérience décevante de ne pas être en mesure de tirer les conclusions de l'accident qui s'imposaient, à savoir de fermer sur-le-champ toute la centrale et d'abandonner cette technologie dangereuse. L'espoir de certains, que l'indépendance de l'Ukraine permettrait d'en finir avec le cauchemar de Tchernobyl, se révéla trompeur : les gouvernements démocratiquement mis en place à Kiev s'accrochèrent eux aussi à la poursuite de l'exploitation. L'Europe de l'Ouest, arguent-ils, n'a que des bonnes paroles et quelques dollars à offrir pour aider le pays à sortir de son impasse énergétique.

MAYDAY, MAYDAY. Je me souviens encore du voyage en train que j'ai fait au début de mai 1986, quelques jours après l'accident. Je traversais alors la vallée du Rhin et la Suisse pour descendre à Genève. C'était une belle journée, les arbres fruitiers étaient en fleurs, les feuilles présentaient leur vert le plus vif, des chevaux et des vaches broutaient. Je regardais ces images paisibles à travers la

vitre du compartiment et j'avais l'impression de voir un monde en aquarium : c'était agréable à regarder, mais on ne pourrait jamais respirer au-delà de la vitre. Le paysage m'était connu, mais il n'était plus le même : quelque chose avait changé. J'avais le sentiment que mon propre regard voulait me tromper. Le vert des feuilles et de l'herbe était désormais là pour me bercer de fausses sécurités. La seule chose dont j'étais sûr à ce moment-là, c'était que rien ne serait plus comme avant. Les sens dont nous sommes dotés, pensais-je, se révèlent impuissants face à une nature sous l'emprise d'une technologie sophistiquée. Ils ne donnent plus l'alerte. Si le sens du goût avait pu me dire qu'un champignon inconnu trouvé en forêt était ou non comestible, c'est maintenant d'un compteur Geiger que j'aurais besoin pour déterminer la comestibilité d'un champignon. Je ne suis pas le seul à avoir eu de tels sentiments en ces jours de mai 1986. Dubravka Ugresic, femme écrivain croate, écrit dans son livre *My American Fictionary* : « Une ère nouvelle a commencé, pensais-je. Plus tard, je l'oubliai. Plus tard, nous l'oublions tous. Voilà quelque temps, je regardais un film télévisé sur les enfants qui naissent aujourd'hui aux alentours de Tchernobyl. Des monstres pâles avec un seul œil, trois pénis, la moitié d'un crâne. » Si l'agitation occidentale réagissant à l'accident de Tchernobyl a adopté ici et là le caractère d'une psychose collective, il n'en reste pas moins que cette psychose-là n'était pas à la hauteur des monstruosité physiques produites par l'irradiation de la population vivant autour de la centrale sinistrée. Au cours de mon voyage en Ukraine, j'ai rencontré la veuve d'un ingénieur mort d'un cancer des poumons quelques mois seulement après avoir été envoyé en mission de contrôle à Tchernobyl. La tumeur, expliqua la femme, évoluait tellement vite qu'on pouvait directement observer sa croissance sur l'écran de l'appareil radiographique. Nous, nous avons oublié encore plus vite que ce cancer, provoqué à l'évidence par l'irradiation de la centrale sinistrée, paralysait les poumons de l'ingénieur ukrainien.

EST-OUEST SANS FIN. L'accident de Tchernobyl survint à un moment où le souvenir de l'accident de la centrale nucléaire américaine de Three Miles Island était encore vivant et où le mouvement antinucléaire en Europe de l'Ouest, mouvement qui respectait peu les frontières nationales, manifestant aussi bien sur le site de Creys-Malville en France qu'à Kalkar en Allemagne, palpitait encore un peu. Mais le refus radical de la technologie nucléaire qui avait animé ces mouvements de protestation commençait à faiblir, cédant la place à une relativisation de la remise en question. Dans la mesure où l'accident de Tchernobyl était présenté comme résultant des défaillances techniques et organisationnelles propres à la bureaucratie soviétique, l'emploi de la technologie nucléaire dans les pays occidentaux apparaissait du coup moins contestable qu'auparavant. Les tours de refroidissement rutilantes des bords du Rhin ou du Rhône ne donnaient-elles pas une image plus rassurante que les bâtiments de Tchernobyl noyés sous le béton déversé en catastrophe après l'accident ? La confrontation Est-Ouest, qui a perdu vers la fin des années quatre-vingt son caractère inextricablement menaçant sur le plan stratégique et politique, est toujours à l'œuvre dans la relativisation des risques de la grande technologie : si l'Occident continue de miser sur cette dernière, il dispose, face à l'Est, de sa version maîtrisée.

ATOMISATION DU NUCLÉAIRE. La décennie écoulée depuis l'accident de Tchernobyl me semble marquée par un paradoxe singulier. Avec cet accident, tous les scénarios de catastrophes, esquissés dix ans plus tôt par les antinucléaires au grand dam des technocrates, sont devenus soudainement réalité : nombre élevé de victimes, explosion de maladies mortelles et déformations génétiques dans un vaste périmètre autour du foyer de l'irradiation, insalubrité de régions entières par contamination des sols, diffusion atmosphérique de l'irradiation sur plusieurs milliers de kilomètres. Au lieu de provoquer une réponse massive et collective des populations alertées en Europe de l'Ouest, la réalisation de ces scénarios théoriques eut pour effet de la

ramener aussitôt à l'échelle individuelle. Les gens furent comme médusés par l'intrusion soudaine de cette réalité. Réagir à Tchernobyl consista, pour les vacances en famille, à soigneusement éviter les régions censées être « contaminées » et à se nourrir avec une extrême perspicacité en suivant les listes de nourritures classées « sans risques ». Il ne fut pas question de se réunir et de redonner vie à toutes ces associations et initiatives de citoyens qui avaient proliféré dix ans plus tôt, exerçant une certaine pression sur les pouvoirs publics. Dans la mesure où la réponse à l'alerte de Tchernobyl s'est individualisée, le défi lancé par cet événement tranchant s'est atomisé. Pour seulement quelques militants obstinés, qui reçoivent chez eux des enfants malades et mal nourris en provenance des environs de Tchernobyl, l'accident le plus désastreux du nucléaire civil n'est pas encore tombé aux oubliettes.

NOUS SOMMES TOUS DES UKRAINIENS. Cette décennie de l'après-Tchernobyl me semble caractérisée par l'apparition d'une étrange mauvaise conscience collective qui, ne voyant pas d'issue, finit par se transformer en collaboration résignée. Aujourd'hui, les gens connaissent peut-être mieux que jamais le prix à payer pour les agréments de leur civilisation industrielle : ils lisent dans n'importe quel journal que l'effet de serre ne cesse de s'aggraver, que certaines espèces d'animaux et de plantes disparaissent à un rythme accéléré, et que tout cela se poursuit en dépit des mesures prises pour économiser de l'énergie et réduire la pollution de la biosphère. Mais ce savoir-là est traité comme s'il ne concernait pas le monde dans lequel nous vivons au jour le jour. En écoutant les nouveaux mots d'ordre de « mondialisation », de « mobilité » et d'« accélération » diffusés par nos dirigeants et leurs médias, nos contemporains pensent qu'ils ont affaire à un ensemble de contraintes objectives aussi impérieuses que les lois de la nature. Le fait que cette nouvelle mobilité à l'échelle planétaire entraîne encore plus de pollution atmosphérique par la multiplication des transports et plus de dégradation des paysages au profit de la construction d'autoroutes et d'aéroports, tout cela est écarté de la

conscience comme étant un effet purement secondaire de l'évolution en cours. À l'âge des navettes spatiales, nos contemporains se comportent comme les passagers du grand obus de *De la Terre à la Lune* qui se savent à la merci du calcul des ingénieurs ayant calibré le grand tir de départ. Ils n'imaginent pas qu'ils pourraient eux-mêmes intervenir pour diriger le véhicule dans lequel ils se sont embarqués. Tout en montrant les vilains Ukrainiens du doigt parce qu'ils n'ont toujours rien compris et n'ont pas fermé le reste de la centrale nucléaire de Tchernobyl, ils ne font pas mieux : sachant désormais ce qui est détruit sur leur passage, ils continuent d'avancer, s'adaptant en cours de route aux impératifs toujours renouvelés, exigeant encore plus de mobilité au nom de l'évolution de l'économie mondiale. Mais une chose distingue pourtant les Européens de l'Ouest des Ukrainiens : ils se nourrissent mieux et avant tout de manière plus hygiénique.

LOTHAR BAIER

La fin

Déclin et désobéissance

Au maître Michel de Montaigne, maire.

La fin de toutes choses. La fin d'une ébauche hardie, d'une engeance faustienne, d'une espèce créatrice grandiose. Cette espèce qui fut capable de produire le *Così fan tutte* de Mozart, *Le Roi Lear* de Shakespeare et *La Cène à Emmaüs* du Caravage disparaît comme un tas de lemmings. Il ne nous reste plus qu'à regarder, à accepter malgré nous. Quoi que nous fassions, il n'y a plus rien d'urgent. On peut se mettre à la recherche de l'assassin en toute tranquillité. Le crime est déjà commis, nous en sommes au stade de l'enquête. Le moment viendra bientôt où l'affaire sera réglée une fois pour toute, définitivement. Bien sûr, on se rend tout de suite compte à quel point il est dérisoire de rechercher le coupable. Personne n'est coupable.

Le super-paradigme a prospéré sur la base de l'expansion, de la production, de l'irrespect et de l'exploitation ¹. Tout cela devrait être inversé — adaptation en douceur plutôt que production,

1. En référence à Thomas S. Kuhn, l'auteur appelle « paradigme » d'une

croissance minimale plutôt qu'expansion, respect et amour pour tout ce qui est vivant et mort plutôt qu'irrespect et exploitation. L'impossibilité d'établir une convivialité fondamentale avec notre monde nous contraint à cette attitude d'acceptation.

Le super-paradigme est soumis à ce que Günther Anders appelle la loi de l'anodin : plus l'effet est grand, plus la part de méchanceté nécessaire à son déclenchement est réduite. Les choses arrivent simplement comme ça. Et pourtant, ce caractère anodin, dans son idée même, est entaché d'une déficience. Anders voit la cause de cette déficience dans le fossé qui sépare la production de la représentation. La technique nous amène à ne plus pouvoir nous représenter les conséquences de ce que nous produisons. Nous touchons ainsi aux limites de la responsabilité. Or agir de façon responsable, poursuit Anders, c'est assumer son acte. L'impossibilité d'une éthique de la responsabilité nous enfonce toujours plus avant dans le goulet de l'acceptation.

Même l'État a failli. Ulrich Beck démontre la faillite de l'État sécuritaire en recourant à trois critères. En premier lieu, les dommages sont d'ordre global. Beaucoup sont irréparables. Quels que soient les efforts entrepris au niveau national et même international, les pires dégâts ne sont pas réversibles. En second lieu, l'anéantissement qui nous menace à chaque instant exclut toute précaution pour l'avenir. Il n'y a pas d'après, il n'y a donc pas de précaution à prendre. L'État n'a pas accompli sa mission qui était de protéger et d'encourager la vie. En troisième lieu, l'« accident » a depuis longtemps perdu toute délimitation spatio-temporelle — et donc son sens. L'accident devient un « événement » avec un début mais pas de fin, comme le prouve Tchernobyl. Quoi qu'il en soit, il n'existe aucune élite qui puisse se mettre sur la touche. Ironie du sort, l'État sécuritaire n'en vient à remplir sa mission démocratique qu'au moment où tous les membres de la société filent à la même allure vers la fin prochaine.

époque l'ensemble des présuppositions fondamentales qui caractérisent son champ social et politique. N. du T.

Se sentant de plus en plus acculé, on aimerait faire quelque chose. Je retourne la vieille question kantienne. Puisque nous pouvons tout faire et que nous avons malheureusement fait tout ce qui peut nous détruire, qu'avons-nous le *droit* de faire, au sens moral du terme ? Une fois que l'on a accepté en toute lucidité la fin de l'évolution, on se trouve doté d'une base pour toute action ultérieure. Le vif don d'observation d'un Montaigne était une indolence active qui s'oppose à tout accaparement. Donc nous sommes libres. Pris dans l'étau de limites imposées de l'extérieur, nous pouvons disposer de nos âmes à notre guise. Nous sommes libres et n'avons pas besoin de définir ce que nous faisons. Nous n'allons plus nous quereller maintenant sur des concepts. Plus les penseurs s'efforçaient de définir les concepts avec précision et de leur attribuer des domaines d'application précis, moins ces derniers étaient en phase avec la réalité. Élevons-nous donc loin de toute définition, restons en suspens, légers, sans coordonnées, sans calculs, sans attendre de sens global. J'ai accepté qu'il n'y ait pas d'espoir, pas d'avenir et pas de sens. Je reste en suspens. Mais rester en suspens — tel était le sens de la sereine désespérance — était une attitude à l'intérieur des choses, pas au-dessus des choses. La distance n'était pas absolue.

Acceptation ne veut pas dire réconciliation. De toute façon, une réconciliation sérieuse avec notre monde est exclue. Comment alors, en l'absence de cette base, trouver une entente avec ses congénères ? Il n'est pas permis de se placer dans un état des choses encore plus mauvais et fallacieux que celui qui existe à présent, avec sa nature rabaissée, à bout de souffle. On ne doit pas aller dans le sens du quiétisme dont l'injonction serait ici : se tenir tranquille est le premier devoir du citoyen, la parole est d'argent mais le silence est d'or. L'acceptation dont je veux parler ne se rapporte qu'à notre psyché et nous fournit la base à partir de laquelle nous pouvons opérer.

Face à la catastrophe écologique, nous pouvons faire ce que nous voulons. Aucune action ne changera quoi que ce soit. Il ne s'agit plus désormais que de décisions morales. Cela fait

longtemps que nous dansons sur le volcan prêt à se réveiller. Si nous nous décidons pour l'action, cela mérite le respect de tous. L'action avant l'éruption du volcan est l'ultime petit sursaut de sens à caractère privé, avant que les torrents de lave ne commencent à couler. Ce sens, il faut le chercher en soi-même, dans l'action conjuguée avec le respect de soi.

Pendant des siècles, comme l'a constaté Schopenhauer, l'action de l'espèce humaine a reposé sur l'égoïsme. Pour surmonter cet égoïsme, il a cherché un critère d'action à valeur morale, c'est-à-dire dégagé de toute motivation égoïste. Ce critère, Schopenhauer l'a trouvé dans la pitié. Celle-ci dépasse l'égoïsme, parce qu'elle nous permet de prendre part à la souffrance de l'autre. Dès que la pitié se manifeste, je ressens dans mon cœur le bien et la souffrance de l'autre, aussi immédiatement que s'il s'agissait de moi. C'est ainsi que s'abolit, pour Schopenhauer, la différence entre moi et l'autre. La pitié garantit le bien de tous. L'injustice c'est de blesser l'autre. Si nous étendions cette éthique de pitié à la nature, nous aurions alors jeté un pont entre l'homme et l'homme, entre l'homme et la nature.

Nous aurions. Car je me demande si une éthique de pitié va assez loin. Il est de toute façon impossible de réparer les préjudices et de faire machine arrière. Les dés sont jetés. D'autre part, l'objection de Drewermann me semble tout à fait recevable : même la pitié est une attitude qui vient de l'homme et qui fait, dans un sens bienveillant, injustice à la nature. Vu que — pour suivre Schopenhauer — il est mauvais de tuer, la nature devrait obligatoirement apparaître comme « non bonne », puisqu'elle n'arrête pas de tuer ce qu'elle produit. Face au continuels processus de mort dans la nature, écrit Drewermann, l'éthique de pitié serait forcée de se cantonner dans un deuil sans fin et de déboucher sur un pessimisme métaphysique.

Nous ne devons pas projeter nos sentiments dans la nature. Il ne peut être question d'une métaphysique étrangère au monde. Je ne veux d'ailleurs prêcher ni le deuil ni le pessimisme. L'enjeu, ce sont les voies de la survie intérieure, la liberté morale et la dignité

dernière. L'enjeu, c'est la conservation d'une ultime parcelle de dignité face à la dévastation de notre monde.

On s'est aussi efforcé d'ancrer le bien de tous dans la science politique. Hobbes dit que, lorsque le souverain n'est plus capable de protéger le sujet, le devoir d'obéissance disparaît. Sans protection, pas d'obéissance. Le devoir de rester tranquille au nom de la sécurité est levé lorsque la vie du sujet est en danger. Un siècle plus tard, en 1690, Locke a repris cette idée. Comme le législatif est au-dessus de l'exécutif, celui-ci peut à tout moment être dissout par le peuple, lorsque l'exécutif fait un mauvais usage du pouvoir et de la confiance. Locke appelle ce mauvais usage « breach of trust » ; c'est le cas lorsque la liberté et la propriété des individus sont menacées. Soixante-dix ans plus tard, en 1762, Rousseau reprend cette thèse de façon plus radicale encore. Pour lui, l'exécutif n'est pas autre chose que le serviteur du peuple, que le peuple peut déposer à tout moment, selon son bon vouloir.

Henry David Thoreau s'empare de l'idée du droit à la révolution dans son célèbre essai *On the Duty of Civil Disobedience* (*Du devoir de désobéissance civile*, 1849). Contrairement à Hobbes et à Locke, il ne s'agit pas, chez Thoreau, des dangers menaçant le vie ou la liberté. Pour Thoreau, l'instance supérieure de décision reste la conscience de l'individu. On est d'abord homme avant d'être citoyen d'un État. On ne doit jamais abandonner sa conscience à l'exécutif. La conscience appartient à l'individu seul, que Thoreau élève au rang de personne, d'instance morale. L'État se fonde sur le droit de la majorité, et le droit de la majorité n'est rien d'autre que le droit du plus fort. L'État ne se pare pas d'honnêteté mais d'un pouvoir supérieur. Or, si cet État fait du tort à un être humain et exige pour cela le soutien de l'individu, Thoreau demande que l'on enfreigne la loi. En aucun cas on ne doit encourager un gouvernement qui pratique l'injustice. Sinon, on cesse d'être une personne. La désobéissance civile, voilà ce que réclame Thoreau chaque fois que l'on se trouve dans une situation dite d'injustice.

Gandhi, influencé par Thoreau, a repris et développé cette idée. Il a exhorté les hommes à s'en tenir coûte que coûte à la vérité, à

la *satyagraha*. Quel droit avons-nous — et l'État avec nous — de tuer le moindre être vivant ? Nous ne sommes que des êtres de l'*himsa*, des êtres de violence et de nuisance. Pour nous délivrer de l'*himsa*, il nous faut parvenir à une identification avec tout ce qui est en vie. Cela n'est possible que grâce à une purification personnelle, débarrassée de toute passion. Il faut pouvoir s'élever au-dessus des courants antagonistes de l'amour et de la haine, de l'inclination et du rejet.

Gandhi souligne que la *satyagraha* est davantage que la simple désobéissance civile. Un *satyagrahi* obéit aux lois, c'est justement ce qui fait qu'il est capable de juger si les lois sont bonnes ou mauvaises. Il en retire le droit, dans certaines conditions, de s'opposer à certaines lois par la désobéissance civile. Mais le terme mis à l'obéissance ne doit jamais être violent. Le moyen en est donné par l'*ahimsa*, la non-violence. Elle seule manifeste en effet, dans son application, de la bienveillance pour tout ce qui vit. Gandhi caractérise lui-même l'*ahimsa* comme l'« amour pur », l'« état de perfection ».

Loin de moi l'idée de critiquer l'idéalisme de Gandhi et de prendre parti pour Thoreau, ou au contraire de condamner la théorie de Thoreau et de me ranger du côté de Hobbes. Les détails ne jouent plus aucun rôle. Je me contente de résumer, avec une certaine distance, sans pour autant être purifié.

Si l'on s'appuie sur Hobbes et Locke, il est évident qu'aucun gouvernement au monde n'a su assurer le droit de survie de notre espèce et des autres. Les objectifs économiques à court terme l'ont toujours emporté face aux chances de survie à long terme. On a préféré voir en Locke le théoricien de la propriété plutôt que le théoricien de la survie. Locke a été utilisé contre lui-même.

Les puissances et les gouvernements en place ont failli à leur devoir qui était de maintenir la vie. Ils ont cherché à se maintenir en vie, en oubliant celle de leurs citoyens. Ce faisant, ils ont perdu leur droit à être obéis. Tous les États modernes ont su conduire l'humanité jusqu'au bord de l'anéantissement. Ne nous querellons pas sur les motifs. Ils dépassent de loin les exigences de la petite politique à court terme.

J'estime que le retournement *pro reo natura* est exclu. Il ne s'agit plus de renverser des gouvernements pour, à la dernière seconde, s'emparer des commandes par des actions violentes et meurtrières. Que la violence nue reste à jamais l'apanage de notre super-paradigme qui tire à sa fin. Impossible d'édifier sur cette base un troisième super-paradigme, définitif et pacifique. On justifierait la survie d'un grand nombre par la mort de quelques-uns, et l'on ne ferait que se placer dans la logique bien connue de tout ce qui sert à justifier l'injustice. Il ne s'agit plus de changer. Il s'agit seulement de se soustraire, en tant qu'individu, à la tendance générale à la corruption. Il s'agit seulement de la purification de soi.

Face au manque de sens et à l'absence de toute perspective porteuse d'espoir, les actions écologiques à caractère moral, de quelque nature qu'elles soient, représentent l'ultime force qui reste à l'espèce humaine. Elle prend de ce fait un caractère héroïque. L'héroïne et le héros confrontés à l'échec sont grands dans la mort, pareils à Hemingway. Greenpeace et Robin des Bois : les vrais saints des derniers jours.

Il y a des différences dans l'acceptation. Les petits-bourgeois acceptent par peur ou par insouciance, ils acceptent par résignation ou parce qu'ils ont le sentiment de leur infériorité sociale. En revanche, la désespérance sereine vient d'une compréhension fondée. Celui qui intériorise la désespérance sereine atteint un état de calme vigilance. C'est elle qui pousse à la désobéissance civile.

Bien sûr, tout acte de désobéissance, toute action dictée par l'*ahimsa* reste un acte décisionnel et donc sans fondement. Il pourrait tout aussi bien ne pas se produire. Il n'y a pas de fondement objectif. Et pourtant, on a envie de ne pas rester dans cet étrange état d'apesanteur, dans ce stade intermédiaire, dans cet indéfinissable désarroi. Il n'est là que parce que soudain tout fondement justificateur a disparu. Les vérités se sont envolées.

Rester en suspens est un état qui infecte l'âme. Même l'observateur qui garde quelque distance ressent bien, de façon

douloureuse, le naufrage de la nature. Chaque arbre en train de mourir, chaque paysage souillé par des sacs en plastique et des vieux pneus, chaque vallée sabrée par une autoroute répète toujours le même message Vous m'avez fait ça !

D'un côté, on est prisonnier d'un manque de morale objective et d'une absence générale de perspectives d'avenir. Tout cela ne promet rien de bon. Cela paralyse. D'un autre côté, on aimerait *faire* quelque chose, entreprendre quelque chose, ne serait-ce que pour assurer la survie de ses propres enfants. Cette situation de l'individu moderne gardant ses distances est marquée par l'ambiguïté. On veut et on ne veut pas. On est infiniment loin des choses, et en même temps on a le désir secret de sauver tous les sapins malades.

Comment sortir de ce terrible dilemme de l'ambiguïté ? Il y a deux voies possibles. On ne peut s'y engager de manière objective, mais seulement subjective. Le changement de super-paradigme s'est en effet révélé impossible de façon objective. La marge de manœuvre et de changement est donc ramenée à la mesure du sujet. Le sujet devient l'instance de décision après le constat de faillite des États.

Première solution : on peut rester ainsi en suspens et élever la distance au rang d'un absolu. Et si notre monde disparaît ? Je l'ai dit, que m'importe ce triste résultat. En d'autres termes, on peut revendiquer un statut comparable à celui des pharaons, cultiver une sorte d'éloignement, se replier pour échapper aux crimes de l'évolution. Mais cette attitude n'est pas porteuse de la distance en suspens à l'intérieur des choses. Elle ne révèle que le désarroi. On oublie en effet que l'on n'est pas un pharaon mais un simple mortel, une petite créature post moderne.

Seconde solution : en dépit de tous les signaux, confronté au déclin de sa propre espèce, on peut s'engager dans l'infiniment petit, pour que continue à vivre pendant un temps cette espèce. Dans le domaine familial, on pensera à ses propres enfants pour qui l'on espère une vie bonne. Eux aussi auront des enfants, dont le sort ne doit pas être pire que celui de leurs parents.

On peut aussi penser à soi. Pour l'instant, il n'est pas nécessaire de redouter la Grande Mort. La fin est encore à venir. D'un point de vue strictement individuel, nous sommes parés. Mais sommes-nous parés face à nous-mêmes ? Comment se regarder en face quand il faut s'avouer : je n'ai rien fait ? Confronté à l'inexorabilité du déclin, il ne reste à l'individu honnête que le choix de la dignité. Accepter le déclin, mais ne pas se déconsidérer, en faisant tout pour sauver la nature et l'homme. Il n'y a plus grand-chose à faire. Les grandes choses sont faites. Sauver un milieu naturel humide, lutter contre le tracé d'une autoroute, planter un arbre — cette modestie n'est pas une exigence imposée de l'extérieur, elle va de soi quand on se respecte et qu'on respecte la nature.

Ne pas s'abandonner aux illusions. La situation dans laquelle on agit reste fondamentalement absurde. Camus revient sur le devant de la scène, le rationalisme de Sartre a fait son temps. En fait il n'y a pas de solution. Le dernier petit atome de morale n'exige pas du sujet qu'il doive faire quelque chose mais permet à l'homme de se choisir un peu.

Peut-être faut-il radicaliser encore la tempérance, face à l'inéluctable. L'enjeu n'est plus la nature, l'enjeu c'est simplement le pur respect de soi-même. Hans Jonas en a pris conscience et a mis sur pied un programme minimum : il faut qu'il y ait une humanité. Il a échoué, à mon avis, parce que nous sommes incapables d'honorer ce simple minimum. Nous nous trouvons dans la malheureuse situation de devoir réduire encore ce programme minimum.

Nous avons besoin d'une morale universelle. Les grandes religions nous l'ont fait toucher du doigt. Ce qu'il s'est passé avec les grandes religions, on ne le sait que trop. Les nombreux génocides causés par le catholicisme ou l'islam suffisent à ôter toute crédibilité à la religion. Inutile de recourir à une critique fondée sur la philosophie.

L'idéal d'une morale intersubjective disparaît à tout jamais. Il n'y a plus de droit. Le sujet est renvoyé à lui-même. Seul le reliquat de la morale individuelle et absurde du respect de soi

nous permet de sortir d'une léthargie figée et d'agir. Ce misérable reliquat de morale peut aussi être appelé morale héroïque, dans la mesure où elle accomplit de façon absurde des actes minimaux. On pourrait tout aussi bien parler de morale des idiots. L'idiot, qui agit avec un calme serein, devient le symbole d'un avenir — de courte durée. N'y a-t-il que les idiots à être capables d'intérioriser et de porter à son terme la sereine désespérance ?

L'espèce humaine a failli avant toute autre espèce. Nous sommes allés si loin dans notre domination meurtrière qu'il ne reste qu'une seule chose aux individus honnêtes. Ouvrir le dernier réservoir d'énergie, sans se faire d'illusions, le réservoir du respect de soi-même. Bientôt il sera tari. C'est déjà le grand soir.

GREGORY FULLER

Traduit de l'allemand par Pierre Deshusses

Extrait de *Das Ende. Von der heiteren Hoffnungslosigkeit im Angesicht der ökologischen Katastrophe*, Ammann Verlag, Zürich, 1993

Dans la nuit du 25 au 26 avril 1986, le courant alimentant le réacteur 4 de la centrale nucléaire de Tchernobyl s'interrompit. L'alimentation de réserve et la pompe centrale de refroidissement tombèrent simultanément en panne. Le cœur du réacteur se mit à fondre. Le 27, de violentes explosions détruisirent le dôme du réacteur, qui laissa massivement échapper dans l'atmosphère une radioactivité qui continua, pendant deux semaines, à se répandre sur tout l'hémisphère Nord. Les gouvernements firent immédiatement tout pour dissimuler l'événement ou en minimiser les conséquences. Aucun d'eux n'agit cependant avec autant de tranquille mauvaise foi que les services publics français. La presse, qui s'assura de gros tirages pendant quinze jours en publiant nombre d'éléments que le mensonge d'État entendait conserver secrets, n'aboutit cependant jamais à une forme même embryonnaire d'analyse raisonnée de la question nucléaire. Pressée par les impératifs commerciaux, elle retourna ensuite chercher ailleurs matière à ses « actualités ».



ISBN 2-910481-07-7

Prix du numéro : 85 francs